
U d'/of OTTAWA
39003002514148


BIBLIOTHECA

LES COUPS D'ÉPÉE

DE

M. DE PUPLINGE

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. NOBLET

13, RUE CUJAS. — 1884

CHARLES BUET

LES COUPS D'ÉPÉE

DE

M. DE PUPLINGE



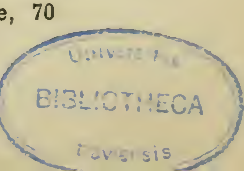
PARIS

LIBRAIRIE J. BRARE

B. JÉANNE SUCCESSEUR

70, Rue Bonaparte, 70

1894



AU

COMTE AMÉDÉE DE FORAS

Voici, mon cher Comte, l'histoire d'un gentilhomme d'aventures, d'un jeune Savoyard du grand siècle, courant le monde à la recherche de la fortune et des honneurs.

Ce petit roman, sans prétention, renferme sa moralité. Il est conté d'une manière alerte, à seule fin d'amuser les petits et les grands. Puisse-t-il plaire à tous les hôtes de votre manoir de Thuyset, et vous reposer de vos chartes antiques et de vos blasons.

Je vous dédie Puplinge, *comme un gage de mes affectueux sentiments.*

CHARLES BUET

Paris, 1er mai 1884.

LES COUPS D'ÉPÉE

DE

M. DE PUPLINGE

I

DE LA RENCONTRE QUE FIT, EN L'HOTELLERIE DU GRAND ANNIBAL, LE HÉROS PRINCIPAL DE CETTE HISTOIRE

Le 24 mai 1642, vers midi, le propriétaire de l'hôtellerie du *Grand Annibal*, la plus belle, à coup sûr, du bourg d'Aveillane, en Piémont, se lamentait devant ses fourneaux, dans la cuisine vaste et bien garnie d'ustensiles reluisants comme l'or, qui occupait tout le rez-de-chaussée de sa maison.

Sa mauvaise humeur retombait sur sa femme qui cousait auprès d'une fenêtre, sur sa servante qui, le poing sur la hanche, discutait avec lui sans façon, enfin sur tous les gens de service, qui bayaient aux corneilles et semblaient se soucier fort peu des invectives dont leur patron revêche les accablait.

Aucun voyageur, ce jour-là, n'avait mis pied à terre devant la porte du *Grand Annibal*, par cette simple raison que ce jour-là, comme la veille, comme l'avant-veille, aucun voyageur n'avait paru sur la route qui, descendant du mont Cenis, va de Suze à Aveillane et d'Aveillane à Turin, qui en est distant de cinq lieues de pays.

La guerre civile qui désolait le Piémont depuis la mort du duc Victor-Amédée Ier, et qui, dans ces derniers temps, redoublait ses ravages, était la cause que l'on passait peu les monts et qu'on voyageait le moins possible.

Aussi, quoique l'hôte du *Grand Annibal*, un

Piémontais de la vieille roche, détestât cordialement la France et les Français, il envoyait chaque jour au diable le cardinal Maurice de Savoie et le prince Thomas, son frère, qui, en disputant la régence à madame Chrestienne de France, veuve du dernier duc, provoquaient ces troubles si préjudiciables à ses propres intérêts.

Cependant, un sourire inquiet ne tarda point à se dessiner sur ses lèvres lippues; il tendit l'oreille, et ses traits se rassérénèrent tout à fait, lorsque le bruit des fers d'un cheval résonna sur les pavés pointus de l'unique rue du bourg.

En deux phrases prononcées avec volubilité, il mit tout son monde en émoi; tandis que sa femme s'élançait vers les fourneaux, ranimait un reste de feu, remuait bruyamment les casseroles, la servante couvrait d'un linge blanc une table, il se précipitait, lui, vers la porte; si bien que, lorsque le cavalier arriva en face de l'hôtellerie, il trouva un garçon d'écurie

pour prendre la bride de son cheval, et l'hôte, souriant, le bonnet à la main, courbé en deux devant lui; et lorsqu'il pénétra dans la vaste cuisine, une odeur appétissante embaumait l'air, un couvert coquettement dressé l'attendait.

Il parut enchanté de ces prévenances, souhaita le bonjour à la maisonnée et s'assit en homme qui a besoin de repos.

Quelques instants après, l'on vit arriver, monté sur une mule qui marchait paisiblement au pas, le valet du cavalier, sorte de rustre à longs cheveux, à figure niaise. Ce valet vit un corbeau s'envoler du faîte d'un mur; il fit le signe de la croix en secouant la tête, ce qui montra qu'il jugeait cet événement un détestable présage.

Enfin, la joie de l'hôtelier fut à son comble, quand il vit survenir un troisième voyageur qui pénétra dans la cuisine à l'instant même où la servante déposait devant le premier venu un énorme plat contenant un gigot de mouton

entouré d'une épaisse couche de riz doré au safran.

Un contraste frappant existait entre les deux pratiques du *Grand Annibal.*

En effet, celui qui se disposait à faire honneur aux mets servis devant lui était un jeune homme d'environ vingt ans, fort bien de sa personne, grand, blond, avec des yeux gris qui dardaient un regard plein de courage, de fierté et d'intelligence. Modestement vêtu d'un costume de voyage sans broderies ni galons, il eût eu l'apparence d'un simple bourgeois, n'eût été la rapière suspendue à son baudrier de cuir jaune.

L'autre, au contraire, semblait être un de ces capitaines d'aventures, si nombreux à cette époque.

Quoiqu'il eût passé la cinquantaine, il avait des cheveux, une royale et des moustaches d'un noir de jais; son visage plein et coloré, ses membres musculeux qui saillaient sous les plis de son pourpoint de velours noir, sa taille

élevée, annonçaient une force peu commune. Il portait une casaque de buffle, des bottes largement évasées en cuir d'Espagne, et un feutre gris à plumes rouges, posé de travers sur sa chevelure bouclée.

Une grande épée à coquille d'acier s'accrochait à son ceinturon, sur le côté droit duquel s'attachait une courte dague milanaise. Un sourire franc éclairait sa figure martiale, et l'on pouvait lire dans ses yeux autant de douceur que de résolution.

Il s'avança vers le cavalier, balayant le plancher des plumes de son chapeau, et lui dit avec une politesse exquise, mais d'une voix éclatante comme le son d'une trompette :

— Vous avez là, mon gentilhomme, un dîner dont quatre de mes gendarmes se contenteraient! Vous déplairait-il que j'en prisse ma part? Je me tiendrais pour très honoré de la manger en votre compagnie.

Le jeune homme se leva, sourit et répliqua du ton le plus gracieux :

— Je me préparais, monsieur, à vous prier de vous attabler avec moi, car rien ne me paraît détestable comme de dîner seul. J'aimerais autant causer une heure durant avec M. Claude de Vaugelas, le grammairien.

— Ah! vous arrivez de Paris, monsieur? et de la cour, sans doute, car le nom de M. de Vaugelas!... Je suis le capitaine Fabio Lambertenghi, pour vous servir, si j'en étais capable.

Le jeune homme s'inclina.

— Je m'appelle Henri Gouffier de Puplinge, monsieur, dit-il, et je porte toute ma fortune sur moi, semblable à certain philosophe de la Grèce, dont mon pédagogue me parlait naguère, et je n'ai même pas le joyau que M. le comte d'Harcourt laisse pendre à son oreille, et qui l'a fait surnommer *Cadet la Perle!*

La conversation ne languit point pendant le repas, qui fut assez promptement expédié.

Les deux convives payèrent ensuite leur écot, chacun d'une façon différente. Le capitaine jeta

un écu à la servante et ne demanda pas son reste. Le jeune homme compta la somme due entre les mains de l'hôte et donna une pièce de cinq sols à la fille.

Insouciante prodigalité d'un côté, ordre et économie de l'autre. Le capitaine le remarqua.

Tous deux alors remontèrent à cheval et continuèrent leur chemin vers Turin, où ils se rendaient.

Le valet de Henri de Puplinge, toujours lent et peu pressé, les suivait à dix pas.

En traversant la rue d'Aveillane, Henri, pour ranimer la conversation, fit remarquer à son compagnon que ce bourg était propre et fort bien bâti.

— Oui, répliqua le capitaine, Aveillane a son histoire : Humbert III et le Comte Vert de Savoie y sont nés, Frédéric Barberousse a rasé ses murailles, les Guelfes et les Gibelins l'ont saccagée.

— Ventre de biche ! vous êtes savant comme un bénédictin, monsieur le capitaine. Est-ce que

tous les officiers de Savoie possèdent votre érudition?

— Que non pas! s'écria Fabio, ils sont trop occupés à étudier l'histoire contemporaine.

Il poursuivit d'un ton différent :

— De telle sorte, mon gentilhomme, que vous allez à Turin? Serait-il indiscret de vous demander?...

— Le but de mon voyage? C'est fort simple. Je cours après dame Fortune et j'espère la rencontrer par là.

— C'est-à-dire que vous voulez vous faire un état?

— Parfaitement.

— Vous attacher à quelque prince, voire à quelque grand seigneur, en attendant que vous ayez vous-même des pages?

— Précisément.

— Enfin, chercher une héritière, belle, douce, aimable, de grand nom et de grosse fortune, qui fera briller d'un nouvel éclat les émaux

de votre écusson et l'augmentera de son canton d'armes?

— Je vous aurais dévoilé ma pensée, que vous n'eussiez pas mieux parlé.

Le capitaine examina complaisamment son interlocuteur, et, après un moment de silence, il reprit :

— Nous sommes bien tous les mêmes, et tous nous commençons de la même façon, nous autres, chevaliers d'aventures. Je parie que vous ne connaissez personne à Turin et que vous ne savez à qui vous recommander? Voyons, dans quel parti vous allez-vous jeter? Serez-vous aux princes, à la régente, aux Espagnols, aux Français?

Le jeune homme arrêta un regard étonné sur Lambertenghi.

— Que voulez-vous dire? Je ne sais rien de toutes ces querelles, moi, sinon que le feu duc est mort, que sa veuve a l'ambition toute naturelle d'accaparer le pouvoir, que les princes, frères de feu Son Altesse, le veulent également

pour eux. Je ne suis pas chargé, ventre de biche! de régler le différend, et j'en suis fort aise. Maintenant, qui servirai-je? la duchesse, le cardinal Maurice, M. de Carignan? Je n'en sais rien, et je laisse au hasard le soin de dicter mon choix. Pourvu que j'aie la chance de ne pas faire le pied de grue trop longtemps...

Le capitaine approuvait du geste ces singulières paroles, débitées avec une telle apparence de franchise que le plus défiant s'y fût laissé prendre.

Il n'épargna point les éloges à M. de Puplinge, se déclarant charmé de cette indifférence en matière politique qui le délassait de l'enthousiasme exalté des uns, de l'opiniâtreté des autres, et qu'il appelait de la sagesse.

Tout en causant, les voyageurs atteignirent Rivoli, dernier relais, avant la capitale des États de Savoie.

Fabio Lambertenghi, charmé des manières affables, de la candeur, des belles qualités qu'il crut découvrir chez son jeune compa-

gnon, l'interrogea sur ses projets, sa fortune présente.

— Ma foi! répliqua le jeune homme, vous avez pu voir à mon mince bagage que je ne suis pas riche. Mon père m'a donné ce cheval et cent pistoles dont j'ai mangé la moitié à Paris. Avec le reste, j'ai engagé mon valet, payé sa mule et fait le voyage. De sorte qu'il me restera cent écus à peine en arrivant à Turin.

— Corpo di Bacco! ce n'est point le Pérou. Il faudra vous bien attifer, faire figure.

— J'y ai songé. Mon père m'a remis une lettre pour un certain seigneur qui lui doit une somme rondelette. Capital et intérêts me mèneront loin.

— Bien! bien! En attendant, si vous le voulez, je vous conduirai chez mon logeur, un huissier du Sénat, nommé Patrizio Barrera, vous aurez un appartement convenable pour peu de chose, et notre hôte vous sera utile dans votre démêlé avec votre débiteur, car ne sup-

posez pas qu'il soit facile d'arracher de l'argent à nos galants de la cour : les rubans sont hors de prix.

Henri de Puplinge accepta joyeusement la proposition de l'honnête capitaine qui lui serait, supposait-il, un guide, un conseiller précieux. Charmé de sa rencontre, Henri fit briller tout son esprit. La causerie ne discontinua point et diminua la longueur du chemin.

Vers sept heures du soir, les deux cavaliers arrivèrent à la porte Susine. Les gardes leur demandèrent leurs saufs-conduits, et Henri put passer sur la recommandation du capitaine qui, seul, était muni de papiers en règle.

Quelques minutes plus tard, ils se trouvaient sur la place aux Herbes, tout auprès du nouveau palais communal bâti par Lanfranchi en 1607, et ils pénétraient dans la maison de Patrizio Barrera, lequel leur fit l'accueil le plus bienveillant et le plus cordial.

Henri, émerveillé de la beauté de la ville, dont la plupart des rues, tirées au cordeau,

étaient ornées de portiques abritant des boutiques élégantes, fut conduit à son appartement, qui lui parut somptueux, avec ses peintures à fresques, ses tentures de tapisseries, et qui ne ressemblait en rien à la misérable chambre qu'on lui louait cinq pistoles par mois, au second étage d'une bicoque de la rue de l'Astruce, à Paris.

Fatigué du voyage, il se coucha aussitôt et s'endormit en faisant des rêves dorés.

II

CE QUE VIT, CE QU'ENTENDIT, CE QUE FIT M. DE PUPLINGE SUR LA PLACE DU PALAIS-MADAME

Le lendemain, il s'éveilla de fort bonne heure et se mit à la fenêtre, pressé de revoir cette place qui, la veille, lui avait paru si jolie. Il contempla longuement la façade en deux ordres du palais communal, compta les colonnes, mesura de l'œil les architraves. Lorsqu'il se retourna, il vit son valet qui rangeait dans les tiroirs d'un meuble son modeste bagage avec le soin et la lenteur qu'il apportait en toutes choses.

— Eh bien! dit Henri, nous voici donc à

Turin, Badillau! C'est une belle ville et tu ne regretteras, je pense, ni Paris, ni ton village d'Illifaut.

— Bédame! on ne sait pas, ma foi jurée! monsieur, mais ça se pourrait bien tout de même, si nous n'avions, hier, vu ce maudit corbeau qui est parti à notre gauche!

— Toujours crédule, Badillau!

— Monsieur, j'ai entendu dire, par des vieux de mon pays, que cela porte malheur.

— Nous verrons bien! Prépare mon meilleur habit, je vais sortir ce soir avec le capitaine et nous irons nous promener devant le Palais-Madame. Il paraît que c'est ici le bel air.

— Oh! vous n'aurez guère à choisir parmi vos affutiaux, monsieur; aussi vrai que je m'appelle Hervé Badillau, vous n'avez pas plus d'un ajustement propre, encore est-il sans garniture.

Henri contempla sa mince garde-robe, puis il dit tristement :

— Hervé, donnez-moi quelques pistoles. Il faut que je m'accoutume à donner beaucoup pour paraître, en ce pays où l'on juge l'homme à l'étoffe de son haut-de-chausses. Pour peu que j'écorne ma bourse, il ne me restera bientôt que mon courage et mon épée, l'unique fortune que je ne puisse perdre.

— Sauf respect, monsieur, vous aurez encore les dix écus de trois livres que j'ai économisés sur mes gages.

Henri sortit sans faire de bruit, pour n'éveiller personne, et s'engagea dans la première rue qui s'ouvrit devant lui.

Il ne tarda pas à trouver une boutique de fripier d'assez bonne apparence.

Lorsque, une heure plus tard, Hervé le vit revenir, le Breton poussa un cri de surprise. Son maître avait grande mine sous son justaucorps de velours violet passementé d'argent, qui s'entr'ouvrait sur une fine chemise brodée et se rattachait à un haut-de-chausses orné d'un flot de rubans jaunes.

Un baudrier, des bottes de maroquin, un chapeau couvert de plumes jaunes complétaient ce costume, encore fort présentable, bien qu'un peu fané.

Le capitaine Fabio vint à deux heures chercher son protégé, dont il admira la tournure élégante, et tous deux, bras dessus, bras dessous, se dirigèrent vers la place du Château, que la foule encombrait déjà.

Au centre de cette place s'élevaient les constructions imposantes, flanquées de quatre tours crénelées, du Palais-Madame, bâti par le duc Amédée VIII, en 1416, sur le plan de Dominique Juvara.

Henri de Puplinge fut ébloui du coup d'œil pittoresque qui s'offrit à ses regards. A sa gauche s'étendait le palais ducal encore inachevé, derrière lequel on voyait se dresser dans les cieux la cathédrale San-Giovanni. En face, la lourde masse du vieux château; à droite, de magnifiques maisons.

Dans cette enceinte, circulaient une multi-

tude de gens somptueusement vêtus, suivant les dernières lois de la mode, courtisans, officiers, petits-maîtres, qui formaient différents groupes et se promenaient en lançant des œillades hardies sur les litières qui servaient alors de véhicules aux dames.

Les officiers français, appartenant à l'armée du cardinal de la Valette, tenaient le haut du pavé. Ils s'entretenaient bruyamment, gesticulaient beaucoup et se moquaient sans façon des seigneurs piémontais qui, par respect pour les ordres sévères de la régente, feignaient de ne rien entendre.

Fabio Lambertenghi fit remarquer à son jeune ami les plus brillants de ces personnages, dont l'air insolent et tapageur, les allures hautaines, l'indignaient.

— Voyez-vous là-bas ce gentilhomme en pourpoint de satin couleur d'Espagnol malade? disait le capitaine. C'est M. le marquis de Voghera, grand maître d'hôtel de Savoie. Cet autre, à manteau fleurs de seigle, est le comte

de Saint-Maurice. Voici M. le comte Capris, qui confond dans une même haine Français, Espagnols et Savoyards; don Hippolyte Pallavicini, serviteur dévoué de M. le cardinal. Ces messieurs se saluent avec le plus aimable sourire, quitte à s'entretuer demain.

Un page, qui passait, donnant le bras à l'un de ses camarades, s'arrêta devant Henri, le toisa de la tête aux pieds, et s'éloigna en riant aux éclats. Puplinge le voulut poursuivre et châtier de son impertinence. Le capitaine l'arrêta.

— Laissez donc, s'écria-t-il, ce garçon aura trouvé, sans doute, que les nuances de vos rubans sont en désaccord avec la couleur de votre habit. Entre nous, il aurait raison... Vous avez payé cette défroque au moins cinq pistoles! C'est autant de jeté par la fenêtre... Bien! bien! vous ne connaissez pas les coutumes, vous vous formerez. *Corpo di Bacco!*

Un vieillard, au visage vénérable, traversa

lentement la foule. Il se rendait au palais ducal. Chacun s'inclinait devant lui.

— Voilà monseigneur Jean-Jacques Piscina, chancelier de Savoie, dit le capitaine. Il va au palais à pied, sans suite, comme un bourgeois, et le moindre hobereau de la cour de France veut avoir sa litière et ses laquais. N'est-ce pas M. le comte d'Ostana qui descend de cheval là-bas? Il y a conseil chez madame la régente, probablement.

En ce moment, les groupes se dispersèrent et la foule se pressa sur le passage d'une jeune fille admirablement belle, qui marchait en donnant le bras à un vieux gentilhomme, tandis qu'un petit négrillon portait derrière elle la queue de sa robe.

Grande, svelte, elle avait un port de reine, un maintien majestueux qui n'excluait point la grâce. Des boucles épaisses et soyeuses de cheveux noirs entrelacées d'un fil de perle encadraient ses traits aussi réguliers que ceux d'une statue grecque.

Ses yeux noirs brillaient sous l'arc tracé par ses sourcils nettement dessinés ; sa bouche, légèrement arquée, exprimait une fierté voisine du dédain. L'expression générale de la physionomie dénotait, du reste, un caractère hautain, résolu, vaillant. On lisait sur son front la sérénité des belles âmes unie à une force de volonté rare chez les femmes.

On eût dit cette comtesse de Piossasque, qui défendit si glorieusement la ville de Cavour contre le connétable de Lesdiguières.

Une robe de satin bleu de Chine s'ouvrant sur une jupe grise couverte de dentelles mettait en relief sa taille magnifique ; sa main, petite et d'une forme délicieuse, gantée de blanc, soutenait au-dessus de sa tête une ombrelle de plumes.

Ainsi parée, un peintre l'eût comparée à Diane chasseresse, ou mieux encore à l'altière Junon.

Son chevalier, seigneur de grande mine, vêtu avec cette simplicité fastueuse dont on a

perdu le secret, était un homme de soixante ans au moins, dont le regard avait l'habitude du commandement, et dont l'attitude seule imposait le respect. Le collier en pierreries de l'ordre de l'Annonciade étincelait sur ses épaules, et sur le pan de son manteau en velours incarnadin brillait la plaque du Saint-Esprit.

A quelques pas de ces deux personnes, un jeune homme vêtu avec la recherche exquise des petits-maîtres qui copiaient le duc de Buckingham, M. de Luynes et M. de Bassompierre, marchait le poing sur la hanche, en jetant des regards superbes sur la foule qui s'inclinait avec déférence devant ceux qui le précédaient.

Il portait sur l'épaule gauche un nœud gris et bleu.

— Peste! s'écria le capitaine Fabio, voici M. le marquis de Graglie plus reluisant qu'un reliquaire! Et quels airs de raffiné! *Corpo di Bacco!* on se damnerait pour avoir le plaisir

de lui allonger une estafilade au travers de la figure.

Henri contemplait avec un tel ravissement la belle inconnue, qu'il n'entendit pas la réflexion imprudente de Lambertenghi.

Quand cette apparition se fut évanouie au delà des groupes qui se refermèrent derrière la jeune fille et son chevalier, il poussa un grand soupir, et, se retournant vers le capitaine, lui dit en affectant une insouciance qui ne put d'aucune sorte dissimuler l'intérêt qu'il mettait à sa question :

— Quelle est donc, cher ami, cette merveilleuse beauté que l'on dirait échappée de l'Olympe romain ?

Fabio se mit à rire et regarda malicieusement le jeune homme.

— Oh ! oh !... déjà ? répondit-il. Vous visez haut, seigneur cavalier !

— Vous vous méprenez, capitaine...

— Soit. Eh bien ! c'est mademoiselle Philiberte de Miolanais, et ce vieillard est le mar-

quis de Lescheraines, son père. Tous deux ont fait la guerre avec le cardinal Maurice, la noble amazone a manié de ses mains blanches l'estoc et l'arquebuse, qui lui pèsent moins, dit-on, que son éventail. Depuis le retour de M. le cardinal, ils sont rentrés en grâce.

— Et, sans doute, ils vont à la cour?

— Non pas, madame la régente les a en exécration, mais les voici qui s'approchent, silence !

Le marquis et mademoiselle de Miolanais revenaient, en effet, sur leurs pas, toujours suivis à une courte distance par le petit-maître au nœud gris et bleu.

En passant devant Puplinge, la jeune fille laissa, par mégarde, tomber son éventail. Prompt comme l'éclair, Henri se baissa, le prit, et, mettant un genou en terre, il lui présenta la fragile dentelle d'ivoire.

Un doux sourire fut sa récompense. Comme il se relevait, fasciné, ivre de joie, le raffiné au nœud gris et bleu l'accosta :

— Monsieur, lui dit-il d'un ton impérieux en frisant sa moustache d'une main, tandis que l'autre s'appuyait sur le pommeau de son épée, monsieur, je vous trouve bien osé de prendre l'office de page sans y être convié. Vous me rendrez raison de cette insulte.

— Monsieur, dit Puplinge en parodiant les manières de son interlocuteur, je vous trouve bien osé de vous faire le champion d'une personne qui ne vous y a point invité. Je suis prêt, d'ailleurs, à vous donner satisfaction.

— Êtes-vous de qualité? s'écria l'autre furieux.

— Et vous? reprit Henri d'un ton railleur.

— Je suis le marquis de Graglie, monsieur.

— Je suis le chevalier de Puplinge, monsieur.

Les deux adversaires se saluèrent courtoisement.

— Eh bien! demain, à huit heures, derrière la porte Fibellona, amenez vos seconds. Je vous demande pardon de choisir une heure si mati-

nale, mais je ne me lève jamais plus tôt que huit heures, et à neuf, après vous avoir tué, je dois dîner avec mes amis à la taverne du *Cocomero*, rue du Valentin.

Les deux jeunes gens se saluèrent de nouveau, et le marquis s'éloigna.

— Vous avez de la chance, fit observer le capitaine Fabio, qui n'avait point jugé à propos de prendre la parole pendant cette altercation. Le premier jour de votre arrivée, vous êtes remarqué par la plus riche héritière du pays, et vous avez un duel avec le plus brillant seigneur de la cour!

— Vous serez mon second, capitaine?

— Heu! Je serais tenté de vous refuser, car ces sortes d'affaires me causent mille tourments. Enfin! comptez sur moi.

— Pour finir ma journée, j'ai grande envie d'aller faire visite au débiteur de mon père.

— Bonne idée, *per Bacco!* Comment l'appelez-vous?

— Don Ascanio Bobba.

Le capitaine laissa échapper un bruyant éclat de rire.

— Il est insolvable? demanda Henri d'une voix inquiète.

— Bien pis! Si vous tuez le marquis de Graglie demain, vous n'aurez plus de débiteur. S'il vous tue, la dette est payée. Don Ascanio Bobba, mon cher, et le grand chambellan de Savoie, marquis de Graglie, neveu de l'évêque de Maurienne, ne sont qu'une seule et même personne.

III

COMMENT LE CARDINAL MAURICE TRAITAIT LES AFFAIRES POLITIQUES

Henri fut stupéfait de cette révélation, à laquelle il ne s'attendait pas. Il se voyait ruiné. Si maintenant il réclamait au marquis une somme d'argent, il s'exposait à se faire traiter de croquant; s'il attendait l'issue du duel, on ne manquerait pas de dire que, vainqueur, il abusait de la victoire; que, vaincu, il recherchait une vile revanche. En toutes façons, il devait se taire.

— Non! reprit Fabio de sa voix éclatante, vous faites ici sotte figure, mon cher. Rentrons

chez le respectable Patrizio Barrera. Chemin faisant, je vous apprendrai bien des choses que vous ne savez pas.

Quand ils eurent quitté la place, où on les regardait beaucoup, à propos de l'algarade qui venait d'avoir lieu, le capitaine poursuivit :

— Vous m'avez dit que vous n'appartenez à aucun des partis qui divisent la cour. Écoutez donc ceci : le marquis de Lescheraines est aux princes : il veut donner sa fille à M. le cardinal, lequel, vous l'ignorez peut-être, n'est point dans les ordres sacrés. Bien ! Or, M. le cardinal, par une stipulation du traité secret entre lui et madame la régente, traité qui sera prochainement ratifié, doit épouser la princesse Louise, sœur de votre duc.

En troisième lieu, M. de Graglie fait à mademoiselle de Miolanais une cour assidue. Si bien que vous allez vous heurter contre M. de Lescheraines, contre la passion de M. de Graglie, peut-être contre les vues secrètes de M. le cardinal Maurice. Vous voilà avec trois ennemis

formidables; il vous faudrait la toute-puissance de Madame Royale pour vous tirer de là. Qu'allez-vous faire?

Henri, laissant à peine à Fabio le temps d'achever son discours, répondit vivement :

— Je serai aux princes, puisque mademoiselle de Miolanais les a servis, et que... je... Vous comprenez?...

Le capitaine fit un brusque haut-le-corps, mais il garda le silence.

Arrivé à son logis, Henri écrivit une lettre, mit un mince portefeuille dans la poche de son pourpoint et descendit chez son hôte pour la collation qui, selon la coutume italienne, se faisait à sept heures.

Ce repas achevé, il se dirigea vers l'hôtel qu'habitait provisoirement le cardinal Maurice de Savoie, et qui appartenait au comte Scaglia de Verrue, en attendant que l'on eût terminé la construction du beau palais de Carignan, ordonnée par le prince Thomas.

La salle où le prince donnait ses audiences,

et qui lui servait en même temps de cabinet de travail, se trouvait au bout d'une enfilade de pièces luxueusement décorées, que précédaient une antichambre, une salle des gardes et un petit salon d'attente.

On y reconnaissait quelque chose du caractère de celui qui l'habitait. Des tentures en tapisseries, encadrées dans une boiserie sculptée, cachaient les murailles; aux fenêtres, des courtines de velours cramoisi à crépine d'or.

Une bibliothèque et une crédence en ébène incrustée d'ivoire, un cabinet à colonnes de lapis-lazuli, occupaient trois des parois. Au-dessus de la cheminée, un admirable Christ, taillé dans un bloc de marbre blanc à veines roses, œuvre d'art si parfaite que cette statue semblait être un corps que l'âme venait d'abandonner à peine. Il n'y avait là, pour sièges, qu'un fauteuil sommé du chapeau cardinalice et deux ou trois tabourets.

Le prince, assis, recevait en ce moment l'ambassadeur de France, debout devant lui.

Maurice de Savoie, né en 1593, était alors un homme de quarante-neuf ans, plus jeune que son âge et fort laid, comme la plupart de ceux de sa maison.

Doué d'une belle prestance, quoique un peu chargé d'embonpoint, il avait un grand air de dignité, tempéré par la douceur bienveillante de son regard. Une moustache brune, accompagnée d'une royale taillée en pointe, donnait à son visage trop plein et trop coloré ce je ne sais quoi qui dénonce l'homme de guerre.

Créé cardinal à quatorze ans, il n'appartenait à l'Église que par son titre, n'ayant reçu aucun des ordres sacrés.

Souple et fin, il possédait cette astuce italienne si subtile et si puissante qui fit la fortune des Médicis à Florence, des Borgia à Rome. Il était moins savant capitaine qu'habile politique, mais il avait le courage, la force de volonté, la générosité, vertus héréditaires de sa race. Esprit délicat et délié, il parlait cette admirable langue de son siècle, que nous avons

désapprise : ses lettres et ses vers eussent été applaudis à l'hôtel de Rambouillet.

L'ambassadeur était, lui, ce Michel Perticelli, seigneur d'Emery, partisan fameux, qui fut depuis surintendant des finances, homme d'une probité contestable, ambitieux, avare, et dont le fils, M. de Thoré, fut le héros d'une aventure scandaleuse rapportée par Tallemant des Réaux.

L'audience tirait à sa fin. M. d'Emery, visiblement déconcerté, ne prenait point la peine de cacher son mécontentement.

Après une pause d'un instant, le cardinal continua :

— Vous disiez donc, monsieur, la charge de grand maître de France et cent mille écus pour mon frère, et pour moi un archevêché par delà les monts? C'est une singulière mission que vous a donnée M. de Richelieu, convenez-en. Ces sortes de choses se traitent entre valets ; vous en eussiez parlé plus familièrement avec mon secrétaire.

— Monseigneur...

— Oh! ne vous excusez pas, je suis accoutumé à d'autres manquements de la part de M. de Richelieu. Comme ainsi soit que vous lui devez porter une réponse, la voici : Je ne fais point trafic de mes sentiments, et je décline l'honneur d'une alliance avec lui.

— Votre Éminence parle avec une franchise...

— Que M. de Richelieu n'emploie avec personne, interrompit le cardinal d'un ton ironique. C'est vrai, monsieur d'Emery. J'aime les situations nettes. Nous avons, M. le prince de Carignan et moi, fait la guerre à Madame Royale, précisément à cause de sa docilité envers le ministre de son frère.

— Et vous ne craignez point de me le dire, monseigneur?

— Ai-je donc à craindre quoi que ce soit de M. de Richelieu? s'écria le cardinal avec hauteur. Je ne me laisserai ni assassiner comme Concini, ni empoisonner comme le feu duc, mon frère, ni exiler comme Beaufort, ni emprisonner comme le grand prieur Vendôme. Que votre

maître ne retire pas ses troupes du Piémont! Je lancerai sur la Provence les Espagnols de Léganès.

— C'est donc la guerre?

Le cardinal sourit et lui jeta un de ces regards de diplomate à diplomate dont l'expression est intraduisible, puis il répondit :

— Au contraire, monsieur d'Émery, c'est la paix... Vous reverrai-je demain?

L'ambassadeur prit congé avec les formes cérémonieuses qu'exigeait l'étiquette, et le cardinal, pour obéir à cette souveraine, le reconduisit jusqu'à la porte.

Aussitôt qu'il fut sorti, l'abbé Soldati, confident et secrétaire de Maurice de Savoie, entra d'un autre côté.

— Ah! monseigneur, s'écria-t-il, comme vous parlez net! Vous avez effarouché ce pauvre homme. Il y a là M. d'Ars qui attend son tour.

— Qu'est-ce que celui-là?

— Un agent secret de Richelieu, arrivé d'hier, le petit-fils de ce Gaspard de Villeneuve,

marquis d'Ars, qui, en 1568, je crois, assassina le baron de Cypierre à Fréjus.

— Et quelle peut être sa mission? Faites-le introduire.

Une manière d'aventurier, à la tournure martiale, à la voix bruyante, portant avec aisance la cuirasse de buffle et la rapière de fer, pénétra dans la salle. A coup sûr, celui-là était passé maître en dissimulation, car nul n'aurait soupçonné que ces allures fussent un déguisement et que ce matamore se pût, d'un jour à l'autre, transformer en homme d'État.

Maurice de Savoie, quoiqu'il sût que Richelieu choisissait intelligemment ses créatures, éprouva une grande surprise, tant il semblait exister peu de rapports entre l'homme qu'il avait devant les yeux et la mission que ce dernier devait remplir auprès de lui.

Il l'enveloppa d'un regard scrutateur.

L'autre attendait qu'on lui fît l'honneur de l'interroger.

— M. de Richelieu est fort malade, m'a-t-on

3

dit, commença le prince lentement et posément; je vois qu'il ne cesse pas néanmoins de s'occuper de ses affaires et... de celles des autres. Vous êtes le marquis d'Ars, monsieur? C'est un nom qui sonne mal sous ces voûtes.

— Aussi, monseigneur, en ai-je pris un autre.

— Voire?... Si votre mission est telle que celle de M. d'Emery, vous venez trop tard : ma réponse est faite.

— Je le sais, monseigneur.

— Alors? demanda le prince d'un ton de suprême dédain.

— Votre Éminence n'est pas sans savoir qu'une certaine Pénélope, femme d'Ulysse, défaisait la nuit la tapisserie qu'elle avait faite durant la journée. Il se peut que Votre Éminence change d'avis. J'attends ici que le moment soit venu, sous votre bon plaisir... et sauvegardé par...

— Continuez.

— Par la certitude où je suis que Votre Éminence tolérera mon séjour à Turin, car un pro-

verbe respectable donne ce conseil très séant, qu'il se faut garder une poire pour la soif.

— Et si, comme vous le supposez, reprit Maurice, qui ne put s'empêcher de sourire, je revenais sur ma décision, où vous trouverais-je?

— Place aux Herbes, chez Patrizio Barrera, huissier au Sénat, et l'on demanderait le capitaine Fabio Lambertenghi.

Sur ces mots, il salua profondément le cardinal et se retira suivi de l'abbé Soldati.

Un nouveau personnage succéda au prétendu capitaine. C'était le père Jean de Montcalier, ancien général des capucins et qui servait de négociateur entre la régente et ses beaux-frères. L'influence des religieux à la cour de Savoie était considérable.

Déjà le jésuite Monod, à la suite de démêlés avec Richelieu, avait été enfermé au château de Miolans. Le père Jean jouait auprès de la duchesse Christine le rôle que jouait auprès de l'impératrice Élisabeth de Gonzague le père

Chinoga, son confesseur ; auprès du puissant ministre de Louis XIII, le fameux Joseph du Tremblay, que l'on avait surnommé l'Éminence grise.

On l'estimait infiniment à cause de sa prudence, de sa droiture et de son intelligence, qu'il n'employait que pour le bien. Il avait accepté la mission délicate de réconcilier la duchesse et les princes dans le seul but d'apaiser la guerre civile qui désolait le pays. On ne pouvait lui reprocher, d'ailleurs, aucune ambition personnelle.

Maurice de Savoie le salua avec une extrême affabilité, vint à sa rencontre et, lui offrant un tabouret que le moine refusa humblement, il lui dit :

— Eh bien ! mon père, vous venez du palais ? Vous avez vu la régente ?

— Monseigneur, voici les conditions que l'on vous fait. Elles sont honorables, et, en les acceptant, vous mettrez fin à une situation qui ruinera à jamais notre patrie, si elle ne change promptement.

— Voyons ! dites !...

— Vous recevez les titres de prince d'Oneille et de comte de Barcelone ; vous êtes créé lieutenant général de Son Altesse Royale au comté de Nice, et vous épousez votre nièce, madame la princesse Louise.

— Mais quant au passé ?... Et mes gentilshommes ?

— On en délibère, monseigneur.

L'abbé Soldati entra et dit quelques mots à l'oreille du cardinal, qui fit un geste d'humeur. L'abbé parut insister.

— Eh bien ! faites-le venir. Père Jean, restez là, je vous prie, nous reprendrons notre entretien quand j'aurai reçu certain étourneau qui s'est pris de langue avec le marquis de Graglie et qui veut à toute force me parler.

IV

COMMENT, APRÈS AVOIR FAIT DE LA POLITIQUE AVEC UN PRÊTRE ET UN MOINE, MONSIEUR LE CARDINAL DE SAVOIE ESSAYA D'EN FAIRE AVEC HENRI DE PUPLINGE.

Bientôt l'abbé revint conduisant avec lu Henri de Puplinge, qui, fort intimidé en se voyant en présence du cardinal et de ce religieux qui le considéraient attentivement, osait à peine lever les yeux.

Dès le premier abord, il plut à Maurice, qui jugeait les jeunes gens d'après leur modestie, qualité rare et difficile à feindre. Il lui adressa la parole et lui demanda ce qui l'amenait, avec un accent de bonté dont Henri fut touché.

— Monseigneur, je suis fort embarrassé, n'ayant jamais vu la cour, répondit le jeune homme en s'enhardissant un peu, veuillez me pardonner si je dis trop... Je m'appelle Henri Gouffier, et suis fils de Charles Gouffier, seigneur de Puplinge, capitaine portier de la ville de Cluses et qui fut, durant trente années, maître d'hôtel de M. le duc de Nemours.

J'ai voulu faire partie de la maison de M. le duc de Nemours d'aujourd'hui, mais il m'a fait dire qu'il préférait que je vinsse à Turin, et voici une lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'envoyer pour Votre Éminence.

Le cardinal prit la lettre et la tendit au père Jean.

— Lisez, je vous en prie, dit-il.

Et il examina le visage de Henri, comme s'il se fût tout à coup souvenu de la mort de Henri III, et du stratagème de Jacques Clément.

Charles-Emmanuel de Savoie, duc de Nemours, écrivait à son cousin qu'il lui recom-

mandait instamment Henri de Puplinge, son protégé, filleul de son père et qu'il affectionnait beaucoup, ajoutant que les hommes de cœur étaient trop rares pour qu'on les attirât hors du pays.

— Je vois que mon cousin a bonne opinion de vous, mon ami, dit le cardinal, je suis heureux de le servir en ceci. Que désirez-vous de moi ?

— Le droit de me faire tuer pour Votre Éminence.

— Ah! vous êtes d'humeur batailleuse ? Savez-vous manier l'épée ?

— Je suis gentilhomme, monseigneur !

— Aujourd'hui même, à ce que l'on m'assure, vous vous êtes querellé avec un seigneur attaché à madame la régente. Que s'est-il passé entre vous ?

— Monseigneur, il s'agit d'une dame…

— Vous êtes discret? je vous en félicite… mais quand on saura que vous m'appartenez, M. d'Aglié dira que je fais tuer ses amis par

les miens. Vous serez ici sur un terrain glissant. Je n'ai pas état de prince, car ma paix avec la duchesse est à peine faite, et peut-être l'appellera-t-on une paix boiteuse et malassise. Un jour ou l'autre, ces inimitiés se réveilleront, et alors...

— Alors, monseigneur, vous trouverez autour de vous les gentilshommes que vous admettez à l'honneur d'être à vous. J'ai dit à Votre Éminence quelle part je réclamais ! s'écria hardiment Henri.

— Il y a beaucoup de calvinistes de vos côtés, dit à son tour le père Jean ; vous n'êtes pas, je pense, de la religion?

— Non, mon révérend.

— C'est une réponse un peu laconique, mais j'aime cette concision. Un hypocrite eût été plus prolixe.

— Connaissez-vous M. d'Aglié? reprit le cardinal d'un ton plein d'amertume; c'est le puissant du jour! Qui veut gloire et richesse doit s'adresser à lui. Il dispense la faveur, il

est roi! Monsieur de Puplinge, informez-vous donc de quelle façon le roi Louis XIII a récompensé M. de Vitry.

— Je crois, monseigneur, qu'il lui a donné le bâton de maréchal en échange d'un coup de pistolet tiré à propos... C'est payer fort cher un méchant service, répliqua le jeune homme, qui comprit parfaitement l'allusion. Votre Éminence me faisait l'honneur de me demander, continua-t-il, si je connais M. le comte d'Aglié : on m'en a dit quelque chose. Il doit beaucoup à madame la régente.

— M. le maréchal d'Ancre devait moins à la reine de France, poursuivit le cardinal d'une voix sombre. Hélas! nous avons l'heureuse infortune d'être d'honnêtes gens... Monsieur de Puplinge, je veux que vous oubliiez ce que je viens de vous dire. Êtes-vous riche?

— C'est une question que l'on fait beaucoup ici, monseigneur! A tous ceux qui me l'ont adressée, j'ai répondu ceci : Je possède un cheval, un valet, une mule. Et j'oserai ajouter cette

légende, inscrite sur la maison de mon père : « C'est grand'piété quand argent fault à gens qui voudraient volontiers. »

Le cardinal traça quelques mots sur une feuille de papier et la tendit à Henri en lui disant :

— Voilà qui réparera les erreurs de dame Fortune, monsieur de Puplinge. Allez chez mon trésorier, il vous donnera mille écus pour votre équipage. Vous êtes désormais au nombre de mes gentilshommes ordinaires. M. le comte de Verrue vous apprendra quels sont vos nouveaux devoirs. Adieu !

Henri mit un genou en terre.

— Monseigneur, il me reste une faveur à vous demander, la plus précieuse de toutes.

— Parlez, mon ami.

— Veuille Votre Éminence me permettre de baiser sa main.

Le cardinal, ému, lui tendit sa main, plus blanche que les dentelles qui l'entouraient et, relevant le jeune homme, il lui dit :

— Écrivez à votre père, monsieur de Puplinge, que je vais demander pour lui à M. d'Aglié la charge de bailli de Faucigny.

Quand Henri, fasciné par la bienveillance du prince, heureux d'avoir si promptement acquis ses bonnes grâces et fait le premier pas dans une carrière que l'avenir lui promettait brillante, fut sorti de l'appartement, Maurice de Savoie reprit son entretien avec le père Jean.

— Que c'est beau, la jeunesse!... dit-il; voilà un charmant cavalier... Ah! mon père, si j'avais vingt ans de moins, comme je rouerais M. de Richelieu, Leganès, d'Aglié, tous ces ambitieux qui nous écrasent, acharnés contre ma famille et qui la ruinent, sangsues inassouvies... Savez-vous que le duc Rouge a fait offrir à Carignan le commandement des troupes en Italie?

— Oui, mais il faut chasser les Espagnols, pour que Richelieu nous rende les places de sûreté. Il leur faut enlever Nice, Acqui, Châ-

teauneuf de Scrivia, Serraval, Verrue et Tortone...

Madame la princesse de Carignan et ses enfants en Espagne, otages précieux que Sa Majesté Catholique gardera en échange des conquêtes...

Maurice de Savoie, souriant railleusement, l'interrompit :

— On y a pourvu, dit-il. Balbiano est en route pour le château d'Oddon, et n'en reviendra qu'avec ma belle-sœur et mes neveux. Croyez-vous, mon père, que l'on ne me trouvera pas bien ridicule de faire, à cinquante ans, la folie d'épouser une jeune fille qui n'en a que quatorze et qui est ma nièce? Tous les galantins de Paris vont se moquer de moi. M. de Voiture fera un sonnet, et M. des Barreaux une épigramme...

— Ceci ne saurait vous arrêter. Il s'agit d'intérêts graves, et vous ne pouvez retarder plus longtemps de prendre une détermination.

Maurice parcourait la chambre d'un pas

agité. Il lui en coûtait de s'engager ainsi, et, vainqueur, de subir des conditions. Ses réflexions furent longues.

Impassible, le capucin, les mains ensevelies sous son froc, la tête penchée et les yeux baissés, attendait sans mot dire. Enfin, le prince, s'arrêtant devant lui, lui dit avec effusion :

— Vous m'aimez, vous ! Que feriez-vous à ma place ?

— Éminence, mon devoir !

— Quoi ! vous vous plieriez aux caprices d'une femme conseillée par un favori, dirigée, elle souveraine, par un petit évêque de Luçon !...

— Votre égal dans l'Église, monseigneur !

— Eh ! je le sais bien, et ce n'est pas ce que le pape a fait de mieux ! Soit. J'accepte. Allez dire à Madame Royale que, pour ma part, c'est affaire conclue. Je vais dépêcher Pallavicini à mon frère pour l'en informer... Ah ! c'est égal, un barbon épouser... Si jamais ce d'Aglié... Voyez, père Jean, je ne sais plus ce que je dis.

Partez vite, sinon vous courriez risque de m'entendre dire non, après m'avoir entendu dire oui.

Il est nécessaire, pour l'intelligence de notre récit, que nous disions ici, en quelques mots, la cause et le motif de toutes ces négociations.

Le duc Victor-Amédée Ier de Savoie, mort en 1638, avait laissé deux fils encore mineurs, François-Hyacinthe et Charles-Emmanuel. Sa mort, arrivée à la suite d'un dîner chez le maréchal de Créquy, servait admirablement les desseins de Richelieu, à qui elle livrait pour ainsi dire le Piémont, qui lui servirait de passage pour arriver jusqu'au duché de Milan, et la Savoie qu'il voulait réunir à la France pour créer à ce royaume une frontière naturelle du côté de l'Italie.

La veuve de Victor-Amédée, la duchesse Chrestienne, était fille de Henri IV, Française par le cœur et disposée, sinon à sacrifier l'hé-

ritage de ses enfants, du moins à subir dans une certaine mesure les volontés de Richelieu.

Pourtant, le comte d'Aglié, qui détestait le ministre de Louis XIII, avait sur elle un très grand ascendant qui servait de contrepoids au crédit qu'elle accordait, par un sentiment de patriotisme mal compris, à l'ennemi-né de sa race. Elle résista longtemps.

Le grand-duc François-Hyacinthe fit une chute malheureuse et se tua. Charles-Emmanuel, appelé à lui succéder, n'avait que quatre ans. C'était donc dix ans de puissance dévolus à la duchesse. Ses beaux-frères, le cardinal Maurice et Thomas, prince de Carignan, voulurent lui disputer la régence. Ils se concertèrent avec le marquis de Leganès, gouverneur espagnol du Milanais, pour chasser les Français du Piémont.

Tous les deux, pleins de dévouement pour leur famille, ne pouvaient souffrir que le pouvoir appartînt à une femme qui le laissait

exercer, suivant la fantaisie du moment, par un serviteur ambitieux ou par un ministre étranger qui abusait de sa force.

La guerre civile dura trois ans, de 1639 à 1642.

La duchesse, effrayée des succès obtenus par les princes, à la voix desquels tout son peuple se soulevait, confia à Richelieu quelques places fortes à titre de gage.

Les habitants des États de Savoie se désaffectionnaient de leur souveraine, qu'ils accusaient d'entretenir une lutte onéreuse pour servir son ambition et celle du comte d'Aglié. Les Français, suivant leur coutume qui est de traiter les pays qu'ils occupent en pays conquis, rançonnaient le Piémont. Les Espagnols, que les princes avaient fait la faute d'amener chez eux, dévastaient leurs propres conquêtes.

Maurice et Thomas, effrayés de la responsabilité qu'ils assumaient sur eux et voyant que le roi d'Espagne les entretenait de promesses

illusoires, résolurent de faire leur paix particulière, de s'unir à la régente et de repousser au delà des monts les troupes commandées par d'Harcourt et Lavalette, au delà du Pô les miquelets de M. de Leganès.

Une trêve fut conclue. Le cardinal Maurice vint à Turin, mais il refusa de traiter directement avec la régente et, comme la mode était alors d'employer les moines aux négociations diplomatiques, le père Jean de Montcalier fut choisi d'un commun accord pour servir d'intermédiaire entre les deux partis.

De son côté, Richelieu, voyant qu'il avait affaire à de rudes adversaires et craignant de voir un grave conflit s'élever entre l'Espagne, l'Empire et la France, s'il agissait de violence, essaya de gagner les princes.

Il leur envoya donc des agents secrets et leur fit porter des propositions brillantes par l'ambassadeur Emery.

C'est au moment de la conclusion du traité que s'ouvre notre récit, et c'est la lutte enga-

gée entre ces diverses ambitions qui lui servira de canevas historique.

Lorsque Henri de Puplinge rentra chez Patrizio Barrera, il trouva le capitaine Fabio Lambertenghi qui se promenait d'un air impatient devant la porte et qui lui cria du plus loin qu'il l'aperçut :

— Vous avez vu Son Éminence ?

— Oui.

— Et vous avez été reçu ?

— A merveille. Me voilà un de ses gentilshommes ordinaires. M'accompagnerez-vous chez M. le commandeur de Balbiano, qui me doit mettre au courant du service ?

— Sans doute ; je vous félicite de tout mon cœur, chevalier !

Hervé Badillau montra sa figure niaise. Henri lui fit part de sa bonne fortune, s'attendant à une explosion d'étonnement joyeux. Mais le digne garçon secoua la tête d'un air triste.

— La bonne sainte Anne d'Auray nous pro-

tège! murmura-t-il. Vous seriez déjà baron, et je vous aurais vu marquis et colonel pour le moins avant cinq ans, si...

Il s'interrompit et poussa un profond soupir.

— Si quoi? interrogea curieusement le capitaine.

— Si nous n'avions pas vu, hier, un corbeau s'envoler à notre gauche.

V

OU L'ON APPREND DE QUELLE FAÇON LE COMTE D'AGLIÉ FAISAIT SA COUR A MADAME LA RÉGENTE

Tandis que le cardinal Maurice, toujours actif et laborieux, recevait les ambassadeurs, les envoyés secrets, s'occupait des affaires du pays, s'attirait de nouveaux serviteurs, faisait, en un mot, métier de roi, la duchesse régente, retirée dans ses appartements, s'entretenait avec son favori, loin des bruits de la cour aussi bien que des oreilles indiscrètes.

Chrestienne de France avait quarante ans. Ses cheveux blonds et ses yeux bleus ont été chantés par les poètes du temps.

Fille de Henri IV, elle se distinguait par les qualités qui rendirent si populaire le Béarnais ; mais, comme lui, elle ne fut point exempte de ce qu'on est convenu d'appeler les faiblesses des grandes âmes. Libérale, spirituelle et bonne, elle avait le caractère indécis, irrésolu, capricieux, un peu mélancolique de son frère Louis. Mais il fallait, pour dompter le monarque, la formidable énergie de Richelieu, tandis que Chrestienne subissait, comme souveraine, l'ascendant d'un homme sans valeur morale, antipathique à sa cour, exécré de ses sujets et dont là faveur ne s'appuyait sur aucun mérite.

Frivole, étourdi, ambitieux par vanité, Philippe de Saint-Martin d'Aglié ne possédait, en effet, que cette vertu vulgaire : la bravoure personnelle.

Lorsque Turin tomba au pouvoir du prince Thomas, la régente faillit être enlevée et faite prisonnière. Le marquis de Lullins, colonel général des Suisses ; le marquis de Bernex, cor-

nette des gardes, et Philippe d'Aglié, la sauvèrent et, protégeant sa retraite, la conduisirent à la citadelle.

De ce moment data la grandeur de Philippe. Elle commença par lui offrir la charge de capitaine des cuirassiers de la garde, qu'elle enleva à don Maurice de Savoie, elle le combla ensuite de richesses et d'honneurs, lui donna le collier de l'Annonciade et le créa comte de Rivarolo.

La maison d'Aglié eut sa part de distinctions. Louis de Saint-Martin fut nommé *grand ayo* du jeune duc Charles-Emmanuel II, et le marquis de Saint-Germain, Octavien, créé lieutenant général de cavalerie, grand écuyer, reçut encore le collier de l'Annonciade.

Nonchalamment étendu dans un fauteuil, d'Aglié jouait avec le lévrier de la duchesse, qui, fort irritée, parlait d'un ton de colère.

— Ce sont tous les jours des complots, disait-elle, tous les jours des conspirations tramées, soit contre moi, soit contre mon fils, soit contre

vous, Philippe. Je ne puis supporter plus longtemps une pareille existence... Vous avez entendu le chancelier, tout à l'heure ? Voilà encore un moine astucieux, Jean de Saint-Étienne, un sénateur, Sillani, qui me veulent jeter dans un couvent, après vous avoir égorgé à mes pieds, comme on fit de Rizzio devant la reine d'Écosse ! Et qu'est-ce que le président du Sénat vient m'apprendre ce soir ? Que Sillani, arrêté ce matin, est mort de désespoir dans sa prison !... Je me débats sous l'étreinte de ces malheurs... Ah ! que mon fils n'est-il d'âge de régner ! Je partirais, j'irais me cacher dans quelque maison, sur les bords de la Loire...

— Et vous m'abandonneriez, madame, s'écria le comte avec amertume, à ceux qui me haïssent parce que je vous suis dévoué ?

— Philippe !

— Oh ! je sais bien que vous êtes lasse d'entendre répéter partout que Philippe d'Aglié est un concussionnaire, un rapace qui vole où il peut, qui se fait donner des comtés et des

seigneuries, en paiement de ses serments de fidélité... C'est que vos parents disent cela, madame, aussi bien les frères de votre mari que votre frère à vous, que messire Armand du Plessis, cardinal de Richelieu, qui a eu l'impudence de vous reprocher vos dérèglements..... Vous pâlissez ? le mot y est en toutes lettres, madame.

— C'est affreux ! dit la princesse en se couvrant le visage de ses deux mains.

— M. de Richelieu n'est-il pas votre « bien bon cousin et ami » ? Un jour, madame, on viendra vous dire que l'on m'a trouvé dans mon lit, avec un couteau enfoui jusqu'au manche dans la poitrine. C'est la main de cet homme qui aura tenu le poignard...

Le père Monod disait que, si vous ne l'envoyiez à Paris pieds et poings liés, il ne verrait le royaume de France que sur la carte et M. le cardinal qu'en peinture. On l'a pris chez vous, Altesse... On l'a mené en prison dans vos propres États... et il y est encore ! Le feu duc mon

maître et... le vôtre gênait la politique française. Le maréchal de Créquy lui a donné à souper : Villars, Cillan et le duc en sont morts.

— Philippe, vous calomniez le roi.

— Eh non ! madame... le roi joue, le roi s'ennuie, le roi conte fleurette à mademoiselle de Hautefort, le roi chasse !... M. de Richelieu règne, fait décapiter Boutteville, et Chalais, et Cinq-Mars, ou prépare la cuisine que Créquy et ses successeurs font manger à qui le gêne.

Une ardente rougeur empourprait le visage de Chrestienne de France. Elle souffrait de ces attaques dirigées contre un homme dont elle acceptait les conseils et qu'elle aimait peu, tout en admirant son génie.

Après un assez long silence, elle fit un signe au comte. Celui-ci vint s'asseoir sur un tabouret de velours, et, composant son visage, dit à la duchesse, d'un ton mélancolique :

— Ne pensons plus à Richelieu, voulez-vous ?

— Ah ! méchant, répondit-elle en le menaçant du doigt, vous abusez de ma patience. Je vais renvoyer Graglie à cause de son impertinence, faut-il que je vous fasse prendre aussi le chemin de vos terres ?

— Graglie est un fat, madame. Il feint d'être fort épris de la fille du vieux Lescheraines, une manière d'Euménide qui tire le pistolet comme un gendarme.

— Ah ! vraiment ?

— Il est si curieux d'ajustements magnifiques que l'évêque de Maurienne, son oncle, s'est ruiné à payer ses dettes. On ne parle que de sa dernière folie.

— Bah ! quelle folie ? demanda distraitement la duchesse.

— Vous savez qu'il a déjà tué sept hommes en duel, sans parler des blessés, qui peupleraient un hôpital. Eh bien ! il s'est pris de querelle devant le Palais-Madame avec un jeune cavalier, qui est, je crois, au prince Thomas, car il portait ses couleurs : orange et

violet. On dit que mademoiselle de Lescheraines est héritière de trois cent mille écus en biens-fonds. Est-ce vrai, madame ?

— L'épouseriez-vous, monsieur d'Aglié ? Ce serait une façon de redorer votre écu d'armoiries. Le temps me dure que la comédie finisse ! J'achète la paix au prix d'un sacrifice pénible, mon cher comte.

— Vous donnez la princesse Louise au prince Maurice ! Que ne lui choisissez-vous un autre époux que ce vieux barbon ?

— Vous, peut-être ? murmura la duchesse d'un ton ironique. Philippe, Philippe, il faut prendre garde de viser trop haut... C'est déjà bien assez que vous ayez la protection d'une fille de Henri IV. Nous parlions de Rizzio tantôt, souvenez-vous de Darnley !

Une femme, la seule qui eût le droit de pénétrer dans cette chambre de retrait, entra et interrompit cet entretien. C'était une Grecque nommée Chloé, qui passait pour magicienne, et que la duchesse considérait comme la plus

fidèle et la plus discrète de ses caméristes.

Le bruit courait qu'elle jalousait M. d'Aglié et qu'elle employait à ruiner son crédit toute l'habileté départie en apanage à la plus rusée moitié du genre humain.

Elle annonça que le cardinal de Savoie descendait en ce moment de cheval dans la cour du palais.

En effet, une immense acclamation qui saluait le prince éveilla les mille échos endormis de la demeure ducale. Philippe d'Aglié, blême de colère, se leva, en s'écriant d'une voix frémissante :

— Ceux-là aussi, madame, ourdissent honteusement dans l'ombre je ne sais quelles trames odieuses... Si vous cherchez bien quelle main a poussé le duc François-Hyacinthe sur les marches de l'escalier où il s'est fendu la tête, la main qui guidait le sénateur Sillani, mort si étrangement à propos pour n'accuser personne...

— Décidément, monsieur, vous aspirez à

quelque charge de procureur général, interrompit la régente avec ironie. Vous ne voyez autour de vous que des criminels. Ne craignez donc rien, vous serez inviolable tant qu'un pan de mon manteau d'hermine s'étendra sur votre tête.

Ces paroles altières arrachèrent à Chloé un sourire méchant : elle avait compris qu'elles humiliaient le grand seigneur obligé de recourir à la protection d'une femme. Le comte se mordit les lèvres.

— Je ferai tout aussi bien de m'en aller, dit-il, puisque je vous suis si désagréable ce soir.

— Non, d'Aglié, restez.

— Pour vous entendre accorder à MM. de Carignan des récompenses que leur ont méritées et la guerre civile fomentée par eux et leur rébellion contre Son Altesse royale? Ah! madame, le prince Thomas n'est encore que prince de Carignan, marquis de Busque et de Châtelard en Bauges, comte de Raconis

et de Villefranche. Que ne le faites-vous tout de suite régent à votre place?

— Oh! madame! exclama la Grecque en joignant les mains et d'un ton de profonde stupéfaction, comme si cette scène eût été la première du même genre à laquelle elle eût assisté.

Philippe lui lança un regard furieux.

— Qu'est-ce à dire? s'écria-t-il. Est-ce que vous permettez à vos suivantes d'élever la voix en présence de vos ministres, madame? Je ne saurais tolérer...

La duchesse, grave et digne, se leva.

— Monsieur d'Aglié, dit-elle d'une voix émue, conduisez-moi à mon oratoire. Je veux bien oublier que vous avez failli me manquer de respect.

Subjugué par cet accent impérieux, Philippe s'empara de la main de la duchesse et la porta à ses lèvres. Puis, lui offrant son bras, sur lequel elle s'appuya légèrement, il se dirigea vers une porte qui s'ouvrait sur l'oratoire,

lequel communiquait avec la galerie d'Argent, salle d'apparat réservée aux cercles de la cour.

Elle eut à peine le temps de pousser d'Aglié derrière une portière et de lui faire signe d'attendre là ses ordres.

Un page entra presque aussitôt, et derrière lui apparut le cardinal Maurice, sérieux et calme.

La duchesse fit trois pas au-devant de son beau-frère, qui s'inclina respectueusement; elle lui montra une chaise et s'assit elle-même dans l'unique fauteuil que renfermait cette pièce, réduit étroit, tendu de tapisseries de velours noir, couvert d'arabesques brodées en ronde-bosse et qu'ornaient seulement un portrait en pied du duc défunt et un beau prie-Dieu de vieux chêne sculpté qui portait les pales de gueules sur champ d'or des Médicis.

La duchesse, après avoir laissé son regard errer un instant sur le cardinal, vêtu d'une simarre de tabis pourpre et d'un camail doublé

d'hermine, le releva sur le visage austère de Victor-Amédée Ier, qui, raide sous sa lourde cuirasse, l'œil mélancolique, semblait contempler sa veuve et son frère se disputant l'héritage de son fils.

Chrestienne fit cette réflexion, sans doute, car un sourire amer vint à ses lèvres. Maurice étudia, sans y paraître prendre garde, ce manège féminin.

— Eh bien ! monsieur le cardinal, dit la régente en poussant un grand soupir, l'histoire nous apprend que l'heur des peuples dépend au bon accord des rois. On me fait espérer que vous venez à résipiscence.

Maurice vit s'agiter la portière derrière laquelle d'Aglié se cachait en retenant son souffle. Il eut pitié de cette souveraine qui n'osait faire acte de courage et se laissait imposer des lois.

— Madame, dit-il, si vous et moi n'avions point écouté les donneurs de conseils, nous n'en serions pas où nous en sommes.

— Ce pays est ravagé par l'ennemi. Nous

serons, monsieur, amis sincères, lorsque le dernier Espagnol en sera parti...

— Suivi du dernier Français, madame, acheva le cardinal avec un accent qui fit tressaillir la duchesse. Ni vous ni moi ne sommes d'âge à rester en tutelle, que ce soit celle du roi très chrétien ou celle du roi très catholique. Si je suis coupable d'avoir attiré ceux-là, vos conseillers ont à se reprocher d'avoir fait venir ceux-ci. Aucune autre bannière que la croix blanche ne doit flotter sur les remparts de nos forteresses, et si l'on voit ici les fleurs de lis, elles n'y peuvent briller qu'accolées à l'écu de ma maison.

— Eh bien! monsieur, si vous êtes ainsi disposé, que ne signons-nous la paix?

— Je suis venu dans le seul but de vous dire que j'y suis prêt, quelque désavantage qu'il puisse m'en advenir.

— Le père Jean vous a fait part, je suppose...

Un geste éloquent du cardinal l'empêcha de poursuivre.

— Les conditions seront stipulées par des tiers, madame, ajouta-t-il; ce n'est pas un marché qu'il s'agit de conclure.

Il promena son regard autour de lui et continua :

— Il y a un article secret dont ma conscience m'ordonne de vous entretenir, madame. Sommes-nous seuls?

— Vous le voyez, monsieur, reprit la duchesse, qui ne voulut pas répondre par un mensonge.

— Bien seuls? reprit-il avec insistance.

Offensée, elle ne répliqua rien, mais ses traits parlèrent pour elle.

— Il s'agit, madame, de quelque chose dont le peuple murmure, dont M. de Richelieu — votre ami — se plaint, dont le roi d'Espagne gémit, dont vous-même vous souffrez, ma sœur!

— Oh! monsieur, n'allez pas plus loin!

Le cardinal se recueillit et poursuivit sans se troubler :

— Je veux parler de l'influence exagérée que vous accordez aux conseils de M. le comte d'Aglié, votre ministre de fait, s'il n'est ouvertement le ministre de la monarchie.

VI

OU M. D'AGLIÉ, APRÈS AVOIR ÉTÉ FORT MALTRAITÉ PAR LE CARDINAL MAURICE, HUMILIÉ PAR MADAME LA RÉGENTE, FAILLIT ÊTRE EXILÉ PAR UN CAPUCIN

Aussitôt la portière de velours fleurdelisé trembla. M. d'Aglié se demandait ce qui allait se passer. De cette heure découlerait sa destinée.

La régente, pâle de colère, sentit son cœur palpiter. On osait sonder ses sentiments les plus intimes, les analyser, les incriminer peut-être... et de quel droit?

Elle allait terminer brusquement la conférence en se retirant. Le cardinal se hâta de la prévenir.

— Je serais véritablement aux regrets de vous causer le moindre chagrin, madame, reprit-il avec un tact infini. Je désire seulement vous faire entendre que, mère d'un jeune prince confié à vos soins, vous n'êtes point libre dans vos affections, et que, si la raison d'État vous commande de les sacrifier, il est nécessaire que vous obéissiez à cette loi imposée aux princes.

— Le comte d'Aglié est un de mes fidèles serviteurs.

— Un peu plus que cela, madame : il est de vos amis, insista poliment le cardinal. Je serai assez hardi pour vous faire observer encore que M. le duc de Richelieu et moi, qui différons sur tant de points, avons été d'accord sur celui-ci. D'ailleurs, je parle dans l'intérêt de M. d'Aglié. Votre confesseur étant homme d'Église, l'on s'est contenté de le faire jeter dans l'un des cachots de Miolans... M. d'Aglié a l'honneur d'être d'épée. Ignorez-vous, madame, que M. de Richelieu, votre ami, entretient ici des sbires, des spadassins à gages?

— Et de quel droit, monsieur, me tenez-vous un pareil langage, à moi, fille de France, mère de votre seigneur, et qui puis, si je le veux, vous faire décréter de haute trahison?

Maurice de Savoie se leva et, montrant de la main, par un geste noble et majestueux, le portrait de son frère, il répondit :

— C'est parce que je ne veux pas que la veuve de mon frère, qui, devenant duchesse de Savoie, a cessé d'être fille de Bourbon, soit insultée par un Français, comme vous l'avez été publiquement, madame. C'est que, si M. d'Aglié s'est battu pour vous quand mon frère voulait, non pas vous enlever, mais vous soustraire à l'influence néfaste de cet homme, il s'est sauvé à Montmélian, vous abandonnant à Grenoble, parce qu'il avait peur.

C'est enfin, madame, parce que je ne veux pas, quand j'aurai épousé votre fille, qu'il y ait auprès de votre auguste personne un seigneur jouissant d'un plus grand crédit que

moi. Et si je parle ainsi, c'est que je suis de votre sang.

Ce langage ferme et digne fit une profonde impression sur la duchesse; elle se tut et réfléchit. Le cardinal s'approcha d'elle et lui dit à voix basse :

— Ayez pitié de lui, madame, il se fatigue à rester debout si longtemps.

Ce dernier coup accabla la pauvre femme. Elle eut néanmoins assez de force d'âme pour sourire à Maurice, assez d'esprit pour juger la situation qui lui était faite.

D'Aglié ne savait pas s'il devait se blottir au fond de sa cachette ou s'élancer et apparaître, ivre de rage, au prince qui venait de le traiter avec tant de mépris.

La régente prit bientôt son empire sur elle-même, et, avec cette promptitude de réflexion et de compréhension particulières à certaines femmes, elle apprécia la façon dont Maurice de Savoie venait de se tirer d'un fort mauvais pas et d'une situation hasardeuse.

Elle lui sut gré de n'avoir point provoqué un éclat, de n'avoir frappé que la souveraine quand il pouvait torturer la femme.

Aussi le récompensa-t-elle en lui tendant de nouveau sa main blanche et potelée, sur laquelle il imprima le plus respectueux baiser.

— Mon frère, lui dit-elle en laissant de côté le titre cérémonieux que jusqu'alors elle lui avait donné, mon frère, vous nous ferez bien la grâce de souper avec nous en famille? Seulement, comme j'ai encore une ou deux audiences à donner, — et elle accompagna ces paroles d'un regard fin et d'un sourire malicieux, — je vous prie de rejoindre mon fils et mes filles qui sont dans la galerie d'Argent. Je vous irai trouver tout à l'heure.

Le cardinal fit la révérence et sortit.

Aussitôt le comte Philippe, arrachant plutôt qu'il n'écarta la portière de velours, se précipita dans l'oratoire, tremblant, désespéré :

— Ah! madame, s'écria-t-il, ma perte est résolue!...

— Taisez-vous, Philippe. Vous êtes fou, je pense!

— Mais n'avez-vous pas entendu cet homme?

— Cet homme est le premier prince du sang; vous vous oubliez, comte.

— Ah! vous m'abandonnez!

— Fallait-il que je disse que vous nous écoutiez? Je suis donc à votre merci, moi? Pas un mot de plus si vous tenez à ne pas déchoir. Non, je ne vous renverrai pas. Non, personne au monde, pas plus le duc rouge de France que le capitaine rouge de Savoie, n'aura le pouvoir d'anéantir un attachement que ma conscience ne m'a jamais reproché... Rassurez-vous.

Le père Jean de Montcalier se montra tout à coup sur le seuil d'une porte latérale. Il feignit de n'avoir rien entendu et s'avança les yeux baissés; les plis de sa robe de bure retombaient raides sur son corps et lui donnaient l'aspect d'une statue ambulante.

— Mon père, dit impatiemment la duchesse,

mon frère Maurice sort d'ici. Que s'est-il passé entre vous ? Parlez vite. Refuse-t-il ?

— Au contraire, il accepte. Mais permettez-moi de vous faire remarquer, Altesse, que c'est de votre part une grande imprudence que de confier à Son Éminence la lieutenance générale de Nice : il aura là une place de sûreté... Les grands apanages portent préjudice aux droits de la couronne.

— Soyez tranquille, j'y ai pourvu, père Jean. Le cardinal aura la ville et non la citadelle, qui sera commandée par un homme sûr, le comte Solar de Monasterol.

Le moine témoigna hautement sa satisfaction.

— Excellent choix, dit-il.

— La famille de M. de Carignan est toujours au manoir d'Oddon et nous sert d'otage, reprit la régente. La douairière de Portugal est malade. Peu à peu les troubles s'apaisent. Quand nous serons forts, ce sera notre tour de parler haut.

L'humble homme d'État, malgré sa gravité, eut un sourire ironique :

— Si j'osais, madame, reprit-il, si j'osais donner à Votre Altesse Royale un conseil, je l'avertirais d'avoir à remplacer son chancelier, qui s'acquitte négligemment de ses fonctions. Madame la princesse de Carignan et ses enfants, accompagnés de plusieurs seigneurs des Pays-Bas, MM. de Grimberghe, d'Hoestrate, de Bossut, de Rœux, de Westerloo, sont en route pour le Piémont et doivent, à l'heure qu'il est, avoir passé la frontière de France...

Sans paraître voir l'étonnement de la régente, il continua :

— La duchesse Marguerite, régente de Portugal, est en parfaite santé, Dieu la conserve !... M. le duc de Nemours vient d'envoyer ici un jeune gentilhomme du nom de Puplinge pour surveiller les événements. Un agent secret du grand ministre de France, un certain marquis d'Ars, de la maison de Villeneuve, se cache à Turin et se fait appeler le capitaine Fabio

Lambertenghi. M. le cardinal Maurice les a reçus tous les deux avant que de venir au palais. Voilà ce que Votre Altesse Royale ne sait pas, elle qui a un chancelier, deux sénats, une police, tandis que je le sais, moi, humble et pauvre fils de Saint-François, qui n'ai que mes deux oreilles.

— Et celles de tous les frocards de vos trois couvents, ajouta Philippe d'Aglié d'un ton sarcastique.

— Voilà une parole qui vous coûterait cher, monsieur d'Aglié, riposta le religieux sans se départir de son calme, si je la répétais au père Joseph du Tremblay, ce capucin que vous nommez l'*Éminence grise*.

Et s'adressant de nouveau à la duchesse qui l'écoutait rêveuse, comme s'il eût possédé le don de prophétie, il reprit :

— Les troubles s'apaisent, disait Votre Altesse? Il y a la conspiration Sillani ; on espérait que la mort étrange du vieux sénateur couperait court à tout interrogatoire. Monsieur

d'Aglié, l'on a arrêté ce soir un nommé Giovia, qui a été votre valet, et qui a fait les plus complètes révélations. Il y a la conspiration du sénateur Davise qui s'entend avec le marquis de Leganès, à l'insu des princes, pour livrer au roi d'Espagne les provinces d'en deçà les monts; il y a la conspiration de M. Parezo, du comte Capris, du comte de Bens, de Masserati, qui veulent l'indépendance du Piémont et confondent dans une même haine la régente, le duc Charles-Emmanuel, Louis XIII et l'Espagnol.

Chrestienne se tourna vers d'Aglié :

— Que me disiez-vous donc, monsieur le comte? interrogea-t-elle d'une voix émue. A vous entendre, il semblait que mes États fussent un petit paradis terrestre. Voilà trois complots, sans parler de la guerre civile, de l'invasion étrangère...

— Et de la présence des Français appelés par Votre Altesse, repartit insolemment Philippe.

Les femmes de la duchesse, la Grecque Chloé, mademoiselle Lina de Hostein et mademoiselle Laure de Montandry, entrèrent à cet instant : c'était l'heure où elle devait se rendre au cercle de la cour et de là au souper. Bientôt la porte s'ouvrit et un huissier annonça d'une voix solennelle :

— Monseigneur !

Charles-Emmanuel II, duc de Savoie, enfant de huit ans, d'une figure douce et triste, entra précédé de ses pages.

Son gouverneur, Louis de Saint-Martin d'Aglié, lui donnait la main. Le jésuite Giuglaris et le médecin Rainauldt, ses précepteurs, le suivaient.

— Bonjour, maman, dit le jeune prince à sa mère. Je me suis fort diverti aujourd'hui et j'ai bien travaillé. J'ai vaincu, au jeu de paume, Gétule de Piossasque et Louis Alfieri, qui sont tout déconfits de leur défaite.

— J'en félicite Votre Altesse, dit le comte d'Aglié en s'inclinant avec déférence.

Charles-Emmanuel jeta sur lui un regard indéfinissable.

— Ah ! dit-il du bout des lèvres, vous étiez là, monsieur d'Aglié, je ne vous avais pas vu !

Sur ces mots, il lui tourna le dos et vint prendre la droite auprès de sa mère.

Les pages ouvrirent alors à deux battants la porte qui séparait l'oratoire du salon d'apparat, et le cortège ducal y fit son entrée au milieu d'un profond silence.

Le cardinal Maurice s'avança à la rencontre de son neveu, auquel il fit compliment sur sa bonne mine. L'enfant lui fit un accueil gracieux et le remercia en termes qui donnaient aux assistants la meilleure opinion de l'éducation qu'il recevait de M. le grand ayo.

Philippe se voyait sur la pente qui mène à la disgrâce. Inquiet de l'attitude hautaine du jeune duc, moins âpre, plus docile d'ordinaire, écrasé par les révélations du capucin, il se demandait s'il ne vaudrait pas mieux pour lui se retirer avant une chute honteuse.

Que devint-il lorsqu'il entendit Charles-Emmanuel crier de sa voix claire :

— Mon gouverneur Cumiana m'a dit que les princes ne récompensent jamais assez les services que leurs sujets fidèles leur rendent. Je vous assure, ma mère, que ce ne serait pas de trop que de nommer M. d'Aglié, *notre* ami, commandant de Villefranche.

— D'autant plus, ajouta le père Jean de Montcalier, que cette place est menacée.

— Monsieur, monsieur, s'écria la régente alarmée, ce sont choses d'État auxquelles votre âge ne vous permet point encore d'entendre. Nous avons besoin de M. d'Aglié pour d'autres charges, moins honorables peut-être et qui rapportent moins de profit, mais que son dévouement le pousse à préférer aux distinctions brillantes.

— Merci ! murmura Philippe, dont le visage s'épanouit aussitôt, vous avez du courage, madame !

Et profitant de la stupéfaction où cette pe-

tite scène, rapidement jouée, jetait toute l'assemblée, il s'approcha du moine et lui dit à voix basse :

— Je vous revaudrai cela, mon père.

Il ne reçut que cette réponse aussi brève que piquante :

— Ne sais-je pas que vous êtes insolvable, monsieur ?

La princesse Louise, jeune fille de quatorze à quinze ans, blonde comme sa mère, fraîche et rose, entra, accompagnée de la comtesse de Cumiana.

Maurice de Savoie, assez embarrassé de sa personne, salua sa nièce d'un air effaré. Il avait si grande peur du ridicule que, cherchant à l'éviter, il en provoquait l'éclat par sa gaucherie.

Un sourire passablement railleur effleura plus d'une jolie bouche, quand on le vit, présenté à la princesse qui devenait sa fiancée, pâlir et rougir tour à tour, comme un écolier naïf.

L'annonce du souper coupa court à sa détresse et bientôt, assis à la droite de la régente, en face de son neveu, il retrouva cet esprit merveilleux qui faisait les délices de ses familiers.

VII

COMME QUOI LE CAPITAINE FABIO DÉCHIRA LA JOUE D'UN PAGE DE MONSEIGNEUR, TANDIS QUE PUPLINGE SE CONTENTA DE DÉSARMER SON ADVERSAIRE

Le lendemain de ce jour si bien rempli pour lui, notre ami Henri de Puplinge se leva de fort bon matin. Il avait rendez-vous derrière la porte Fibellona avec le marquis de Graglie. Il eut le bon goût de revêtir son habit le moins apparent.

Une fois habillé, il appela son valet. Hervé Badillau était de méchante humeur, il ne concevait pas que son maître se battît au risque

d'être tué et de le laisser, isolé, à une immense distance du village d'Illifaut.

— Vraiment oui, grommelait-il, ce n'était guère la peine de venir de si loin pour vous faire embrocher ici comme un oison par le premier pourfendeur venu !

— Mais il n'est pas dit que je serai vaincu, répliqua Henri en souriant avec bonhomie.

— Eh! comment voulez-vous être de la force d'un marquis, vous, simple gentilhomme ? Et pour comble de malheur, vous tombez sur le seul marquis qu'il fallût épargner : un homme qui vaut deux cents ducats! Je prévoyais que monsieur aurait malechance.

— Pourquoi donc, Badillau ?

— Vous le savez assez!... Ce maudit corbeau... J'ai bien fait une croix sur mon nez, avec mon pouce mouillé de salive, mais j'aurai omis par mégarde quelque détail du rite!... Et quels seront vos seconds? poursuivit Hervé d'un ton bourru. D'abord ce capitaine Fabio, je gage ? Encore un singulier ami que vous vous

êtes choisi là : un compagnon qui ne dit point son rosaire, ma foi jurée! et qui boit et qui mange à faire croire qu'il a ramé dix ans sur les galères du roi!

— Voyons! Hervé, ne sois pas injuste. Si je meurs, tu seras mon héritier, et il ne manque pas de seigneurs qui, retournant en France, te prendront volontiers à leurs gages.

— Tête bleue! je le crois bien, il faut que ce soit vous pour faire si mince cas d'un garçon intelligent comme je suis.

Henri ne l'écoutait déjà plus. Il songeait à cette belle jeune fille pour l'amour de laquelle il allait, dans un instant, exposer sa vie.

Une vision radieuse du passé se présentait à son esprit. Il revoyait la maison paternelle, au bord de la rivière, avec ses tourillons sveltes, son portail découpé en trèfle, ses grands vieux meubles, reliques du passé. Il se rappelait son enfance heureuse, le visage souriant de sa mère, la voix grondeuse du père, ses jeux enfantins avec la petite sœur gentille, qui, main-

tenant, attendait son retour et rêvait de le revoir avec un bel habit de capitaine.

C'était le bonheur qu'il avait quitté pour la lutte, la lutte pénible et longue de l'ambition contre les obstacles qui hérissent tous les chemins de la vie. Il se repentait de s'être engagé si témérairement dans cette aventure, qui pouvait coûter bien des larmes au vieillard.

Que lui était cette femme? Est-ce qu'il pourrait jamais contempler sa merveilleuse beauté autrement que comme un pauvre gentilhomme perdu dans la foule? Il avait lu dans son regard une si impérieuse fierté, un dédain si écrasant pour tout ce qui s'agitait au-dessous d'elle! Puis mademoiselle de Miolanais aspirait à la main d'un prince.

La voix sonore du capitaine vint l'arracher à ses réflexions. Fabio Lambertenghi, vêtu de noir des pieds à la tête, coiffé d'un feutre empanaché, se présenta sur le seuil de la chambrette.

— Allons! allons! s'écria-t-il, qu'est-ce que

je vois sur votre figure, mon jeune ami? L'hésitation? Quand le vin est tiré, il faut le boire. Êtes-vous prêt?

— Oui, capitaine.

— Ceignez votre épée, pendez-moi une dague à votre ceinturon et venez.

Le jeune homme obéit. Avant de partir, il se mit à genoux et murmura une courte prière.

— Bien! dit le capitaine en se découvrant, réglez vos comptes avec Dieu, jeune homme, vous vous arrangerez plus tard avec l'Église qui défend les combats singuliers. Il y a des imbéciles qui ne veulent rien avoir à démêler avec Dieu. On a beau leur dire qu'il faut se mettre bien même avec ceux qu'on a le dessein d'offenser, ils n'entendent rien qui soit raisonnable.

Hervé Badillau éprouva une grande indignation en entendant cette sortie aussi irrévérencieuse que sceptique. N'osant le témoigner par des paroles, il le fit par une pantomime

accentuée qui excita l'hilarité de l'aventurier.

Chemin faisant, celui-ci crut devoir prodiguer à Henri nombre de conseils, dont celui-ci parut médiocrement se soucier.

Après quoi, passant en revue les événements de la veille, il mit en œuvre les ressources de sa diplomatie pour apprendre par le menu les détails de l'entrevue d'Henri avec le cardinal. Il subit un échec.

Puplinge se borna à lui répéter le résultat de sa visite, sans lui laisser rien deviner de ce que le capitaine paraissait avoir intérêt à connaître.

— Vous me dites hier, seigneur Fabio, dit Henri en éludant adroitement une question fort pressante, que vous redoutiez de vous mêler aux querelles comme celle que nous nous apprêtons à vider. Je vous avoue que j'ai fort mal compris cette répugnance, de la part d'un homme accoutumé aux hasards de la guerre, prédestiné par son état aux aventures de ce genre. Puisque vous arrivez de la cour

de France, vous devez savoir que l'on s'y bat à propos de rien, malgré tous les édits.

— Vous allez vous moquer de moi, répliqua le prétendu Italien, car je vais confesser un défaut, un travers, un vice, pis encore, un ridicule, dont j'ai le malheur d'être affligé !...

— Bah ! qu'est-ce donc ?

— Je suis poltron... Ne vous récriez pas ! Je ne plaisante que lorsque je suis de bonne humeur, et, ce matin, si je ne craignais de m'attirer un mauvais parti, je couperais les oreilles à tous les gens qui nous regardent passer avec une curiosité stupide.

Henri se mit à rire. Hervé Badillau lui-même, malgré sa gravité de Breton, s'associa franchement à sa gaieté.

— Vous riez ! reprit le capitaine d'un ton furieux. Eh bien ! sachez que feu mon père eut l'honneur de servir de témoin à M. le maréchal de Créquy dans son duel contre don Philippin de Savoie, et qu'il en ressentit une telle impression qu'il en mourut.

Or, continua Fabio, je suis en proie à une trépidation nerveuse que je ne puis vaincre quand je me bats, soit pour mon propre compte, soit pour celui d'autrui.

— Cela étant, dit Henri, pourquoi avez-vous pris la carrière des armes ?

— Précisément parce que j'ai peur. Suivez mon raisonnement. J'entends quelque part le fracas des mousquetades, le cliquetis des épées : aussitôt je me mets à trembler, et je crèverais d'effroi, si je ne me précipitais la dague au poing, cognant sans y voir jusqu'à ce que je tombe épuisé de fatigue... A ce propos, poursuivit Lambertenghi après avoir développé très sérieusement cette singulière théorie, vous n'avez point songé, mon cher camarade, à vous enquérir d'un autre témoin qui ferait son devoir, au cas où mon infirmité m'empêcherait de faire le mien. Je vois là-bas un particulier à qui je vais faire part de la chose. *Corpo di Bacco !* s'il refuse, je le transperce d'outre en outre.

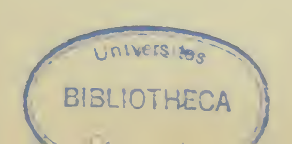
Un personnage enveloppé des plis d'un léger manteau se promenait en effet sur les bords du Pô.

Lorsqu'il se retourna, Henri de Puplinge reconnut le marquis de Lescheraines. Il voulut arrêter le capitaine qui déjà doublait le pas pour accomplir son ambassade ; mais Fabio ne voulut entendre à rien et prétendit que le marquis lui saurait gré de lui demander un service qui ne se refusait jamais de gentilhomme à gentilhomme.

Il s'avança donc, salua profondément le marquis, s'acquitta du message qu'il s'était confié à lui-même, et Henri le vit revenir avec le vieillard, lequel avait courtoisement accepté.

— Je vous remercie, monsieur, dit celui-ci à Henri de Puplinge, qu'il aborda le chapeau à la main, de me procurer l'honneur et le plaisir de vous être agréable.

Henri fut tellement intimidé par cette aisance de grand seigneur, qu'il ne sut que répondre.



Ascanio Bobba et ses seconds ne tardèrent pas à rejoindre leurs adversaires, au lieu du rendez-vous, prairie entourée d'une allée de peupliers et qui bordait le fleuve sur une assez grande étendue.

On choisit une place carrée, sur la grève, afin de ne point s'exposer à glisser sur le gazon.

Le soleil versait un torrent de lumière sur l'admirable paysage qui longe le Pô.

Les collines de la Superga et du Valentin, drapées d'un verdoyant manteau d'arbustes fleuris, s'élevaient dans le ciel bleu, en lignes onduleuses et montraient, épars dans les bouquets de feuillages, leurs blancs casini à toits de tuiles rouges.

La ville, avec ses clochers, les flèches des églises, les tours des palais, s'étalait dans la plaine, sur la rive du fleuve aux eaux limpides, majestueux et grandiose comme le Rhône sous Avignon, comme le Danube aux portes de Pesth.

Le marquis de Graglie présenta ses témoins, don Louis Alfieri, page de Son Altesse, et M. le comte de Saint-Maurice, à ceux de son adversaire.

Les gentilshommes mirent habit bas et le combat commença.

Hervé Badillau prit son rosaire dans sa poche et se mit à l'égrener en implorant pour son maître l'assistance du ciel.

Il y avait trois couples.

Le vieux Lescheraines et M. de Saint-Maurice ferraillaient en se ménageant mutuellement, bien que, séparés par une différence d'opinions politiques, l'un tenant pour le cardinal et l'autre pour la régente, ils eussent quelque raison de se haïr.

Au capitaine Fabio était échu pour partenaire le petit Alfieri, adolescent de seize ans, hardi et leste, étourdi et insolent comme tous ses confrères, si l'on en croit le proverbe.

Or les proverbes, sagesse des nations, sont généralement véridiques.

Cet enfant s'amusait à railler le capitaine, tout en évitant avec agilité les coups que celui-ci, sérieux et froid, ne lui épargnait pas.

— Ah ! monsieur, disait-il d'une voix haletante entre un coup de prime et un dégagement, que de lourdeur dans la main ! On voit que vous avez manié l'estoc pesant des Suisses de Sa Majesté Très Chrétienne.

— Et quel a été votre maître ? demanda Lambertenghi qui, reprenant haleine, piqua en terre son épée et s'appuya sur la pomme, ce que Louis Alfieri imita en lui répondant :

— Le Bolognèse, messer.

— Je suis persuadé, reprit le capitaine en se remettant sous les armes, qu'il ne vous a point montré certaine botte dont je vais me servir à votre préjudice, quoique je sois au désespoir de gâter une figure fraîche et rose qui fait l'espoir et l'admiration de votre lignée, monsieur le page !

Joignant aussitôt la pratique à la théorie, Fabio para, se découvrit une seconde, fit une

feinte, se fendit, et, allongeant le bras, atteignit le jeune garçon au-dessous de l'œil.

Un cri de douleur retentit derrière eux ; M. de Lescheraines venait de crever la cuisse au comte de Saint-Maurice, qui tomba sur le sol ensanglanté.

Ce que voyant Hervé Badillau, il n'écouta que son zèle et se mit à courir vers la porte Fibellona.

Il allait chercher un chirurgien d'abord, un prêtre ensuite, car il ne voulait pas, cria-t-il au capitaine qui lui enjoignait de rester là, que deux honnêtes seigneurs mourant sans confession, en état de péché mortel, vu qu'ils péchaient contre le cinquième commandement en s'appelant en duel, se vissent dans la cruelle obligation de grossir la cohorte infernale.

Henri de Puplinge se comportait bravement. Le mince carrelet d'acier voltigeait, manié par sa main vigoureuse, se tordant, se repliant sur lui-même, éblouissant Ascanio de ses

éclairs scintillants. Toujours prompt à la parade, il arrivait sûrement à la riposte. Le marquis ne pouvait se faire jour jusqu'à la poitrine de son ennemi. Sans cesse il se voyait arrêté par cette lame.

La colère s'empara de lui, il s'emporta, bondit l'épée haute, s'épuisant en efforts inutiles, furieux de rencontrer quelqu'un auquel il serait forcé de céder sa réputation de duelliste.

Henri tourna la tête et vit M. de Saint-Maurice gisant sans mouvement sur le sol, Alfieri hurlant de rage, tandis que le capitaine, de plus en plus froid et compassé, le pansait avec des gestes paternels. Il jugea que le combat avait assez duré.

Liant alors son épée tierce sur tierce, il désarma le marquis d'un violent revers de poignet. Ascanio, pâle, les lèvres serrées, lui jeta un regard haineux et lui dit :

— A charge de revanche, monsieur !

Puis il s'éloigna sans autrement s'inquiéter de ses témoins blessés…

VIII

DES PRÉCAUTIONS QU'AVAIT PRISES LE BRETON BADILLAU

Comme on le pense bien, cette aventure fut le sujet de toutes les conversations de la journée, car Hervé Badillau raconta le duel à Patrizio Barrera, lequel en informa les audienciers du Sénat.

M. de Lescheraines et le capitaine se répandirent en éloges sur Henri de Puplinge, qui devint une manière de héros pour avoir donné une leçon au plus redouté des raffinés de la cour.

Ascanio Bobba n'eut garde de se montrer sur la place du Palais-Madame.

Henri, au contraire, y vint richement vêtu aux couleurs de sa dame. Il fut accueilli de façon à ressentir un mouvement d'orgueil. Le page Alfieri, la tète enveloppée de linge, et qui tirait gloire de sa blessure, l'accosta sans rancune. Le capitaine Fabio, quelques jeunes seigneurs, l'entourèrent. Il fut étonné de s'être mis en évidence et d'acquérir, à si bon marché, un commencement de célébrité.

Pour comble de bonheur, le marquis de Lescheraines et sa fille, qui firent comme à l'ordinaire leur promenade quotidienne, vinrent à passer. Le vieux gentilhomme salua le jeune homme, auquel Philiberte adressa un regard et un sourire gracieux.

Il attira même l'attention du comte Philippe d'Aglié qui marchait à pied, mêlé à la foule, donnant le bras à M. Guy de Cillan, *condottiere della Nobiltà*.

A la tombée de la nuit, la troupe joyeuse emmena Puplinge à la taverne du *Cocomero*, sous le prétexte de l'initier aux habitudes de la

vie à la mode. Il prit part à un excellent repas, arrosé des vins les plus généreux.

Toujours observateur, il remarqua que Fabio Lambertenghi, s'il excitait ses amis à boire outre mesure, pratiquait sans ostentation la vertu de sobriété. Par prudence, il se tint lui-même sur la défensive, en feignant néanmoins de vider sa coupe à chaque instant.

Vers onze heures, on commença à chanter des couplets bachiques ; un peu plus tard on cassa la vaisselle pour accompagner les romances ; à minuit, la gaieté des convives était au comble.

Fabio jeta son manteau sur ses épaules, se glissa le long de la muraille sans faire de bruit, ouvrit doucement la porte et sortit.

Puplinge eut l'idée de le suivre. Les mystérieuses façons de l'Italien l'intriguaient et il n'était pas homme à supporter longtemps une incertitude.

Il enjamba avec précaution les corps étendus sur le plancher, et s'échappa, sans écouter

les railleries, les injures, les menaces, les moqueries, dont ceux qui avaient encore une lueur de raison saluèrent son départ.

Hervé Badillau l'attendait dans la rue, tapis contre une borne et se dissimulant de son mieux, afin de ne point donner au prochain le scandale de le voir auprès d'un méchant cabaret.

— Que fais-tu là ? lui demanda son maître.

— Bédame ! faut-il que je laisse monsieur courir la pretantaine seul, au risque d'attraper des horions ? Qu'en dirait, tête-bleue ! M. le portier de Cluses, votre père ? Il vous plaît de vous encanailler et de vous damner. J'en enrage ! Mais si vous allez en enfer, mon devoir est de vous y faire escorte, puisque aussi bien mes gages sont payés d'avance.

Henri éclata de rire :

— Allons ! va te coucher, Hervé ! Je te dispense du service.

— Point, monsieur, je resterai, ne vous déplaise.

— Peste soit du têtu ! Détale, je n'ai pas besoin de toi.

— Je suis Breton, monsieur, ce qui veut dire entêté.

— Et si je te chasse?

— Vous n'oseriez ! qui raccommoderait vos chausses et s'userait la langue à prier sainte Anne d'Auray de vous absoudre? Saint Yves ! quelle vie ! sur le pré, le matin ; le soir, au cabaret ! Si j'avais un fils, et qu'il se conduisît comme monsieur, je lui donnerais le fouet, respect de vous, aussi vrai que les laveuses de nuit tordent le cou aux larrons !

Henri dut se résigner, bon gré mal gré, à parcourir les rues de Turin en compagnie de son fidèle serviteur.

Il voyait, à cent pas de lui, se profiler, sur les murailles blanchies par un reflet de la lune, l'ombre gigantesque du capitaine Fabio.

Ces voies tirées au cordeau, bordées de hautes maisons symétriquement bâties, éclairées par

quelques lanternes fumeuses, offraient un singulier aspect.

Ils arrivèrent ainsi jusqu'à l'église Saint-Pierre de *Corte-Ducis*, dans la rue del Gallo, à peu de distance des débris de l'ancien palais des ducs lombards.

Le capitaine s'arrêta, eut l'air de regarder autour de lui, et, ne voyant rien, se mit à arpenter la rue de long en large.

Henri, de plus en plus curieux de savoir quelles intrigues allaient se nouer ou se dénouer, fit avec Hervé un long détour.

Une ruelle obscure, étroite, pleine d'immondices qui dégageaient une puanteur nauséabonde, séparait le temple antique d'une maison voisine.

Il s'y engagea résolument, en étouffant le bruit de ses pas.

Un claquement sec résonna derrière lui. Il se retourna.

— Qu'est-ce ? demanda-t-il à voix basse.

— Monsieur, murmura la voix d'Hervé, je

vous ai emprunté vos deux pistolets d'arçon. Ils sont prêts à cracher flamme et balle, si quelque chenille nous veut piquer.

Au moment précis où Henri et son valet se blottissaient derrière un pilier du porche de Saint-Pierre, abrités encore par une échoppe de bois qui s'y accotait, un homme débouchait au tournant de la rue et s'avançait vers le capitaine, qui cessa de siffler la coraule :

Noutrou bon duc de Savouai.

L'inconnu l'accosta.

Henri ne put voir son visage, car il portait un masque. A son grand désespoir, il ne put entendre davantage ce que les deux compagnons se dirent.

L'entretien fut court. Il se termina par ces mots que le capitaine eut l'imprudence de prononcer assez haut pour qu'ils parvinssent à l'oreille du jeune gentilhomme :

— Puisque M. d'Aglié est pour l'instant chez son ami Provana, vous pouvez aller dormir

tranquille, monsieur d'Emery. Il en sortira de bonne heure, car il joue sa tête à ces espiègleries-là. Il aura désagréable réveil... Demain, madame la régente prendra le deuil. Je vous supplie, ajouta-t-il humblement, de faire valoir ce service auprès de M. le cardinal.

Henri comprit tout et fut atterré.

Il se souvint de ce que Maurice de Savoie lui avait dit, des allusions à l'assassinat du maréchal d'Ancre.

Plus de doute, le meurtre de Philippe d'Aglié était résolu, de complicité avec l'ambassadeur français, et, sur le refus mal déguisé de Puplinge, on confiait cette honteuse mission à l'aventurier.

Ce fut une amère déception pour Henri, que l'affabilité, la noblesse de Maurice de Savoie avaient gagné. Il ne pouvait désormais estimer celui qu'il avait choisi pour maître.

Il se promit d'empêcher cette action détestable, sans se soucier d'encourir une disgrâce qui briserait son avenir.

Tandis qu'il faisait ces réflexions, M. d'Emery et Fabio, se tournant le dos, s'éloignaient dans une direction opposée. Il s'élança sur les traces du dernier.

— Monsieur, lui dit Hervé, ne nous pressons pas. Nous avons deux heures devant nous et nous savons où rejoindre ce donneur d'estocades. Souvenez-vous que nous le rencontrâmes précisément ce jour où un corbeau s'envola à notre gauche. Me direz-vous encore que je suis un imbécile ?

J'ai prévu, continua l'honnête garçon, le cas où vous rougiriez de vous montrer en public, sortant de ce coupe-gorge que le bon ton appelle un cabaret. Voici un masque tout neuf. Il m'a coûté seize sols que vous me rembourserez, s'il vous plaît. Mettez-le, quoiqu'il soit péché de voiler ce que Dieu a fait pour être montré, et endossez ma cape à l'envers : il se peut faire qu'il vaille mieux que l'on ignore à qui l'on aura affaire.

Henri, émerveillé de découvrir en son valet

des qualités qu'il ne lui soupçonnait point, s'embossa dans la souquenille bigarrée de jaune et de bleu que lui tendait Hervé. Ainsi déguisé, il devint méconnaissable.

Ils passaient devant la tour de la Commune, lorsque le bruit de deux voix les fit tressaillir.

Deux cavaliers causaient en marchant lentement. Un rayon de lune, tombant d'aplomb sur leurs visages, permit à Henri de reconnaître le cardinal Maurice et le marquis de Lescheraines.

— Ils attendent que leur victime soit tombée dans leur lâche guet-apens! murmura-t-il. Oh! jamais je n'aurais cru ces deux hommes capables d'une pareille infamie!

Il eut le temps de se cacher sous l'ombre d'un auvent, et comme ils approchaient de lui il put entendre un fragment de leur entretien. C'était M. de Lescheraines qui parlait :

— Puisque Votre Altesse quitte la pourpre et reprend l'épée, cela se peut faire aisément. Ma fille aura de grands avantages, car elle est

bien possessionnée. Les seigneuries de Cavallimours, de Les Chaux, d'Etable, des Allues, de Fréterive et dix autres seraient réunies à votre apanage. Moi j'amènerais à Votre Altesse toute la noblesse de Savoie.

— C'est vrai, Miolanais, mais il faudrait obtenir le consentement de...

Henri ne put en entendre davantage à cause de l'éloignement.

— Oh! dit-il avec un accent de colère qui mit en émoi Hervé Badillau, voilà des gens qui trafiquent, celui-ci de sa fille, celui-là de son nom, en attendant qu'ils puissent vérifier le cadavre de la victime que s'apprête à égorger un assassin à leurs gages. C'est horrible!

— Tête-bleue! ajouta le Breton, je vous assure bien qu'il ne se passe rien de semblable dans notre village d'Illifaut. On se contente de tuer, une fois l'an, à l'automne, sept ou huit porcs, sauf respect, et c'est là tout le sang qui y soit répandu.

Le palais du comte Provana, le confident le plus secret de Philippe d'Aglié, qui n'allait chez lui que la nuit, afin de ne point compromettre cet agent fidèle de ses visées politiques, s'élevait sur les ruines de l'ancienne porte Doranea.

Un instant après que deux heures eurent sonné à Saint-Paul et aux trois églises du Dôme, une lumière apparut derrière les vitraux coloriés d'une large fenêtre à balcon.

Puis cette fenêtre s'ouvrit.

Un homme s'avança prudemment et, se penchant sur la balustrade, examina longuement si rien de suspect ne se montrait.

La place, en apparence, était déserte.

Le capitaine Fabio, poignard aux dents, se dissimulait derrière une des statues qui, en guise de cariatides, soutenaient la dalle du balcon, et avec laquelle il se confondait presque, grâce à la couleur grise de son manteau. Il ne se doutait pas que deux paires d'yeux, appartenant à deux robustes compagnons, surveillaient ses moindres mouvements.

— Oh! cher comte, ne partez pas! dit une voix suppliante. J'ai rêvé tigre à poils de velours. Cela veut dire embuscade, et vous risquez d'être attaqué par des malandrins, à cette heure tardive.

Un grand éclat de rire éveilla mille échos.

— Adieu! adieu! *caro mio* Goffredo, répondit une voix sonore. Pensez-vous que j'aie peur de vos malandrins? Ils ne sont pas si adroits! Ne craignez rien, mais, une autre fois, éloignez vos écuyers et vos pages, que je puisse entrer par la grand'porte de votre palais, au lieu d'escalader vos fenêtres. Au revoir, Provana!

Sur ces mots, une échelle de soie, solidement attachée aux balustrades, fut lancée dans l'espace, et ses deux extrémités, armées de crochets de fer, vinrent frapper le sol.

Aussitôt, le comte Philippe enjamba le balcon et descendit lestement. Il touchait terre.

Fabio se rua sur lui; l'étranger fit un bond de côté en s'écriant d'une voix railleuse:

— Oh! oh! monsieur, voici qui ressemble tout à fait à une attaque nocturne.

Fabio, furieux d'avoir manqué son coup, dégaina et revint sur lui l'épée en arrêt.

— Si c'est à ma bourse que vous en voulez, ramassez; mais prenez garde! Je suis le comte d'Aglié, dit Philippe en jetant sa bourse aux pieds de son agresseur.

— Parbleu! monsieur, dit celui-ci, je le sais bien. Dépêchons. Je suis pressé, et je veux vous tuer sur l'heure.

— A moins, s'écria la voix railleuse de Puplinge, qui se jeta au-devant de Philippe, suivi de près par Hervé, masqué comme lui, à moins que je ne prenne la liberté de vous en empêcher! Au large, s'il vous plaît, nous sommes trois contre un, j'ai deux balles dans mes pistolets, et je vise bien, monsieur le bandit...

— Tirez! cria Badillau, massacrez ce chien...

— Bah! laissez-le courir, dit superbement Philippe en haussant les épaules

Déjà, le capitaine fuyait de toute la vitesse de ses jambes, abandonnant son manteau, sa bourse et ses armes sur la place.

IX

DES CONSÉQUENCES QUE PEUVENT AVOIR CERTAINES EXPÉDITIONS NOCTURNES

Le comte d'Aglié, se retournant vers ceux dont l'intervention venait de le sauver, fut assez surpris de se trouver en présence de deux hommes masqués, dont l'un portait une souquenille à bigarrures multicolores, véritable costume de saltimbanque.

Il hésitait à reprendre sa bourse que Badillau lui tendait en la soupesant, lorsque Puplinge dénoua les cordons de son masque, et, se débarrassant de la houppelande, la jeta sur le bras de son valet.

Le comte vit alors qu'il n'avait pas affaire à un homme du commun.

— Je vous remercie, monsieur, dit-il, et je vous serai reconnaissant de m'apprendre à qui je dois d'avoir échappé au poignard de ce coupe-jarret, sur les traces duquel nous mettrons facilement les dépouilles opimes qu'il a abandonnées sur le champ de bataille.

— Si vous m'en croyez, répondit Henri, vous laisserez là cette rapière et ces défroques et ne chercherez pas à percer un mystère qu'il vous importe peu de connaître.

— Voici la bourse de Votre Excellence, murmura Hervé qui restituait le sachet brodé avec une répugnance manifeste.

Le comte lui fit signe de la garder, et le Breton se garda bien de refuser si large aubaine.

— Monsieur, reprit Philippe, je prends la liberté de vous faire observer que vous ne m'avez point encore dit votre nom.

— Henri de Puplinge, monsieur, répondit le jeune homme en s'inclinant.

— Ah! n'est-ce pas vous qui, ce matin, vous êtes battu avec le marquis Ascanio? Tubleu! l'un de vos seconds a rudement malmené le pauvre petit Alfieri... Savez-vous que je suis presque jaloux de vous? On ne parle en ville que de vos exploits, et l'on assure, Dieu me pardonne! que la cour de Savoie a retrouvé un nouveau Bayard. Comment vous êtes-vous trouvé là si fort à propos?

En quelques mots, Henri lui raconta les aventures de cette nuit, en omettant toutefois ce qui concernait le cardinal et sans nommer qui que ce fût.

— Je crois, reprit le comte, que vous n'êtes pas à la régente?

— Non, monsieur, j'ai l'honneur d'appartenir à M. le cardinal Maurice.

— Alors, vous ne saviez pas qui j'étais?

— Vous m'excuserez. Votre nom fut prononcé fort clairement par l'individu qui...

— Vous êtes donc un héros d'Homère? interrompit le comte avec une admiration mêlée

de quelque aigreur. Savez-vous que je ne connais personne qui eût agi de la sorte? Me sauver, mais c'est perdre les faveurs du prince Maurice! Gardez-vous de lui dire un seul mot de cela, si vous les voulez conserver.

— Au contraire, s'écria Henri avec une chaleur qui surprit le comte, je lui en parlerai aujourd'hui même, je vous le jure.

Tout en discourant, les deux gentilshommes, que Badillau suivait à cinq pas, le pistolet à la main, arrivèrent devant le palais ducal où Philippe logeait, en sa qualité d'écuyer cavalcadour de la duchesse. Une faible clarté filtrait à travers le cristal dépoli d'une verrière.

— Voyez, dit Philippe, non sans amertume, en montrant cette fenêtre lumineuse qui brillait sur la sombre masse du palais, voyez! madame la régente veille encore; elle travaille, sans doute. Et l'on ose l'accuser de paresse, d'indifférence! Elle est femme, pourtant, et, probablement, elle a passé la nuit à compulser des parchemins diplomatiques ou à écrire quel-

que lettre à l'un des souverains de l'Europe, au sujet des affaires de l'État. Venez, je veux vous présenter à Son Altesse.

Quoi que lui dît Henri, il insista de telle façon que le jeune homme ne put se refuser à l'honneur inattendu qui lui était fait.

Cette présentation, au milieu de la nuit, alors que la capitale entière était plongée dans le sommeil, avait un côté romanesque, mystérieux, qui le séduisit.

Hervé, qui ne voulait point quitter son rôle de conseiller intime, lui dit à l'oreille :

— Allez ! allez ! monsieur, il faut avoir toujours un pied sur l'étrier, l'autre sur le chemin, quand l'on monte un cheval rétif.

Il suivit donc son guide qui, introduisant une clef dans une petite porte secrète, pénétra dans la demeure royale. Ils montèrent tous trois par un escalier dérobé.

Dans une antichambre qui précédait les appartements de la duchesse, un page dormait sur une banquette. Le bruit des pas l'éveilla.

— C'est vous, Chissé? demanda Philippe. Son Altesse travaille? seule, sans doute?

Le page fit un signe affirmatif et alla soulever une portière.

Chrestienne de France, assise devant une table encombrée de papiers et de livres, écrivait.

Une seule lampe éclairait son cabinet, vaste pièce ornée de tapisseries flamandes, et qui avait autrefois servi de chambre à coucher au duc Emmanuel-Philibert.

Un petit épagneul blanc, à poil soyeux et frisé, dormait, couché en rond, sur un coussin auprès d'elle.

Henri fut saisi de respect en entrant dans cette retraite, sanctuaire où ne venaient que les dignitaires de l'État, et où s'élaboraient les lois qui gouvernaient tout un peuple.

Ce sentiment fit place à une crainte involontaire quand il sentit le regard de cette femme s'appesantir sur lui, et qu'il se dit qu'il était en présence d'une souveraine, fille de roi, sœur de roi, mère de roi.

Chrestienne, en voyant d'Aglié se présenter chez elle à une heure aussi matinale, accompagné d'un inconnu et sans se faire annoncer, éprouva une assez vive surprise.

— Madame, lui dit vivement le comte, veuille Votre Altesse me pardonner d'être ici à cette heure; mais j'ai voulu ne point tarder à lui présenter M. Henri de Puplinge, qui vient de me sauver la vie.

— Ah ! Philippe, mon Dieu ! que s'est-il passé ? je tremble... s'écria la duchesse avec un accent de vive inquiétude.

Et s'apercevant que M. de Puplinge pouvait entendre ces imprudentes paroles, elle poursuivit d'un ton plus modéré :

— Vous avez bien fait, comte, car vous savez quel intérêt je porte au plus intègre de mes conseillers et au plus brave de mes défenseurs.

— Je sortais de chez le comte Goffredo Provana, poursuivit Philippe en invoquant d'un regard le témoignage de son compagnon, où

j'avais passé la soirée à causer avec lui du traité passé avec les princes, lorsqu'un *bravo* se jeta sur moi. J'étais désarmé. Il m'eût tué, sans M. de Puplinge, qui, se promenant, comme c'est le droit d'un gentilhomme de son âge, survint et mit en fuite le misérable. Ce trait est d'autant plus beau que M. de Puplinge, d'ailleurs sujet dévoué de monseigneur le duc, fait partie de la maison de M. le cardinal Maurice.

— C'est bien! dit la duchesse que ce récit avait fait pâlir à plus d'une reprise et qui contint à grand'peine l'expression des sentiments qui l'agitaient. Monsieur, vous avez acquis des droits éternels à la reconnaissance de ceux qui savent gré au comte d'Aglié d'être un des plus fermes soutiens de la couronne. Si vous le voulez, je me chargerai de payer sa dette. J'espère vous voir ce soir à mon cercle.

Elle tendit sa main au jeune homme qui, s'agenouillant, y mit un respectueux baiser.

En ce temps chevaleresque, l'on considérait

encore les rois comme des hommes envoyés de Dieu, et l'on pliait le genou devant leur majesté, sans craindre de s'avilir.

Philippe le reconduisit jusqu'à la porte secrète.

Passablement fatigués, Puplinge et le fidèle Badillau regagnèrent paisiblement la place aux Herbes. Ils se couchaient au moment où l'Angélus du matin annonçait le retour du jour.

Aussi dormirent-ils jusqu'à midi, ce qui fit assez mal augurer de la sagesse de l'un, de l'activité de l'autre par l'égrège Patrizio Barrera, lequel, méthodique et rangé comme un bourgeois, s'émerveillait de ce que l'on changeât si volontiers l'ordre naturel, en veillant quand il était l'heure de dormir, en dormant quand le soleil parcourait sa carrière.

Henri, sachant que le capitaine Fabio ignorait qui l'avait empêché de commettre un crime, ne laissa rien voir à l'aventurier du mépris et de l'horreur qu'il ressentait pour lui.

Il devinait par une sorte d'intuition que cet

homme était chargé d'une mission infâme. Il pouvait être dangereux, imprudent de le démasquer tout de suite; mieux valait ne pas le perdre de vue et attendre l'occasion, car, Fabio trahi, celui pour le compte duquel il opérait le remplacerait facilement.

Il accueillit donc Fabio comme à l'ordinaire et mit aussitôt la conversation sur le souper et la taverne du *Cocomero*.

— Joyeuse compagnie, en vérité, gronda le capitaine de sa voix tonnante et en grimaçant un sourire.

— Vous avez ce matin les yeux battus, la mine défaite, et vous êtes penaud comme un lévrier qu'un faon aurait forcé, observa malicieusement Puplinge.

— Peuh! c'est l'effet du vin d'Asti. Avez-vous des projets pour la journée, Puplinge? Moi, je vais faire une course à cheval du côté de Stupinis. J'ai les nerfs tout raidis, le cerveau obstrué par des humeurs noires, cela me distraira.

— C'est que vous avez rêvé peut-être que vous vous battiez contre trois diables à quatre et que, la peur vous prenant à la gorge, vous tentiez vainement de battre en retraite. Eh! je ne vous vois pas votre manteau couleur muraille doublé de satin rose. Vous l'aurait-on volé?

Fabio lui jeta un regard soupçonneux.

— Je l'ai perdu en rentrant, dit-il sèchement.

Tandis qu'il se mettait en selle, Henri se dirigea vers l'hôtel de la Verrue. Une foule de courtisans, galants officiers aux uniformes éclatants, abbés musqués et parés comme des petits-maîtres, élégants en pourpoints de brocart, pages, écuyers, solliciteurs, emplissaient les antichambres.

Son titre de gentilhomme de Son Éminence lui ouvrit toutes les portes. Il se fit annoncer par un huissier et fut aussitôt introduit chez le cardinal.

Maurice le salua d'un charmant sourire. Il était seul.

Henri, les yeux baissés, les joues empourprées, mais d'un ton parfaitement résolu, lui déclara qu'il renonçait à l'honneur de le servir et venait prier Son Éminence de le dégager de son serment d'obéissance et de lui rendre sa liberté.

Étonné au suprême degré, offensé de cet abandon que rien n'expliquait, le cardinal se récria, insista, voulut savoir la cause de cette démission.

Poussé à bout, Henri finit par répondre :

— Monseigneur, j'aurais préféré garder le silence, mais puisque vous me pressez, je parlerai. Hier, à propos de M. le comte d'Aglié, vous rappelâtes ce qui arriva sur le pont du Louvre à M. le maréchal d'Ancre.

— Eh bien ? s'écria le cardinal en fronçant le sourcil.

— Eh bien ! il paraît que Votre Éminence a trouvé un homme moins scrupuleux que moi.

— Que voulez-vous dire?

— Est-il besoin de m'expliquer davantage, monseigneur ? Il me semble en avoir dit assez.

Le cardinal se redressa avec ce grand air de dignité qui lui était propre, et reprit d'un ton ferme et hautain :

— C'est trop ou trop peu, monsieur. Je veux que vous exprimiez sans détours, sans réticence, votre pensée tout entière. Je consens à oublier l'accent... singulier que vous vous êtes permis de prendre en vous adressant à moi. Continuez, sinon, je fais venir mon capitaine des gardes et je vous envoie méditer, sous les verrous d'une forteresse, sur le respect dû aux hommes de mon rang et de mon caractère.

Henri fut à son tour surpris de ce langage décidé. Il se demanda s'il n'avait pas été trop prompt à accuser.

Il obéit et raconta de point en point comment il avait soupé au *Cocomero*, comment il avait suivi le capitaine Fabio, la rencontre de celui-ci avec l'ambassadeur de France. Il répéta l'entretien de ces deux personnages et ter-

mina par le récit de ce qui s'était passé sous les fenêtres du palais du comte de Provana.

La seule chose qu'il tut fut ce qui touchait à l'entrevue du cardinal avec le marquis de Lescheraines ; un instinct secret l'avertissait qu'il ferait bien de ne rien dire.

Maurice de Savoie l'écouta sans l'interrompre, et, quand il eut achevé, lui répondit avec un accent d'indulgence :

— Vous avez noblement agi, mon enfant, et je vous suis reconnaissant de ce que vous avez fait pour le comte d'Aglié, mon ennemi. Votre jeunesse, votre inexpérience, votre ignorance des choses de ce temps-ci, vous ont induit à me croire coupable d'une bassesse. Je vous pardonne volontiers, à condition que vous ne recommencerez pas. L'homme que vous nommez Fabio Lambertenghi est un agent secret, un espion, un sbire de Richelieu. Il est gentilhomme et s'appelle le marquis d'Ars. Vous savez maintenant aussi bien que moi d'où partait l'ordre relatif à M. d'Aglié ! Allez et atten-

dez ici une commission que je vous ai réservée. Ce soir, vous m'accompagnerez chez la régente.

X

AVEU

En 1568, un factieux nommé Gaspard de Villeneuve, marquis d'Ars, soudoya une bande d'assassins et fit périr le baron de Cipierre, issu d'une branche naturelle de la maison de Savoie et fils du gouverneur de Provence.

Le mobile de ce crime est resté un mystère pour l'histoire : la tradition rapporte que ce fut une haine de famille.

Quoi qu'il en soit, une rancune formidable naquit de ce meurtre : les parents de Cipierre jurèrent de le venger. Un jour, Gaspard de Villeneuve fut pris, attaché à un arbre et mis en pièces à coups de hache.

Vingt ans plus tard, son fils Rom et la femme de celui-ci furent noyés dans le Rhône, au-dessous de Beaucaire.

En sollicitant les faveurs de Richelieu, Bernard de Villeneuve que nous connaissons sous le nom de capitaine Fabio, n'avait en vue que de poursuivre une vengeance que lui léguait son père.

Doué d'une intelligence politique très développée, il était apte à jouer ce rôle d'agent secret, difficile autant que périlleux, et, servant les projets de son maître, il comptait bien travailler en même temps pour son propre compte.

Son ambition puisait sa source dans la haine. Il voulait devenir puissant et fort pour écraser ceux qu'il détestait.

Il y avait un autre ambitieux, mais vulgaire, celui-là, Melchior de Miolanais, marquis de Lescheraines.

Son unique désir était de marier sa fille au prince Maurice, de satisfaire son orgueil nobi-

liaire, de voir son écusson accolé à celui de la famille régnante, d'appartenir par un petit côté à la dynastie.

Henri de Puplinge, venu pour se faire un état comme il le disait au capitaine Fabio sur la route de Rivoli à Turin, s'imaginait qu'il ne vivait que depuis l'heure où le hasard l'avait jeté dans ce tourbillon d'intrigues et de plaisir.

Honoré de la faveur du cardinal avant même qu'il eût rien fait pour la mériter, il n'interrogeait plus l'avenir avec effroi ; il savait qu'il arriverait vite et haut.

Il aimait, non pas comme ces timides jouvenceaux qui, se ravalant bien au-dessous de la créature dont ils sont épris, n'osent la contempler qu'en rougissant ou en devenant blêmes ; qui se pâment au moindre sourire, s'évanouissent sous le feu d'un regard ; puis soupirent, grattent la guitare, noircissent le vélin, ravagent les parterres pour fleurir le balcon de leur belle, timides soupirants qui

pensent que l'amour est fait de ces niaiseries sentimentales, de ces fades comédies.

Il aimait autrement que Lovelace et don Juan, conquérants odieux trop admirés et que tout cœur bien né méprise ; autrement encore que ces héros fascinateurs qu'une passion terrible dévore, qui se lamentent, pleurent, se désolent et vont de vie à trépas en se passant leur glaive au travers du corps, ingénieux moyen de punir l'inhumaine !

Il aimait sincèrement, sans emphase, comme sans emportement. Son amour était un sentiment chaste, pur, désintéressé, chrétien, en un mot, qui ne prévoyait qu'un dénouement : le mariage, et ne désirait que celui-là.

Incapable de le pousser au mal, cette affection le pouvait rendre entreprenant, mais jamais il ne lui aurait sacrifié le respect de sa famille, le repos de sa vie.

C'est que, sauvegardé par un grand respect de soi-même, des principes religieux inébranlables, il avait su garder cette dignité

de l'âme qui se fait rare à une époque où les jouissances matérielles priment tout et où l'on se moque aisément de ce qu'on ne peut imiter.

Ce qui le troublait, c'est que des rivaux redoutables lui barraient le chemin. Peu présomptueux de sa nature, il ne se dissimulait nullement quels avantages immenses ils avaient sur lui.

Maurice de Savoie, prince du sang, apparenté à tous les souverains de l'Europe, richement apanagé, d'un caractère si noble et si bon qu'on le vénérait autant qu'on l'aimait, jeune encore, serait volontiers accepté de Philiberte de Lescheraines, femme altière, impérieuse, et que gagnerait l'appât offert à son orgueil.

D'un autre côté, si l'on reprochait à Ascanio Bobba sa ridicule vanité, son caractère frivole, querelleur, sa prodigalité, sa rage de plaisirs faciles, on reconnaissait en lui un parfait gentilhomme, brave, généreux, fidèle à la parole

jurée, plein de respect pour sa famille, dévoué à ses amis.

En outre, il était marquis de Graglie, grand chambellan de Savoie, et son oncle, qui venait de mourir évêque de Maurienne, lui laissait un héritage considérable.

Henri comprenait bien que l'un ou l'autre serait certainement préféré à un soldat de fortune, fils d'un anobli, dont l'aïeul conduisait la charrue, sans autre bien qu'une métairie en Faucigny, sans autre appui que la protection d'un prince, protection qu'un caprice lui ferait perdre peut-être.

Malgré les réflexions que notre héros fit sur ce sujet, il ne se décida nullement à s'effacer devant ses rivaux ; il ne renonça point à l'espérance si ardemment caressée, que lui-même essayait vainement de définir. Il se dit que la Providence permettait l'accomplissement de rêves plus chimériques encore.

En attendant, il se promettait de surveiller Fabio et de déjouer ses desseins ; de contre-

carrer à lui seul, par les seuls moyens honnêtes, la politique cruelle du ministre français ; de contribuer de tout son pouvoir à la puissance du cardinal Maurice. Il entreprenait une lourde tâche, et qu'était-il pour la mener à bonne fin ?

Depuis deux heures, le jeune gentilhomme attendait dans l'antichambre de l'hôtel de Verrue. Il commençait à s'ennuyer beaucoup, car la foule se dispersait peu à peu, et il ne restait plus dans la salle que des figures inconnues et des pages qui se distrayaient en jouant au bilboquet ou au passedix.

Henri se disposait à prendre part à ce divertissement, lorsque le père Jean sortit, des appartements du cardinal, vint droit à lui et lui dit :

— Voici, monsieur de Puplinge, une lettre qu'il faut porter à son adresse immédiatement, et ne remettre qu'à la personne à laquelle elle est destinée. Écoutez bien ce qui sera dit, et faites-en votre profit.

Henri, sans même regarder la suscription de cette lettre, descendit aussitôt, murmurant un peu de ce qu'on l'avait si longtemps obligé à faire le pied de grue pour une chose de si peu d'importance.

Quand il fut sous le vestibule, il examina le large pli, fermé par un fil de soie et scellé d'un sceau de cire noire.

Il eut une sorte d'éblouissement, quand il lut ces mots écrits en beaux caractères italiques :

A Monsieur
Monsieur de Miolanais, Marquis de Lescheraines.
En son hôtel.

Il prit aussitôt sa course vers la place du Château, mais il se souvint qu'il ignorait où se trouvait l'hôtel de Lescheraines, ralentit le pas, reprit une marche moins précipitée.

Le premier bourgeois auquel il s'adressa le

regarda d'un air effaré, et ne répondit que par signes.

Henri fut tenté de rosser le maraud ; il comprit enfin que l'honnête homme n'entendait que le piémontais, ce qui le calma.

Très perplexe, il allait s'adresser à un autre passant, quand il vit venir à lui, le nez au vent, les poings sur la hanche, le manteau flottant sur un habit à la française brodé de canetilles, chamarré de galons, couvert de nœuds, de bouffettes, de glands de soie, de passequilles, de passementeries, le capitaine Fabio Lambertenghi.

Il courut à lui.

— Capitaine, dit-il, tirez-moi d'un grand embarras.....

— Monsieur ?..... Tiens ! c'est ce cher Puplinge... Tout à votre service, mon ami. Hein ! que dites-vous de mon costume de gala ? Il m'est arrivé à l'instant de Paris, et j'en suis bien aise, car je vais ce soir au bal de la cour.

— Bah ! reprit Henri d'un ton surpris. En

effet, vous voilà reluisant comme une châsse, fleurant comme baume.

— Je crois que vous me vouliez demander quelque chose?

— Oui. J'ai affaire à l'hôtel de Lescheraines et vous me voyez fort empêché, car je ne sais en quel endroit de la ville il est placé.

Le capitaine ébaucha un sourire et reprit :

— Connaissez-vous le monastère de Sainte-Claire?

— Non, sur ma foi!

— Vous avez tort : on y chante de fort belle musique. Et le couvent de Saint-André?

— Pas davantage.

— On y confectionne des confitures meilleures que l'ambroisie. Eh bien! prenez la première rue à votre gauche, tirez tout droit jusqu'à l'église Saint-Antoine. Vous verrez, sur la droite, les murs extérieurs du couvent, sur la gauche la façade du monastère, et, entre les deux, le sanctuaire où resplendit la divine Philiberte.

Henri ne perdit pas une minute à complimenter l'aventurier. Il le remercia en deux phrases et s'élança dans la direction indiquée.

Son cœur battait bien fort quand il souleva le dragon en fer forgé qui servait de marteau pour frapper à la porte de l'illustre seigneur.

Un portier rébarbatif lui ouvrit et s'enquit du motif de sa visite. Henri lui ordonna, d'un ton bref, de le conduire à son maître.

— Il est absent, monsieur.

— Je l'attendrai.

— Mademoiselle recevra monsieur, dit un jeune page qui gambadait dans la cour en compagnie de deux grands lévriers noirs.

— De quoi vous mêlez-vous, maître Bambo? gronda le suisse. Est-ce que mademoiselle...

Sans écouter ces observations, l'enfant fit signe à Henri de le suivre, et celui-ci ne tarda pas à se trouver dans une magnifique galerie, ornée de statues, ouverte d'un côté sur un portique de marbre.

Philiberte, assise sur des coussins, lisait un

armorial à figures coloriées. A côté d'elle, une duègne, embéguinée d'une coiffe et d'une guimpe blanche, ensevelie dans une robe de velours brun, travaillait à une tapisserie gigantesque.

La jeune fille leva un regard étonné sur Henri, dont l'embarras, la rougeur, la gaucherie, la firent sourire.

— Monsieur, dit-elle d'un ton décidé, approchez-vous et prenez cette chaise. Vous veniez voir mon père? Il est sorti, mais dans un instant il sera de retour.

— Mademoiselle, balbutia Henri, qui fit des efforts inouïs pour trouver une phrase galante et ne put inventer qu'une fadeur, je suis heureux de cette... circonstance qui me fait... qui me donne... me permet d'avoir le bonheur de vous témoigner mon respect.

Elle fut flattée de voir si timide en sa présence ce cavalier dont la réputation de bravoure surpassait maintenant celle du marquis de Graglie, naguère le plus célèbre des raffinés, et gracieusement :

— Vous avez fait hier un bien mauvais parti à ce pauvre *signor* Bobba, monsieur, dit-elle. On raconte que vous êtes un tireur consommé. Savez-vous que je passe pour habile, moi aussi? Bolognese, le prévôt d'armes, n'a plus rien à m'apprendre. Puplinge? Je n'ai vu ce nom dans aucun livre héraldique.

— Hélas! mademoiselle, je suis le second de ma race qui le porte.

— C'est dommage! Il y a des magots qui représentent nos plus illustres maisons. M. le cardinal Maurice nous a parlé de vous; il vous a en grande estime.

— Son Éminence est indulgente.

— L'abbé Soldati m'est venu voir ce matin. Le bruit court, m'a-t-il dit, que vous avez sauvé la vie à M. d'Aglié. C'est d'un vrai paladin, mais cela ne vous réconciliera pas avec Ascanio Bobba, qui déteste Philippe.

— Eh! mademoiselle, s'écria Henri avec feu, plût à Dieu que M. de Graglie me fît un second appel, je le guérirais de sa haine contre

M. d'Aglié... et... d'autres sentiments qui blessent mon cœur... ajouta-t-il à voix basse et en jetant un regard suppliant à la jeune fille.

Philiberte se leva, très calme : seulement ses lèvres tremblaient et deux larmes brillaient dans ses yeux noirs.

Elle passa devant le jeune homme, droite et fière, balayant les dalles de sa longue traîne de satin bleu, se dirigea lentement vers une porte et sortit sans détourner la tête.

Henri, stupéfait, se repentit alors de son audace.

Il attendit le marquis, en proie à la plus vive anxiété.

Qu'adviendrait-il, si Philiberte apprenait à son père l'aveu déguisé que Puplinge avait osé lui faire? Il tremblait à la pensée d'avoir offensé la jeune fille.

L'arrivée de M. de Lescheraines mit fin au supplice qu'il endurait. Pressé de pouvoir se livrer en toute liberté à la rêverie, ce remède à tous les maux, il s'acquitta aussitôt de sa mission.

La lettre du prince produisit sur le vieux gentilhomme un effet foudroyant.

Il pâlit, les veines de son front se gonflèrent, ses mains se crispèrent.

Il acheva sa lecture sans relever les yeux, puis, baisant la signature apposée sur le vélin, il dit à Henri d'une voix qu'il s'efforça d'affermir :

— Veuillez dire à Son Éminence, monsieur, que je la remercie de ne m'avoir point leurré d'un espoir menteur. Entre gens de race, il faut de la franchise. Je n'en reste pas moins le plus dévoué de ses serviteurs.

XI

DE L'AFFRONT QUE REÇUT HENRI DE PUPLINGE SANS L'AVOIR MÉRITÉ

La galerie d'Argent du palais ducal étincelait de mille feux.

On l'appelait ainsi parce que les cadres, ouvragés à jour, des glaces de Venise qui l'ornaient étaient argentés, ainsi que les consoles à plateau de vert antique placées entre les fenêtres. D'épais rideaux de damas vert drapaient celles-ci.

Huit tableaux de maîtres, signés de Raphaël, du Dominiquin, de Jules Romain, d'Andréa del Sarto, du Pérugin, de Cimabue, s'étalaient sur

9.

les murailles, recouvertes d'une splendide tapisserie, qui eût mérité d'être célèbre comme celles de Courtray, de Reims et d'Arras.

Des girandoles et des lustres en cristal de Murano, teints des plus brillantes couleurs et affectant les formes les plus bizarres, reflétaient l'ardente lueur des torches de cire.

Aux deux côtés de la cheminée en marbre vert, dont le panneau supérieur portait les armes de Savoie, écartelées de celles de la maison d'Autriche, et dont le manteau était supporté par d'énormes lions, la griffe soutenant des boucliers chargés d'attributs symboliques, se dressaient, sur des piédestaux, deux colossales statues en argent massif, représentant, l'une la Religion, l'autre la Patrie.

Des portières entr'ouvertes laissaient pénétrer le regard dans plusieurs salons aussi remarquables par leur décoration, si leur dimension était moindre.

Un orchestre, placé sur une estrade, au fond de la galerie, et voilé par une tenture de gaze,

jouait les pavanes, les quadrilles, les danses les plus en vogue.

Une foule d'invités se pressaient dans cette enceinte magnifique.

Ils avaient fait assaut de luxe grandiose.

Gemmes curieusement montées, pierres précieuses serties dans l'or, étoffes brochées, broderies délicates, chatoyaient à travers une poussière lumineuse.

Rien ne saurait donner une idée de ces fêtes à ceux qui ne connaissent que notre faste étriqué, nos costumes ridicules ou extravagants.

Ces belles jeunes femmes, avec leurs robes traînantes, leurs dentelles, leurs ferrets d'émeraudes ou de diamants, ces jeunes gens aux vêtements de velours et de satin, chargés de garnitures ouvrées par de véritables artistes, se croisaient, se saluaient, causaient avec entrain, avec gaieté, et se divertissaient franchement.

Les hommes graves, réunis dans les coins, s'entretenaient non pas des courses de chevaux ou de la dernière opérette, mais des opérations

de la campagne qui venait d'être terminée et des affaires politiques traitées au conseil de l'après-midi.

On faisait circuler des nouvelles fort importantes.

Une vaste antichambre précédait la galerie d'Argent et faisait suite au vestibule, à la salle des gardes, à la salle des pages, où les gens de l'escorte des invités se pressaient, les uns dormant, les autres jouant aux dés, les mieux avisés dégustant les débris du buffet installé dans le réfectoire ducal.

Cette pièce, livrée aux huissiers du cabinet, servait de promenoir à ceux qui, fatigués du bruit, de l'éclat des lumières, des accords de l'orchestre, voulaient prendre un peu de repos et s'isoler un instant de la foule.

Le capitaine Fabio s'y trouvait au moment où Henri de Puplinge se présentait à l'une des portes.

Un mouvement de surprise échappa à Lambertenghi, lequel ne s'attendait point à ren-

contrer un gentilhomme du cardinal chez la régente.

— Eh quoi! s'écria-t-il, vous ici, cher ami? Quelque enchanteur vous a métamorphosé? Quittez-vous le service de M. le cardinal, et préférez-vous décidément la quenouille à la lance?

— Pas plus, capitaine, que vous ne préférez le poignard à l'épée, répliqua le chevalier, en accentuant ses paroles d'une façon significative.

Le capitaine rougit légèrement; un éclair de colère s'alluma dans ses yeux et s'éteignit presque aussitôt. Puis il reprit d'un ton dégagé et avec une familiarité choquante :

— Vous parlez toujours par énigmes, monsieur de Puplinge; de grâce, laissez aux pasteurs de Genève ce langage sentencieux qui ne saurait plaire dans une bouche de soldat. Vous avez trouvé facilement l'hôtel de Lescheraines, je pense? Où en sont nos affaires?

— C'est une question que je meurs d'envie

d'adresser à vous-même, reprit d'une voix railleuse le gentilhomme.

— *Corpo di Bacco!* je suis trop vieux pour m'amuser à déchiffrer des énigmes! Je suis l'homme le plus tranquille et le moins sujet aux aventures...

— Ce n'est pas ce que publie la Renommée.

— Qu'appelez-vous la Renommée?

— La voix de tout le monde.

— Oh! oh! si tout le monde parle, il y a chance pour que tout le monde parle sottement... Si bien que l'on assure...

— Que vous aimez à vous promener la nuit dans les rues, le masque sur le visage, l'épée au côté, et que vous rôdez plus volontiers autour de certain palais, où l'on rencontre d'ordinaire certaines gens...

— Achevez, Puplinge, s'écria le capitaine devenu sérieux. De quel palais et de quelles gens parlez-vous?

— Savez-vous, d'aventure, où se trouve le logis du comte Goffredo Provana, mon cher ca-

pitaine? On dit qu'il y a eu du bruit par là, cette nuit?

Fabio Lambertenghi, subitement courroucé, fit un pas en arrière, et, se couvrant de son feutre à plumes rouges, il dit à Puplinge, qui le regardait avec un dédain mal dissimulé :

— Ceci, monsieur de Puplinge, mérite explication. Je...

Un grand bruit de pas qui se fit entendre l'interrompit.

Le cardinal Maurice, accompagné d'une suite nombreuse de gentilshommes, parmi lesquels on remarquait don Witikind de Savoie, le marquis de Pallavicini, le commandeur Balbian, M. de Lescheraines, fit son entrée.

Le prince de Carignan, son frère, ainsi que la princesse, étaient déjà dans la galerie et faisaient leur cour à madame la régente.

Maurice de Savoie, qui venait de recevoir de Rome des dispenses pontificales pour rentrer dans le monde (car il n'avait reçu aucun ordre,

et pas même la tonsure de simple clerc), avait quitté la pourpre cardinalice.

Il apparaissait vêtu d'un riche costume de velours noir, sans broderies ni rubans, mais orné de boutons de diamants et de perles d'une valeur énorme. Il portait l'épée et le chapeau à panache blanc. Il paraissait ainsi plus jeune et moins alourdi par son embonpoint.

Son visage épanoui, son sourire aimable, disaient assez qu'il était heureux d'avoir rompu avec la cléricature.

Hâtons-nous de répéter que ce divorce n'avait rien de scandaleux, car Maurice, cardinal comme certains gentilshommes étaient colonels, n'appartenait au Sacré-Collège que par un simple titre, et que la piété de sa vie, la foi sincère, les sentiments religieux qu'il ne cessa jamais de manifester, le rendirent toujours digne de la vénération des catholiques et de l'estime du Saint-Siège.

Henri, comme son devoir le lui ordonnait, vint à sa rencontre et le salua.

— Vous voilà, Puplinge? Je suis aise de vous voir. Venez, que je vous présente à madame la régente.

Il ignorait que d'Aglié eût déjà rempli cet office. Un huissier souleva la portière et annonça d'une voix retentissante :

— Son Altesse Royale Monseigneur le prince d'Oneille!

Un murmure joyeux, qui remplaçait les acclamations que défendait l'étiquette, salua l'entrée de Maurice, car sa présence affirmait la cessation des hostilités, la fin de la guerre civile et la réconciliation tant désirée des deux branches de la maison de Savoie.

Chrestienne de France, assise sur une large causeuse, était entourée des membres de sa famille présents à Turin. Sa beauté imposante ressortait dans tout son éclat.

Elle recevait avec une majesté de reine les hommages et les compliments de ses courtisans, souriant aux uns, saluant les autres, nuançant avec un tact exquis saluts et sou-

rires, suivant le rang ou les services de ceux auxquels ils s'adressaient.

Le prince Maurice lui fit une de ces belles révérences que nous avons désapprises.

Elle l'accueillit avec une affabilité mêlée de bonhomie qui parut de bon augure aux observateurs.

— Ah! mon frère, lui dit-elle, voici un bien beau jour; que n'est-il venu plus tôt!

— C'est un reproche, répondit en riant celui qu'on appelait maintenant monsieur le prince d'Oneille, c'est un reproche qui arrivera aux oreilles de ceux qui le méritent, sans qu'ils subissent l'affront de se voir désignés.

Et son regard, à la fois malicieux et sévère, allait chercher Philippe d'Aglié, resplendissant de beauté martiale sous la cuirasse de capitaine des gardes, et qui se penchait sur le dossier du fauteuil de la régente.

Le prince prit Henri par la main, et poursuivit :

— Ma sœur, vous me permettrez bien de

vous prier de traiter comme un ami à moi ce beau chercheur de noises, vrai chevalier d'aventures, que je vous amène. C'est M. de Puplinge. Il a rendu un grand service à quelqu'un qui a l'honneur de vous appartenir, et je le sais trop fier pour réclamer la moindre récompense.

La duchesse sentit une rougeur ardente envahir ses traits. Son émotion fut pourtant promptement dissipée.

Elle examina alors plus attentivement Henri, qu'elle avait à peine entrevu, et l'expression de sa physionomie lui inspira de prime abord une vive sympathie.

A son attitude embarrassée, elle devina que le prince d'Oneille ne savait rien de sa visite au palais avec le comte Philippe.

Son maintien modeste produisit sur elle le meilleur effet.

Elle se sentit rassurée, en sachant que les ambitieux marchandent peu sur le choix des moyens, et, s'imaginant que l'intérêt avait été

le seul mobile de l'action généreuse de ce jeune homme, elle craignait d'être obligée à une reconnaissance qui l'eût entraînée fort loin.

— Ce gentilhomme, répondit-elle à son beau-frère, en s'armant d'une suprême dignité, aurait une piètre opinion de notre libéralité, s'il ne demandait aucune faveur en échange de... sa noble conduite, dans une... circonstance qu'il n'est pas besoin de désigner autrement. Interrogez-le, mon frère, et s'il est quelque chose où je puisse l'aider, ma protection ne lui fera pas défaut.

Elle tira de son doigt une bague dont un gros rubis formait le chaton.

Philippe d'Aglié prononça quelques paroles à voix basse sans faire un mouvement qui indiquât, même aux plus voisins, qu'il parlait.

Aussitôt la duchesse, affectant de jouer avec son anneau, le remit à sa place, et, détachant de son corsage un nœud de ruban blanc, le tendit à Henri :

— Monsieur, lui dit-elle, puisque vous avez été mon champion, portez mes couleurs, pour l'amour de moi.

Henri, fou de joie de recevoir une telle distinction en présence de toute la cour, piqua le nœud de satin sur son justaucorps.

Après avoir pris congé de la duchesse, il suivit le prince Maurice qui le voulait conduire au duc.

Charles-Emmanuel, debout au milieu d'un cercle de jeunes gens qu'il amusait de ses saillies enfantines parfois un peu risquées, reçut son oncle avec de grandes démonstrations d'amitié, lui donna l'accolade et lui débita un petit compliment qui, venant d'un enfant de huit ans, surprit fort ses auditeurs.

Le prince renouvela à Son Altesse la présentation qu'il venait de faire à sa mère.

Charles-Emmanuel toisa Henri des pieds à la tête d'un air étonné.

Puis, d'une voix assez haute pour qu'elle dominât les murmures de la foule et d'un ton plein d'ironie, il s'écria :

— M. de Puplinge?... Ah ! oui, celui qui... Monsieur, vous ferez un très brave officier, je n'en saurais douter, mais vous ne serez jamais mon secrétaire d'État... Il est bon de veiller, mais il est des heures où l'on doit dormir : témoin ce qui arriva à l'évêque de Luçon, qui eut sommeil à propos, me disait aujourd'hui mon page Alfieri.

Sur ces mots, renfermant une allusion assez claire aux circonstances du meurtre de Concini, il fit un geste bouffon qui échappa au naturel espiègle de l'enfant et tourna le dos.

Henri fut d'autant plus blessé de cet affront qu'il arrivait dans un moment où tout semblait lui sourire.

Il resta comme ébaubi, seul, car le duc emmenait Maurice de Savoie.

Un éclat de rire moqueur retentit derrière lui. Il se retourna et vit, en face de lui, Ascanio Bobba, qui continuait à ricaner, et qui, le voyant approcher d'un air menaçant, s'écria :

— Vous avez là un nœud, monsieur, dont je vous offre mille pistoles.

— Il n'est pas à vendre, riposta froidement Henri. Je l'ai payé plus cher que cela. M'apprendrez-vous, seigneur marquis, ce qui excite à un si haut point votre hilarité ?

— Volontiers, bien que je ne puisse souffrir les questionneurs. Chose surprenante ! il m'a semblé revoir dans le bal le principal personnage d'un méchant roman espagnol, héros qui s'en allait à l'aventure, se battant contre des moulins et redressant des torts. On le surnommait le chevalier de la Triste-Figure.

— Ah ! vraiment ! dit Henri, qui eut le courage de contenir sa colère.

— Oui. Savez-vous, monsieur de Puplinge, que vous faisiez piteuse mine quand Monseigneur, là, tout à l'heure, vous félicitait d'avoir manqué une si belle occasion de lui plaire !

XII

COMMENT HENRI DE PUPLINGE TINT EN ÉCHEC UN GRAND SEIGNEUR, UN FAVORI, UN AMBASSADEUR, ET SAVOURA LE PLAISIR DE LA VENGEANCE.

Henri marcha droit sur le marquis, sans pourtant se départir de son sang-froid. Il resta calme, grave, en gentilhomme soucieux de sa dignité personnelle et plein de respect pour le lieu où sa qualité le faisait admettre.

Mais Ascanio fut ébloui par son regard, où il lut une effroyable menace.

D'une voix contenue, lente et ferme, Henri lui dit :

— Tous les deux nous portons une épée ; je

10

vous ai prouvé que je fais bon usage de la mienne. Je vous ai ménagé pour épargner à votre maison la honte de s'éteindre faute d'héritier. Demain, vous recevrez une seconde leçon; la troisième serait la dernière, songez-y.

Ascanio recouvra bien vite son assurance.

— Holà! holà! vous chantez bien haut, mon jeune coq, s'écria-t-il, toujours dédaigneux et railleur. Ceci passe la mesure. Est-ce dans les cuisines de M. le duc de Nemours que vous avez appris ce langage?

On commençait à se grouper autour des jeunes gens.

Philippe d'Aglié s'approcha et s'enquit de ce qui se passait. Il y eut un redoublement de curiosité, car on savait que le comte et le marquis se jalousaient, et l'on espérait assister à une querelle.

Un combat à coups de langue est souvent aussi divertissant qu'une tuerie à coups de hache.

Henri, à qui l'insolente réplique du raffiné

fit hausser les épaules, salua poliment le favori et répondit :

— Monsieur, c'est don Ascanio Bobba qui prétend me faire accroire une chose absurde.

Philippe sourit d'un air moqueur :

— J'en suis moins étonné que vous, monsieur de Puplinge, connaissant l'ardeur et la fécondité de l'imagination de don Ascanio Bobba.

— Si je pouvais en revendre, dit à son tour le marquis avec un geste impertinent, j'en offrirais aux niais qui n'ont absolument qu'un art, celui de plumer la poule sans la faire crier, aurait dit feu M. François de Sales, évêque de Genève ; ce qui se traduit tout simplement par mettre les doigts dans la poche du voisin et lui escamoter habilement sa bourse.

Il y avait là une grossière allusion aux calomnies qui accusaient Philippe de battre monnaie avec son crédit auprès de la régente. Il n'y répondit que par un regard de mépris.

— Vous ne m'avez pas encore fait connaître la chose absurde que voulait vous persuader

M. de Graglie, reprit-il en s'adressant à Puplinge.

Henri prit le bras du comte, et, tout en s'éloignant à pas comptés, il jeta ce défi méprisant au grand chambellan :

— M. le marquis de Graglie essayait de me convaincre qu'il est du bel air pour un gentilhomme de parler et d'agir comme un reître en débauche!

Cette scène procura au comte Philippe le doux plaisir de la vengeance.

Pris souvent à partie par le marquis de Graglie, qui jalousait son élévation, il fut heureux de l'humiliation infligée à son rival justement et devant des témoins qui ne manqueraient pas d'en faire des gorges chaudes.

Il n'en témoigna que plus d'affection à Henri : il le remercia de sa discrétion, du tact qu'il avait déployé en présence de la duchesse Chrestienne.

Il ajouta que le duc Charles-Emmanuel, sévèrement chapitré par sa mère, saisirait la pre-

mière occasion pour lui faire oublier des paroles blessantes, inspirées par de mauvais conseillers, ennemis acharnés du favori.

Abordant ensuite un sujet plus délicat, Philippe d'Aglié poursuivit :

— Maintenant que la paix est faite, cher monsieur de Puplinge, il n'y a plus de parti des princes ni de parti de la régente. Au lieu de rester attaché à la personne d'un protecteur de qui l'on se défiera toujours, quoi que l'on en dise, pourquoi ne chercheriez-vous pas à vous rapprocher de qui tient le souverain pouvoir? Vous trouveriez avantage...

— A trahir mon maître? interrompit Henri. Est-ce bien vous qui me parlez ainsi, monsieur d'Aglié?

— Mais il ne s'agit point ici de trahison, monsieur de Puplinge! Vous vous méprenez étrangement. Croyez-vous que je vous donnerais un conseil déloyal? Non. Je veux vous prouver que je sais reconnaître le bien qui m'est fait. La soubreveste de velours, la cuirasse d'argent

vous siéraient à merveille. Voulez-vous une place parmi les soixante gentilshommes que j'ai l'honneur de commander? Savez-vous que j'ai le pas sur le maréchal de Savoie? Égal des plus nobles seigneurs, vous pourriez viser plus haut. Madame la régente a dix ans de règne assurés. Quel chemin peut, en dix années, parcourir un homme de votre mérite !

Henri souriait. Il ne permit pas à d'Aglié de continuer ce discours.

— Écoutez-moi, lui dit-il. Je me sens une ambition sans bornes, mais j'ai deux sauvegardes : l'amour de mon père, le souvenir de ma mère, une simple bourgeoise, monsieur d'Aglié, mais dont l'âme valait celle d'une reine... Ainsi, vous me tenterez en vain. Peut-être eussiez-vous eu raison, il y a huit jours, aujourd'hui, vous avez tort. Charles Gouffier de Puplinge a servi quarante ans Nemours, Henri Gouffier de Puplinge servira Carignan toute sa vie, Carignan au faîte des grandeurs, Carignan en exil, en prison, sur l'échafaud, au delà

même de la tombe!... Un honnête homme ne se donne pas deux fois.

— Ah! vous êtes sage! s'écria Philippe dans un élan spontané d'admiration, ou bien vous êtes plus habile et plus fin que tout ce monde.

— Je suis mieux que cela, monsieur!

— Politique à la façon de Machiavel?

— Non, j'ai le sens droit et l'inflexibilité du chrétien.

Louis Alfieri vint étourdiment se jeter à la traverse de cet entretien.

Malgré la douleur cuisante que lui causait la balafre qui sillonnait son visage, il manifestait la joie expansive et bruyante des jeunes gens qui dépensent follement la vie, sans regrets du passé, peu soucieux de l'avenir.

— Oh! oh! s'écria-t-il allègrement, je vous y prends, messieurs! vous médisez du prochain, sans doute? Non? Alors vous causiez politique, je le vois à votre mine allongée. Peste soit des affaires sérieuses! Voyez : l'animation est à son comble, la joie touche au délire, on

s'amuse en ce bal comme feu Sardanapale autrefois dans son palais de Babylone! Chantez, jouez, dansez, messieurs, quitte à retomber demain dans la géhenne. Faut-il que nous perdions à nous attrister le peu de temps qu'il nous est permis de passer sur cette sotte boule! N'est-ce pas votre avis, monsieur l'ambassadeur de France? poursuivit le jeune homme en s'adressant à M. d'Emery, qui passait.

L'homme d'État, ainsi interpellé, s'arrêta et salua gauchement les trois compagnons.

Son regard fuyant chercha un instant le visage du comte d'Aglié, revint sur Henri, se détourna et finit par se fixer sur Alfieri, qui ne remarqua nullement ce manège.

M. d'Emery, malgré sa dissimulation de diplomate, fut assez entrepris.

Il se croyait à couvert, persuadé que l'on ne se doutait pas de ses équipées nocturnes et que nul ne soupçonnait ses accointances avec l agent secret de Richelieu.

Cependant, en observateur intelligent, il lui

semblait reconnaître dans l'attitude du comte une gêne qui ne lui était point habituelle, et dans celle de Puplinge un peu moins de considération que son rang n'en méritait de la part d'un si mince personnage.

Il se tint donc sur la défensive, épiant chaque sensation sur les traits de ses interlocuteurs, prêt à peser chacune de leurs paroles pour en interpréter le sens véritable.

— A propos, monsieur de Puplinge, poursuivit Louis Alfieri, choisissez une autre fois un second moins brutal que ce Fabio Lambertenghi. Un galant homme se fût contenté de me trouer la poitrine. Que diable! on ne défigure pas de gaieté de cœur le plus joli page de Monseigneur. C'est d'un malappris!

Le nom du capitaine, intervenant inopinément dans cette causerie, fit tressaillir l'ambassadeur.

— Qu'est-ce que ce Fabio? demanda-t-il négligemment et comme pour donner un élément à la satisfaction qu'éprouvait Alfieri à parler.

— Un bélitre! murmura ce dernier en faisant la moue.

— C'est un être bizarre, ajouta Henri, qui fixa d'Emery en face; un soldat qui se bat parce qu'il a peur, un Italien qui sait mieux le français que sa langue maternelle, un ignorant plus savant que ces messieurs de l'Académie, un corps joufflu, dodu, pesant, renfermant un esprit délié, souple, astucieux; un mélange de rustre et de gentilhomme, qui pourrait s'appeler enfin, suivant le jour sous lequel on le considère : La Noue, Malherbe, Laffemas... ou Vitry.

M. d'Emery devint blême, à ce mot significatif.

— Tiens! s'écria Philippe, j'ai envie de m'attacher ce quadruple génie. Un tel serviteur vaut son pesant...

— D'arsenic! dit Henri. Demandez plutôt à M. d'Emery. Il s'y connaît. Le duc Rouge emploie un nombre infini de serviteurs de cette trempe.

— Justement, le voilà ! dit à son tour le page en montrant le capitaine Fabio qui pérorait au milieu d'un groupe. Il fait rire aux larmes plusieurs compatriotes de M. l'ambassadeur, le comte de Hocquincourt, M. de Villars, M. de Thoré et le comte de Châteauneuf.

— Sur ma foi ! je le veux mettre à l'épreuve, s'écria Philippe. Viens, Alfieri ! Venez-vous, Puplinge ?

— Ah ! laissez-moi quelqu'un, reprit d'Emery, soyez moins égoïste, monsieur d'Aglié. C'est déjà bien assez que vous alliez répétant partout que je vous ai brouillé avec Son Éminence !

Quand le grand seigneur et le page se furent perdus dans la foule, d'Emery prit familièrement Henri par le bras et lui dit en soulignant les termes :

— Vous avez beaucoup d'esprit, monsieur : voulez-vous me permettre de livrer à vos méditations un proverbe oriental de la plus haute sagesse ? Le voici : « La parole est d'argent, mais le silence est d'or. »

Henri se dégagea lestement :

— En revanche, monsieur, je prendrai la liberté de vous donner un conseil salutaire, répliqua-t-il. Le voici : Ne vous laissez jamais nommer à haute voix dans la rue, la nuit, quand vous êtes masqué et que vous tenez la poignée d'une épée dont la pointe est dirigée contre le cœur de votre ennemi. Surtout, gardez-vous d'employer les gens adroits qui redoutent les fantômes, et que l'on vous dépêche, sans même vous dire leur vrai nom.

Et, s'inclinant devant d'Emery, pétrifié de surprise, il courut inviter, pour la pavane qui commençait, une des filles d'honneur de la duchesse.

L'ambassadeur se dirigea en chancelant vers l'embrasure d'une fenêtre, afin d'y cacher à tous les regards les émotions qui l'agitaient.

Les conséquences de sa maladresse, il ne les prévoyait que trop. Il comprenait à cette heure et la gène du comte Philippe et l'air dédaigneux de Puplinge.

Pour peu que l'affaire s'ébruitât, son crédit auprès de Richelieu était ruiné, et il savait que ses comptes de financier fourniraient assez de chefs d'accusation pour le perdre.

Chemin faisant, il se heurta contre Lambertenghi, qui faisait la roue sous les yeux de quelques dames éprises de sa tournure martiale. Il eut la pensée de lever la main et de souffleter en plein bal ce confident vaniteux et malhabile, il se borna à lui darder un regard foudroyant.

— Monsieur, dit Fabio en faisant la révérence, je suis bien votre serviteur.

— Taisez-vous, imbécile! murmura d'Émery en passant outre. Apprenez votre métier et gagnez mieux votre argent!

Fabio fit un brusque haut-le-corps. Il avait cru tout arranger par un mensonge. La rude apostrophe de son complice lui apprenait que la vérité était connue sur l'algarade de la nuit. Il s'accorda un moment de réflexion :

— Ouais, pensa-t-il, c'est de ce côté que

souffle le vent? Tout à l'heure il causait avec Puplinge... Serait-ce? Bah! qui peut lui..... J'aurais donc... Au fait, oui, c'est possible... Je vais toujours lui porter une botte..... Il sera occupé à la parer et pensera d'abord à lui-même. Allons!

Se glissant alors à travers les groupes, il arriva jusqu'au marquis de Lescheraines, qui contemplait avec ravissement sa fille, entourée d'un cercle d'admirateurs.

Il engagea l'entretien par les lieux communs qui servent toujours de début aux habiles, effleura çà et là les événements du jour, discuta les clauses du traité que l'on allait rendre public, puis, quand il eut absorbé l'attention du vieillard, il lui dit à brûle-pourpoint :

— Ah! voici M. de Puplinge qui vient grossir la foule des soupirants de mademoiselle de Miolanais... Il est épris comme un jouvencel imberbe... Je suis son confident, monsieur, et je vous assure qu'une passion brûlante l'étreint au cœur.

— Ah ! si vous disiez vrai ! s'écria le marquis.

Cette exclamation inattendue ahurit le capitaine.

XIII

DEMANDE EN MARIAGE

Il y avait dans ce bal de madame la régente un essaim de beautés : blondes, aux yeux bleus, aux regards langoureux, légères comme ces sylphides couronnées de myosotis qui, dans leur vol, effleurent les eaux sombres du Rhin ; brunes, aux cheveux noirs, à la taille imposante, de qui la bouche est comparée par les poètes d'Orient à une grenade entr'ouverte, et qui peuplent le fantastique palais musulman, sous le nom inharmonique de houris ; d'autres encore dont la chevelure se masse en boucles fauves, rutilantes comme l'or bruni, autour

d'un visage d'une pâleur mate, éclairé par ces yeux à fibrilles vertes qu'estimaient tant les Romains de la décadence.

C'était donc un bouquet des plus admirables fleurs que produisent la Savoie et le Piémont, ces deux terres qui portent une race forte, puissante et pure, que les invasions ont à peine altérée et où l'on retrouve le type de ces Allobroges vaillants que la domination romaine abattit sans les anéantir.

Jeunes filles, altières marquises, comtesses pimpantes, baronnes à seize quartiers, avaient fait assaut d'élégance et de faste. Satin, velours, tissus vénitiens, tissus d'or et d'argent, brocarts de Gênes, dentelles de Flandre, perles et diamants, faisaient à leur beauté un cadre magnifique.

Philiberte de Miolanais-Lescheraines les dominait, comme aux *Uffizj* de Florence les madones de Raphaël et les sublimes peintures de Michel-Ange dominent et font oublier les mille chefs-d'œuvre qui les entourent.

Elle n'avait pourtant ni diadème au front, ni collier, ni joyaux. De toutes elle était la moins parée, celle néanmoins que l'on admirait le plus.

Elle écoutait avec un singulier dédain les fades compliments que sept ou huit jeunes seigneurs lui adressaient à tour de rôle, et n'y répondait que par des sourires qui disaient tout son ennui.

Maurice de Savoie vint enlever Puplinge au comte d'Aglié, qui continuait avec lui la conversation interrompue par Alfieri et M. d'Émery. Sans le prévenir auparavant, il l'amena à Philiberte, à laquelle il dit avec un accent paternel :

— Chère enfant, voici M. de Puplinge que je tiens pour être grandement de mes amis et qui est en passe de languir, si vous ne lui permettez de vous dire tout le respect et tout l'attachement qu'il professe pour votre personne.

Henri faillit se laisser tomber, évanoui, tant

fut profonde l'impression que lui firent ces paroles du prince d'Oneille, paroles qui, ainsi prononcées en public, équivalaient à des fiançailles.

Philiberte ne parut nullement étonnée.

— Messieurs, reprit Maurice en souriant, il faut lever le siège : la place assiégée a choisi le général auquel elle se rendra... Ne mordez pas vos lèvres, monsieur de Graglie, elles gerceraient!... Monsieur de Granery, ne déchirez pas vos manchettes : le point d'Angleterre vaut cinquante pistoles l'aune. Monsieur d'Oncieu, si vous froissez vos rubans, les nœuds se terniront. Venez de ce côté, l'or ruisselle sur les tables, le dieu des plaisirs vous doit une compensation.

Quand Henri fut seul auprès d'elle, Philiberte lui dit avec une moue charmante :

— Il a fallu qu'on vous allât chercher, monsieur! On est donc bien peu galant dans nos montagnes de la Savoie?

Henri se croyait le jouet d'un rêve. Rebuté d'abord, il se voyait maintenant, sans avoir

même exprimé ses sentiments, accueilli comme un ami intime, disons mieux, comme un poursuivant avoué.

Philiberte souriait de sa stupéfaction et jouissait de son angoisse.

— La vie est exposée à ces sortes de revers, poursuivit-elle avec une douce ironie. Dans le roman, on s'aime longuement à travers mille difficultés que suscitent l'animosité de parents barbares, la jalousie de rivaux implacables, servis par des enchanteurs à barbe blanche... La jeune fille est timide, elle se reproche un sentiment que lui défendent les préjugés du monde. Elle se fait solliciter un siècle avant de prononcer certain mot cabalistique en se pâmant comme une malheureuse.

Henri, surpris de ce langage peu ordinaire dans la bouche des femmes, répétait mentalement ces mots à mesure qu'elle les disait, et s'épuisait à en comprendre le sens.

— Moi, je ne suis pas ainsi. Mon père me voulait marier au prince Maurice : le prince

m'eût convenu, parce qu'il est bon, sage et d'un grand caractère, mais je vous ai vu, et vous m'avez plu tout de suite.....

Le cœur d'Henri bondissait dans sa poitrine. Ses joues se coloraient d'une rougeur ardente, puis pâlissaient un instant pour ensuite s'empourprer de nouveau. Il n'osait lever les yeux.

Ces aveux faits d'une voix caressante, calme, un peu monotone, trompaient cruellement son attente.

— Je l'ai dit à mon père, continua tranquillement la jeune fille en effeuillant les roses de son bouquet. M. de Lescheraines, qui sait combien j'aurais horreur d'une déchéance, n'a pas d'autre volonté que la mienne. Vous parlé-je grec, monsieur? Vous êtes là, gémissant, immobile, préoccupé...

— Ah ! s'écria Puplinge, qui recouvra subitement la raison, c'est que votre parole est une musique céleste... Il me semble entendre les anges... Il me semble aussi les voir s'envoler dans l'espace et disparaître, après m'avoir

effleuré de leurs ailes, ajouta-t-il tristement.

— Monsieur, je vous préviens que je déteste les allures langoureuses. Ne prenez point ces airs lamentables, et parlez en prose, s'il vous plaît.

— Mais le puis-je? Vous me dites là, naturellement, sans préambule, que vous m'accordez votre main. C'est à en devenir fou!

— Faut-il pas tomber en pâmoison, rouler des yeux éplorés? Laissez. Voilà des manières qui ne conviennent absolument ni à vous ni à moi.

— Je vous estime, continua la jeune fille, parce que vous êtes bon, loyal, ambitieux et honnête, — deux qualités qui, généralement, ne passent point par la même porte. Restons donc en dehors du roman. Ce point est acquis. Mon père consent à ce que je vous épouse.

— Vous me dites cela comme si, me faisant présent d'une levrette, vous me disiez : « Prenez-la, mon père m'autorise à vous la donner. »

— Est-ce que le *Baron de Fæneste*, de

M. d'Aubigné, vous a tourné la tête? Alors, tant pis! je ne sais pas plus dorer mes phrases que mentir. J'ai fait la guerre avec M. le cardinal, j'ai tiré le canon, dormi au bivac. Il me serait bien plus facile de défendre une redoute que de danser une gavotte. Si cela vous convient?...

Henri, subjugué par l'originalité de ce dialogue extraordinaire, s'écria vivement :

— Certes, mademoiselle!... Devenir votre mari serait l'accomplissement d'un rêve que mon imagination même n'aurait pu concevoir!

Philiberte fit un geste mutin. L'expression d'une joie profonde éclata sur ses traits. Elle couvrit Henri d'un regard scrutateur. Puis, un peu embarrassée, elle reprit en hésitant :

— C'est que... il y a des conditions!

— Dame! je m'en doutais, murmura Henri avec le dépit que cause une désillusion.

— D'abord, êtes-vous riche?

— Non, mademoiselle.

— Êtes-vous noble ?

— Ma généalogie en est au second degré.

— Il faut donc devenir noble et riche, si vous ne voulez me voir déchoir. En second lieu, je veux que vous haïssiez de toute la force de votre âme les Français d'abord, et ensuite...

— Ensuite ?

— Le parfum de la rose, la violette, les gants verts, et que vous n'admettiez d'autres couleurs que le gris et le bleu.

Cette conclusion inattendue fit rire Henri aux éclats.

— C'est très sérieux ! dit-elle avec un accent boudeur. Je vous passe le Français, si vous êtes assez sot de le supporter... Quant au reste !... Je coifferais plutôt sainte Catherine.

L'univers n'existait plus pour ces deux jeunes êtres. Ils n'entendaient ni les mélodies de l'orchestre, ni les exclamations joyeuses de la multitude, ils ne voyaient pas davantage les

lambris argentés, les draperies soyeuses, les reflets chatoyants des lumières se reflétant dans les miroirs, et transformant lustres et girandoles en prismes irisés des mille teintes de l'arc-en-ciel.

Que leur importait cette fête, son éclat et ses bruits? Leurs cœurs battaient à l'unisson, ils se complaisaient dans une sorte de torpeur extatique, muets, ravis. Philiberte fut la première à rompre le silence.

— Monsieur de Puplinge, murmura-t-elle, serez-vous constant? Oh! je veux que mon nom soit toujours sur vos lèvres, que mon souvenir vous accompagne sans cesse... Demain, mon père vous recevra, poursuivit-elle en reprenant son ton hautain, venez à l'hôtel de bonne heure. Ne m'oubliez pas.

Elle se leva et voulut s'éloigner. Un regard suppliant de Puplinge l'arrêta.

— A propos, dit-elle de sa voix railleuse, laissez donc en paix ce petit M. de Graglie, qui est plus bête que méchant. Vous voulez un

gage, mon chevalier! Tenez, voilà mon bouquet, et ne dites plus que je suis inhabile aux façons des héroïnes de roman.

Philiberte s'éloigna, laissant Henri en proie aux sentiments les plus opposés. Le jeune homme s'étudiait vainement à saisir les côtés étranges de ce caractère, à comprendre ses aspérités, ses oppositions.

Était-ce extravagance cherchée, originalité de commande, ou bien horreur de tout ce qui est convention; amour fanatique, irréfléchi, de la vérité absolue, dégagée de toute superfétation imposée par les préjugés, les habitudes, les usages du monde?

Cet essai d'analyse n'aboutit qu'à exciter sa curiosité. En supposant même qu'il n'eût point éprouvé ce sentiment ardent et sincère qui faisait palpiter son cœur depuis l'instant où Philiberte lui était apparue sur la place Madame, il aurait accepté de poursuivre l'aventure dans le seul but de pénétrer un secret de ce qu'on nomme le cœur humain.

Le prince d'Oneille s'entretenait à voix basse avec la duchesse Chrestienne. La cour se pressait dans la galerie d'Argent, les gentilshommes abandonnaient les salles de jeu, les boudoirs où ils méditaient à loisir : les symphonies de l'orchestre n'entraînaient plus à la danse. On prévoyait qu'un incident allait surgir.

Soudain, un grand silence se fit. La régente se leva. Une émotion profonde se lisait sur ses traits.

Elle éleva la voix et parla en ces termes :

— Il m'est agréable et doux, messieurs, de vous annoncer une grande et heureuse nouvelle. Sa Sainteté a daigné accorder les dispenses nécessaires pour le mariage projeté entre monseigneur le prince d'Oneille, frère de mon époux défunt, — soit à jamais glorieuse sa mémoire ! — et la princesse Louise-Christine, ma fille.

— C'est, acheva la duchesse Chrestienne, un gage de l'affection et de l'union qui, désor-

mais, existeront dans la royale famille élue de Dieu pour gouverner ce penple.

Une immense acclamation retentit. Mille voix répétèrent ce vieux et noble cri, que répercutèrent les échos de ces voûtes sonores :

— Vive Savoie! Loz au noble duc!

Charles-Emmanuel, avec une dignité au-dessus de son âge, s'avança, et, mettant sa main dans celle de son oncle, il lui dit :

— Monsieur, avec l'agrément de ma mère, je vous nomme mon lieutenant général au comté de Nice.

La duchesse embrassa la princesse de Carignan et lui dit à l'oreille avec un accent intraduisible :

— Oh! Marie, quelle comédie les rois sont condamnés à jouer!...

Maurice de Savoie, le visage rayonnant, reçut les compliments des plus éminents personnages, qui, l'un après l'autre, défilèrent devant lui.

Dans les groupes, on se moquait bien un

peu de cette alliance entre un homme de cinquante ans et une enfant qui n'en avait pas encore quatorze.

Mais l'impression générale fut excellente, car on était fatigué de la guerre civile et l'on désirait, après trois ans de campagne, reprendre la vie, moins pénible et plus agréable, de la cour.

XIV

D'UNE LETTRE QUE REÇUT HENRI DE PUPLINGE, AVEC L'EXPLICATION D'ICELLE

Quinze jours après le bal de la régente, Henri de Puplinge, assis auprès d'une fenêtre dans le petit appartement qu'il occupait dans l'hôtel de Verrue, lisait la lettre suivante que le courrier de France venait de lui apporter :

« J'ai remercié Dieu de tout mon cœur,
« mon cher fils, des grandes et bonnes nou-
« velles que vous me mandez, et je vous féli-
« cite du bonheur qui vous arrive et du lustre
« que les honneurs qui vous sont décernés
« font rejaillir sur notre maison.

« Considérant tout le bien que vous me « dites de l'honorable demoiselle qui consent « à porter notre nom obscur, je ne puis faire « autrement que de vous accorder, avec ma « bénédiction paternelle, mon entier consen- « tement.

« Je vous informe donc que, lorsque vous « m'en enverrez l'avis, je me mettrai en « route pour Turin, avec votre sœur Agnès, « malgré mon âge avancé et la longueur du « voyage.

« Soyez bien persuadé que ce qui me touche « le plus, c'est la vertu, la vaillance et la sa- « gesse de ladite demoiselle, plutôt que son « grand bien et le titre comtal qu'elle vous « apporte en dot.

« Veuillez le lui dire pour moi et lui trans- « mettre mes très humbles compliments, ainsi « que ceux de mademoiselle de Puplinge. »

— Excellent père! murmura Henri en essuyant une larme.

« Seulement, ajoutait M. de Puplinge, je

« ne vous peux rien donner en avance d'hoi-
« rie, vu que la récolte de l'année dernière a
« été fort médiocre et que mes débiteurs, à
« cause de la guerre, ne m'ont pas remboursé
« un denier.

« J'ai reçu la patente de bailli de la pro-
« vince de Faucigny, que m'a expédiée le sei-
« gneur premier président du souverain sénat
« de Savoie. J'en ai écrit à M. le duc de Ne-
« mours. Ne doutant pas que je ne doive cette
« charge à vos bons offices, je vous prie d'en
« agréer mes remerciements.

« Pour quant à ce qui est du marquis d'Ars,
« j'ai connu au Louvre son père et son grand-
« père. Je vous dirai que ce sont des gens dont
« on préfère ne point parler et que mieux
« vaut ne fréquenter d'aucune sorte.

« Votre sœur Agnès vous envoie six pots de
« miel et cinq fromages dits *vacherins*, que
« baillerez à votre future, en présent de sa
« part, ainsi qu'une chaise en tapisserie. Vous
« trouverez aussi dans le paquet les peaux de

« deux ours que j'ai tués cet hiver, très pro-
« pres à faire un tapis de pied, pour M. de
« Lescheraines, au souvenir duquel je me rap-
« pelle, l'ayant vu quand il vint à Paris avec
« le feu duc Charles-Emmanuel I[er], en 1599,
« — et la vieille coupe de Florence que je
« donnai à mon père quand j'épousai votre
« sainte mère, — que Dieu l'ait en son para-
« dis! — Cette coupe est le seul présent que
« j'ose faire à M. le prince Maurice.

« Dieu vous garde, mon cher fils, de tout
« mal et de tentation mauvaise! Souvenez-vous
« que, si votre grand-père était paysan, votre
« père vous a acquis le droit de porter l'épée,
« et que noblesse oblige, surtout quand on a
« l'honneur de commencer sa lignée.

« Votre père qui vous affectionne tendre-
« ment.

« Charles Gouffier,

« seigneur de Puplinge.

« Cluses, ce 29 mai 1642. »

Cette lettre, écrite en un style à la fois solennel et naïf, enchanta notre jeune héros, qui, après l'avoir lue, la baisa à plusieurs reprises.

Il y voyait, en effet, une de ces affections profondes et sincères qui, pour ne pas s'épancher en verbeuses démonstrations, n'en sont que plus tenaces et durables. Il compara, dans son esprit, la situation brillante où il se trouvait, sans bien comprendre encore par quel dessein de la Providence, à la modeste position de sa famille.

Les souvenirs de son enfance l'assiégèrent en foule. Il fut heureux et pleura.

Revenons maintenant de quinze jours en arrière, et reportons-nous au lendemain du jour où le jeune homme reçut de Philiberte de Lescheraines l'aveu que son affection était partagée.

Ce ne fut pas sans une certaine défiance qu'il alla faire au marquis la visite que lui avait ordonnée Philiberte.

Il ne s'expliquait nullement la faveur dont il était l'objet.

A peine arrivé de ses montagnes, avant de s'être assigné un but, avant d'avoir formulé ses désirs, il voyait les rêves les plus féeriques dépassés par la réalité.

Epris d'une femme entrevue un instant, dans la foule, si haut placée au-dessus de lui que c'eût été folie que d'espérer lui plaire jamais, il voyait cette recherche encouragée.

Cette jeune fille, qui pouvait choisir parmi vingt ducs le plus beau, le plus riche et le plus noble, préférait un inconnu, pauvre, de mince origine, que rien ne mettait en relief, et que le moins orgueilleux de ces vingt ducs n'eût pas voulu pour son page.

Quel mystère cachait cette préférence inexplicable?

Un instant, Henri crut à une mystification.

L'accueil que lui fit le marquis le détrompa.

Il apprit alors que le duc de Nemours avait écrit à son sujet au prince Maurice une lettre où il le recommandait comme un homme appelé, par son caractère et ses talents, aux plus hautes destinées.

M. de Nemours faisait les plus grands éloges de sa prudence et de sa sagacité, de sa bravoure et surtout de son honnêteté; il ajoutait que, certain du dévouement absolu de son protégé à la personne et à la famille du duc de Savoie, il conseillait fortement à son royal cousin de le traiter en serviteur qui serait un jour un personnage éminent.

Le prince Maurice fit part de cette lettre au marquis de Lescheraines, son ami le plus dévoué. En raison de certaines circonstances dont nous parlerons plus tard, le vieillard consentit avec empressement à l'union que l'ancien cardinal lui proposa comme le meilleur moyen de servir les sentiments de Nemours.

Henri, d'abord un peu humilié de devoir la main de Philiberte à tout autre motif qu'à son

mérite personnel, accepta néanmoins cette situation, sûr qu'il était d'être aimé.

Depuis lors, il vint assidûment chaque jour à l'hôtel de Lescheraines. Le prince d'Oneille, autorisé à prendre une compagnie de gardes, en donna le commandement à Henri avec le titre de lieutenant.

Le jeune officier quitta dès lors le logis de maître Patrizio Barrera et vint prendre ses quartiers à l'hôtel de Verrue, suivi de son fidèle Badillau, qui, ébloui d'une si prompte élévation, n'eut garde de manquer une si belle occasion de faire augmenter ses gages.

Henri devint une manière de personnage. On parlait à la cour de le faire baron, et l'on disait que la régente, en vue de récompenser un de ces services particuliers qui restent secrets et sur lesquels on évite de s'expliquer, avait promis, si le mariage s'accomplissait, de substituer Henri aux titres et armes de son beau-père.

Don Ascanio Bobba et le capitaine Fabio n'étaient plus à Turin.

La duchesse Chrestienne, sollicitée par d'Aglié, ayant dit un jour au premier que l'air de la campagne lui serait plus favorable que celui de la ville, M. de Graglie partit aussitôt pour ses terres.

Quant au second, Henri présumait, non sans raison, qu'il était allé prendre à Paris de nouvelles instructions, Richelieu n'entretenant aucune correspondance avec ses agents.

Hervé Badillau, bouche béante, contemplait le contenu d'une caisse, quoiqu'il fût aidé par deux solides gaillards du régiment de Carignan.

— Bédame!... oui, dit-il, ma foi jurée! saint Yves me protège! voilà deux belles peaux d'ours et qui font plaisir à voir, une fois tannées... Quant au fromage, c'est un beau mets, surtout si l'on a une demi-douzaine de pichets de cidre pour l'arroser... Monsieur doit être content de ces jolis présents, ainsi que

des bonnes nouvelles que lui marque la lettre? Monsieur me permettra-t-il de lui dire une chose qui me tracasse?

— Qu'est-ce donc, Hervé? as-tu besoin d'un écu?

— Monsieur peut me le donner, ça ne gâte rien!... Merci, monsieur, j'en ferai dire une messe à la bonne sainte Anne d'Auray, pour que monsieur n'ait plus maille à partir avec ce grand escogriffe de capitaine Fabio.

— Oh! oh! mons Hervé, auriez-vous, d'aventure?...

— On ne sait pas, interrompit Hervé prudemment. Pour dire que je l'ai vu, je ne l'ai pas vu!... Quoique ça, ma foi jurée! c'était lui, mais requinqué tout de même, car j'ai bien reluqué ses braies neuves... Bon! quand on parle du loup on en voit la queue. Tenez! le voilà dans la cour, parlementant avec la sentinelle...

Henri fit aussitôt disparaître dans un tiroir la lettre qu'il tenait à la main, poussa la caisse

dans une alcôve, tandis qu'Hervé allait et venait en rangeant des hardes et en chantant à demi-voix une de ces interminables complaintes bretonnes que l'on entonne à Noël et dont le dernier couplet vient à Pâques.

La porte s'ouvrit sans faire de bruit et le capitaine Fabio apparut sur le seuil.

Henri tourna la tête de côté et poussa une exclamation de surprise, comme si la venue de son ancien commensal l'eût vraiment étonné. Il s'attendait à le voir le sourcil froncé, le visage rude, la bouche ouverte pour lui demander une explication des allusions qu'il avait faites au bal du palais. Son attente fut déçue. Le capitaine avait un air bonhomme, un franc sourire aux lèvres, les bras tendus.

— Oh! oh! pensa Henri qui se tint en garde, voilà un Provençal qui rendrait des points à l'Éminence grise.

— Eh! bonjour, cher lieutenant, s'écria Lambertenghi. Voici du temps que nous ne nous sommes vus... Vous avez fait du chemin depuis

lors... J'ai toujours pensé que vous étiez un garçon d'avenir.

— Charmé de vous revoir, capitaine, dit rondement Puplinge, qui voulut duper le sbire. Je vous ai cru...

— Au diable? interrompit l'autre d'un ton narquois. Non, je viens de Lombardie. J'ai quelques bouts de champs à Olgiate-Olona, jouxte les terres du prince de Gonzague, et j'ai voulu voir si mes épis poussaient dru. Tubleu! quels épis...

— Monsieur le capitaine a engraissé, fit observer modestement Badillau.

— Ah! ah! mon brave Breton, que te semble de la terre italienne?...

— J'arrive à propos, mon cher Puplinge. Au débotté, l'on est venu m'inviter à un festin, une partie fine, où se trouvera l'élite de la cour, je veux vous y conduire.

— Merci, capitaine, je suis de service.

Le visage de Fabio exprima une vive contrariété. Mais il n'insista pas davantage, sa-

chant ce qu'est la consigne pour un soldat.

— C'est dommage, grommela-t-il, nous aurons là un de vos amis.

— Ah! qui donc?

— Le comte Philippe d'Aglié.

Henri ne put maîtriser un mouvement.

— Et chez qui ce festin? demanda-t-il.

— Chez M. d'Émery, l'ambassadeur de France. Je suis au désespoir de vous quitter, Puplinge, mais il est sept heures, nous souperons à neuf, et je dois m'habiller. A propos, on répand le bruit que vous êtes fiancé à mademoiselle de Lescheraines? C'est marcher vite. M. de Graglie, qui est de retour, va racontant partout qu'il vous veut tailler des croupières... Vous le ferez taire, hein? Bonsoir! bonsoir, lieutenant. Adieu! Badillau, pense à moi quand tu diras ton rosaire.

Il sortit après avoir sommairement fouillé des regards tous les coins et recoins de la chambre.

— Quelle insolence! dit Henri quand il fut

seul avec Hervé. Voilà un aplomb qui dépasse tout ce que l'on peut imaginer. Hervé?

— Monsieur?

— Mon habit de ville, mon manteau gris et mon feutre sans plume! vite! je sors.

Hervé s'approcha en se dandinant.

— Est-ce que monsieur va en expédition? dit-il. Vous avez eu tort de refuser l'invitation de cet estafier, le *Maufez* l'étrangle! qui sait ce qui est advenu à M. d'Aglié? Si vous alliez prévenir M. le comte!

— Allons, bavard, dépêche!

— Parfaitement. N'empêche qu'il ne faut pas, entre l'arbre et l'écorce, mettre le doigt. C'est déjà assez que vous ayez une fois servi de pare-coup à ce beau *contino*. Tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle se casse, comme disent les campagnardes d'Illifaut.

Ce verbiage, dont Henri comprit très bien le sens, l'exaspéra. Il revêtit à la hâte son costume de coureur d'aventures, sans plus écouter les doléances de son valet qui, en vrai Breton

retors, lui conseillait d'oublier l'invitation du capitaine et de ne se point préoccuper des conséquences qu'aurait ou n'aurait pas le souper de M. d'Émery.

XV

DUCHESSE ET CARDINAL

Chrestienne de France voyait avec désespoir que tous ses efforts n'aboutiraient qu'à affaiblir sa puissance et à préparer à son fils un règne désastreux.

La noble fille de Henri IV était entravée dans ses desseins par le ministre Richelieu, qui entretenait en Piémont une armée prête à servir sa politique, au préjudice de la maison de Savoie.

Chrestienne de France était encore entravée par Leganès et ses Espagnols, alliés de ses beaux-frères, qui ne sauraient comment les

renvoyer; par ses beaux-frères eux-mêmes que leur parti entraînerait au delà de leur propre volonté; par des secrétaires d'État qui se défiaient d'elle, à cause de sa faiblesse envers Louis XIII; par les seigneurs de la cour, jaloux de la faveur du comte d'Aglié, dont on sollicitait ardemment la disgrâce.

Elle était seule à lutter contre ces ambitions diverses, contre ces convoitises, partagée entre ses préférences de princesse française et ses devoirs de souveraine gardant en tutelle les droits d'un fils, ennemi-né de la France.

Il eût fallu être Catherine de Médicis, avoir le sombre et profond génie de la Florentine, et non une Marie Stuart, blonde et languissante, n'ayant d'énergie que par instants, capricieuse, lasse de combattre, aspirant au repos.

Elle s'entretenait précisément avec Philippe d'Aglié de cette situation critique, et celui-ci lui reprochait d'avoir payé trop cher sa paix avec la branche cadette, lorsque le père Jean de Montcalier accourut et leur annonça que le

prince d'Oneille, effaré, montait le grand escalier du palais, accompagné seulement de l'abbé Soldati.

— Qu'est-ce que l'on m'apprend, madame ? s'écria Maurice de Savoie en entrant, — sans remarquer le comte ni le capucin, tant était grand son émoi ; — que le duc mon neveu, déguisé en petit paysan, a été enlevé la nuit dernière, sur votre ordre, par le marquis de Saint-Germain, Voghera et le sénateur d'Oncieu, et qu'ils courent la poste sur la route de Chambéry ?

— Monsieur, répondit Chrestienne avec une dignité froide et calme, on vous a dit la vérité.

— Que se passe-t-il donc ? Cela est fait de votre aveu ?

— Monsieur, mon fils n'était point en sûreté, gardé par les Français de M. d'Harcourt, par vos Espagnols et par tant de gens qui pensent que sa couronne irait mieux à leur tête. J'ai jugé qu'il serait plus à l'abri entre les murs de la forteresse de Montmélian, qui est imprenable.

Le prince fronça le sourcil :

— Vous avez fait cela seule? s'écria-t-il. Sans en conférer avec mon frère, avec moi, vos parents!... C'est M. d'Aglié qui, sans doute, vous a conseillé cette belle équipée? Vous en répondrez, monsieur le comte, car, si madame la régente reprend d'une main ce qu'elle a donné de l'autre, nous vous en tenons responsable.

Philippe d'Aglié s'inclina sans manifester la moindre émotion.

— S'il faut comparaître devant mes pairs, Altesse, dit-il fièrement, je suis prêt à répondre de mes actes, de mes actes seulement!

Le prince comprit par ses paroles et par l'œil offensé de la duchesse qu'il était allé trop loin.

Ses traits se détendirent peu à peu et reprirent leur expression naturelle de bienveillance et de douceur.

Le père Jean suivit d'un œil observateur cette transformation et murmura d'une voix très basse quelques mots qui arrivèrent à l'oreille de Chrestienne; ces quatre personnages s'étudièrent un

instant en silence, comme des adversaires sur le point d'engager un combat.

— Monseigneur, commença le capucin d'une voix insinuante, n'est-il pas à craindre que, sous l'influence d'un sentiment que je ne saurais qualifier, vous n'accusiez injustement? Mgr le prince Thomas est investi de ses gouvernements de Bielle et d'Yvrée. Votre Altesse est sur le point de cimenter une paix basée sur de mutuels sacrifices, par son union avec une auguste princesse...

— Mon père, tout est remis en question, interrompit brusquement le prince.

La duchesse indiqua du doigt un fauteuil à son beau-frère.

Le comte Philippe s'assit également, enfreignant avec l'audace d'un favori les lois de l'étiquette.

Le religieux resta debout. Son visage ascétique, la couronne de cheveux gris qui ceignait son crâne poli comme l'ivoire, sa robe de bure à plis sculpturaux, lui donnaient l'aspect d'un de

ces moines, humbles mais forts, qui dirigeaient la politique des rois du moyen âge.

Chrestienne reprit en s'adressant à son beau-frère, et d'un ton de souveraine qui voulait être obéie :

— Monsieur, expliquons-nous, s'il vous plaît : il en est temps et je ne veux plus subir l'injure de vos soupçons. Parlez clairement. Si l'on ne se lasse de me persécuter, j'aurai enfin le courage de me jeter dans un couvent, et je vous céderai les rênes du gouvernement.

Un éclair, aussitôt éteint, brilla dans l'œil du prince Maurice.

— Madame, répondit-il après s'être un instant recueilli, veuillez être assurée de mon respect. Nous sommes quatre ici, qui débattons les intérêts d'une grande nation, et nous avons l'âme assez haute pour ne point craindre la vérité. Madame, savez-vous ce que l'on m'a dit ? Que le duc, mon neveu, mourrait comme son frère François-Hyacinthe, ou comme son père Victor-Amédée.

— Alors, continua le prince d'Oneille, on marierait la princesse Louise, fille ou veuve — ou veuve, madame! — au dauphin, votre neveu, qui, au mépris de la loi salique, deviendrait le souverain de cet État. Oh! s'écria-t-il en remarquant le mouvement d'horreur que fit la duchesse, je me hâte de vous le dire, je suis sûr que vous n'ètes point le complice de cette trame odieuse, vous!

Il appuya sur ces derniers mots et compléta sa pensée en indiquant d'un geste plein d'éloquence le comte d'Aglié, pâle d'indignation.

— L'accord existe entre la France et l'Espagne, poursuivit le prince. Richelieu a un instant oublié sa haine pour Anne d'Autriche. Voulez-vous savoir maintenant ce que l'on écrit de vous au cardinal? M. d'Émery, *votre ami*, que hante M. d'Aglié, *votre ami*, et qui ne rêve que de faire disparaître ce même M. d'Aglié, à qui le cardinal n'a jamais pardonné l'entrevue de Grenoble, mandait à son maître, dans le courrier surpris par mon lieute-

nant des gardes Puplinge, que, pour paraître bonne Piémontaise, vous rejetez sur les Français tout ce qui arrive d'odieux. Demandez à M. d'Aglié pourquoi il cajole cet ambassadeur? Appelez ensuite l'ambassadeur et demandez-lui pourquoi il a payé un certain marquis d'Ars (qui m'est venu proposer une alliance de la part de Richelieu) pour assassiner M. d'Aglié? Voilà des intrigues bien noires qui se croisent et se lient, bien qu'elles servent des intérêts opposés !... Madame, il faut mettre un terme à ces machinations. Je ne vous propose pas en ce moment de renvoyer les parents de M. d'Aglié qui tiennent à tout... Mais M. d'Aglié est votre ministre malgré nous, et son crédit est assurément fort au-dessus de ses mérites. Qu'il vous soit dévoué, je l'accorde. Mais il gêne la politique que nous entendons faire prédominer dans vos conseils. Consentez donc à vous séparer d'une personne qui passe pour être trop avant dans votre confidence.

Philippe, outré de colère, se leva. Un geste

digne du prince lui ferma la bouche, tandis que, de son côté, le père Jean le tenait par le bras pour l'empêcher de parler.

Maurice reprit alors en s'adressant à la duchesse :

— Je compte revenir demain chercher une réponse favorable à ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire, madame. En attendant, permettez-moi de baiser votre main, la plus belle du monde.

Il sortit, laissant la duchesse fort perplexe, Philippe d'Aglié embarrassé au suprême degré, le capucin toujours impassible.

Ils se disposaient à délibérer, quand un page de service, après avoir gratté à la porte, pénétra dans l'appartement royal. Il dit à d'Aglié que M. de Puplinge voulait lui parler d'affaires urgentes et qu'il insistait avec tant de persistance que, malgré les ordres formels de Son Altesse, il avait cru devoir le prévenir.

Philippe allait le suivre, mais la duchesse l'arrêta.

— Faites venir ici M. de Puplinge, Chissé, dit-elle au page.

Henri, entré derrière Chissé, fit quelques pas en avant, et, reconnaissant la duchesse, il s'arrêta intimidé.

Comment dire en sa présence le but de sa visite?

Avec cette promptitude de réflexion qui lui était propre, il envisagea aussitôt la situation dans toute son étendue; l'agitation que trahissaient les traits de la duchesse, la contenance embarrassée de Philippe, l'attitude méditative du moine, lui firent comprendre qu'une scène grave se passait entre ces personnages avant qu'il arrivât.

Il se dit aussitôt que sa présence devait être gênante et que, peut-être, on allait le congédier comme importun.

— Eh bien ! monsieur, s'écria la régente d'une voix saccadée, vous nous avez demandé une audience, dites-nous vite ce qui vous amène.

Henri, intimidé, interrogea du regard d'Aglié.

— Parlez, monsieur de Puplinge, ajouta celui-ci.

— Votre Altesse daignera-t-elle me pardonner de poursuivre jusqu'ici M. le comte d'Aglié? dit Henri d'un ton lent et calme. C'est à lui seul que je désirerais communiquer une chose de la plus haute importance. Je l'ai détaillé au page qui m'est venu rapporter que Votre Altesse...

— Au fait! au fait! interrompit la duchesse, coupant court à ces explications qui redoublaient son impatience.

— Madame, j'ai appris ce soir par un personnage qui m'est suspect à plus d'un titre...

— Son nom?

— Il en a deux, madame... M. le comte d'Aglié le connaît, comme moi, sous celui de Fabio Lambertenghi. Cet homme donc est venu m'inviter à un souper qui doit avoir lieu, ce soir à neuf heures, chez l'ambassadeur de France. J'ai refusé. Mais il m'a dit alors que

M. le comte d'Aglié était un des convives et honorerait la fête de sa présence. J'ai la conviction que, si M. d'Aglié se rend chez M. d'Émery, il y courra un danger, car il sait que l'assassin aposté sous les fenêtres du comte Provana était l'homme gagé de M. d'Émery, qui veut continuer les traditions de son maître.

La duchesse, très pâle, regardait tour à tour le jeune homme et son favori.

Cette nouvelle, après les paroles prononcées auparavant par le prince Maurice, accusait Philippe, qu'elle pouvait soupçonner de se mêler aux tristes menées des agents de Richelieu.

Elle crut sa confiance trahie. Elle en souffrit cruellement, et comme reine, et comme femme. Philippe, en proie à des angoisses qu'il cherchait vainement à déguiser sous une indifférence affectée, se taisait.

— Vous acquérez des droits à ma reconnaissance, dit Chrestienne à Puplinge, j'aurai soin de votre avenir. Monsieur, continua-t-elle

en s'adressant au comte avec un accent significatif, irez-vous à ce banquet? Non, dites non... Mais dites-moi donc que vous n'irez pas! s'écria-t-elle hors d'elle-même. Pourquoi rougissez-vous?

— Madame, j'ai promis à M. d'Émery...

— Parole donnée est nulle envers les traîtres. Je vous défends de sortir du palais.

— J'ai promis! dit Philippe d'une voix sourde, j'en sortirai.

— Ce sera donc pour n'y plus rentrer!... cria la duchesse avec une extrême violence, les dents serrées, les joues en feu, le regard terrible.

Philippe fit un pas vers la porte.

— Ah! monsieur d'Aglié, s'écria Chrestienne de France, est-ce ainsi qu'un gentilhomme obéit à sa souveraine? J'ordonnais tout à l'heure: maintenant je prie!... Vous savez bien que je n'ai pas d'autre ami que vous, et que je vous défends, seule, contre tout le monde!... J'ai foi en votre génie, et vos conseils me sont chers...

— Madame, j'irai chez M. d'Émery. Que vous importe, après tout?

— Mais si leur hospitalité n'était qu'un piège?... Et c'en est un. Ces gens vous attirent dans quelque guet-apens, comte. Croyez-moi. On jalouse votre faveur, on redoute votre ambition. Ministre tout-puissant aujourd'hui, si demain vous étiez prisonnier!...

— Votre Altesse est trop bonne de s'intéresser ainsi à un gentilhomme qu'elle vient de menacer!..... dit Philippe avec une âpre ironie.

— Donc, vous désobéirez? reprit la duchesse à bout de forces. Prenez garde! Leurs vins sont empoisonnés... leurs fleurs n'exhalent que des parfums délétères...

M. d'Aglié haussa les épaules, et, saluant froidement la duchesse qui, se couvrant le visage de ses deux mains, s'affaissa sur un siège, il s'enfuit sans même lui jeter un regard d'adieu.

— Je ne donnerai pas un maravédis de votre

tête si l'on sait jamais que vous étiez ce matin au palais, dit froidement le religieux à Henri de Puplinge.

XVI

COMMENT DON ASCANIO BOBBA FUT VAINCU POUR LA SECONDE FOIS

La nuit était calme et belle.

Des millions d'étoiles rayonnaient dans le ciel bleu. Une brise légère, chargée des senteurs parfumées des jardins, rafraîchissait l'atmosphère. Les coquettes maisons de la capitale piémontaise montraient, aux clartés blafardes du clair de lune, leurs sculptures délicates, leurs ornements de grand style noble et pur.

Quoique l'heure fût peu avancée, on ne voyait personne dans les rues; c'est que la foule

se portait sur les bords du Pô, promenade fréquentée volontiers le soir, à cause de l'étrange paysage que forment le fleuve, ses rives et les collines qui l'encadrent, éclairées par les blanches lueurs de Phœbé, comme disaient les poètes du temps.

Par un motif d'économie que l'on pratique encore aujourd'hui dans certaines provinces reculées, la municipalité s'en remettait au ciel d'illuminer la ville, et l'on s'était dispensé d'allumer les lanternes.

Henri de Puplinge, absorbé par ses réflexions en sortant du palais ducal, se dirigea tout droit devant lui, errant au hasard dans les rues désertes.

Il songeait à l'humiliation de cette femme royale qui venait de supplier vainement un de ses sujets, et qu'une si odieuse offense blessait dans sa majesté de reine et dans sa dignité de femme.

Il pensait à ce trône qui s'écroulait, miné par tant d'ambitions, aux luttes nouvelles qui

se préparaient, parfois aussi à cet homme qu'il venait d'avertir, comme on avait averti le duc de Guise à Blois, et qui lui avait répondu comme le duc de Guise à ses amis anonymes :

— « Ils n'oseraient. »

Il se promit de surveiller les abords de l'ambassade française, afin d'être prêt à venir au secours du comte Philippe, si quelque danger le menaçait, ainsi qu'il le prévoyait.

En attendant, il voulut aller contempler les fenêtres de sa fiancée, suivant la coutume de tous les héros de roman qui respectent les traditions.

A cette heure, le vieux marquis se promenait sans doute, avec les grands de la cour, sous les allées de platanes qui bordent le Pô.

Philiberte se distrayait du bavardage ennuyeux de sa duègne, vénérable Espagnole, gourmande et médisante, qui l'aimait sincèrement, épiait ses moindres paroles, et ne la quittait jamais que lorsque M. de Lescheraines était là.

La masse lourde et noire de l'hôtel se dessinait compacte dans le clair-obscur. Aucune irradiation de la lampe ne se projetait au travers des vitraux losangés. Un profond silence régnait, et l'on n'entendait que le grincement des girouettes tournant sur leur tige rouillée, le frémissement des arbres secoués par la brise.

Henri vit cependant quelque chose de suspect dans cette obscurité et ce silence inaccoutumés.

Comment se faisait-il qu'il n'y eût aucune lumière dans la logette du suisse, et que l'on n'aperçût aucun page rôder aux alentours de cette demeure seigneuriale qu'emplissaient vingt serviteurs, d'ordinaire moins disciplinés? Sur le pavé d'une ruelle voisine, retentirent des pas dont on essayait d'amortir le bruit.

Puis, ce furent des chuchotements, un va-et-vient, le cri d'une porte roulant sur ses gonds. C'en fut assez pour augmenter les appréhensions du jeune officier.

Il tira son épée, et, se glissant le long des

murailles du jardin qui se développait derrière l'hôtel, il ne tarda pas à découvrir la cause de cette agitation nocturne.

Devant une grille étroite qui s'ouvrait sur le jardin, stationnait une litière drapée de brun, auprès de laquelle se tenaient quatre porteurs, la bretelle sur l'épaule et prêts à s'atteler au véhicule.

Deux hommes masqués faisaient le guet de chaque côté de la grille.

Deux autres, masqués aussi, la dague au poing, parcouraient là ruelle de long en large, tendant l'oreille au moindre bruit.

Henri devina une embuscade.

Mais, craignant de se tromper et d'éventer quelque comédie politique comme il s'en passait alors, une entreprise hasardeuse tentée par ses protecteurs, il résolut d'attendre la confirmation de ses craintes avant de se jeter dans cette nouvelle aventure.

Cependant, il se prépara à tout événement.

Soudain, il entendit derrière lui un frôle-

ment d'étoffe contre la muraille, un souffle chaud caressa son visage. Il se retourna brusquement. Un homme allongeait les mains pour le toucher à l'épaule.

— Monsieur, murmura cet inconnu en adoucissant avec un soin infini les éclats de sa voix rauque, voici vos pistolets que vous avez oublié de passer à votre ceinture...

— Hervé!... dit Henri au comble de l'étonnement. Que diable fais-tu par ici? Tu n'as pas métier de courir les aventures!

— Parlons peu et parlons bien, monsieur. J'ai vu une araignée ce matin, ce qui signifie chagrin. J'en ai vu une seconde ce soir, ce qui signifie espoir. Il s'agit de mettre flamberge au vent. Après avoir récité mon rosaire, j'ai flairé quelque chose de ce côté, bien qu'à Illifaut rien de semblable ne soit arrivé de mémoire d'ancêtre. Alors, je suis venu pour vous tirer de la bagarre, si besoin est.

Le brave serviteur aurait parlé fort longtemps sur ce ton, si son maître ne lui avait tout

à coup imposé silence en voyant les sentinelles se rapprocher de la grille, les gens masqués ouvrir les portières de la litière et les porteurs accrocher leurs courroies aux anneaux des brancards.

Un homme, chargé d'un fardeau dont il était difficile de déterminer la nature, sortit presque aussitôt du jardin.

Il portait un loup de velours noir et une cape à manches flottantes qui, s'entr'ouvrant, laissa voir les broderies étincelantes d'un splendide costume de cour.

— Oh! oh! reprit Hervé, alerte! voici l'ennemi. Que je connais donc bien cette tournure-là! Ma foi jurée! c'est M. le marquis de Graglie! ou sainte Anne d'Auray me ferme pour l'éternité l'accès du gentil bourg d'Illifaut!

L'inconnu déposa sur les coussins de la litière le fardeau qu'il soutenait avec des précautions infinies, abaissa les mantelets et donna un ordre à voix basse. Le cortège se mit en marche.

Henri, se ramassant sur lui-même, bondit

en avant. Des gémissements, suivis d'un cri strident, retentirent.

— Monsieur le marquis de Graglie, s'écria l'intrépide soldat, ce que vous faites là est indigne d'un gentilhomme!

Les porteurs, saisis d'effroi, s'arrêtèrent court.

Hervé, les bras tendus, le doigt sur la détente de ses pistolets, s'élança auprès de son maître.

— Bah! dit railleusement Ascanio Bobba, c'est encore vous, monsieur de Puplinge! Otez-vous de mon chemin, vous êtes trop petit compagnon pour vous mesurer avec un homme de ma sorte.

Une voix étouffée, que Henri ne put méconnaître, sortit de l'étroite caisse de cuir.

— Au secours! au secours! Henri, sauvez-moi! s'écriait cette voix.

Aussitôt un éclair brilla, deux détonations retentirent, et deux complices du ravisseur, frappés à mort, tombèrent.

En même temps Henri chargea le marquis, tandis que son fidèle Badillau attaquait vigoureusement les autres bandits. Les porteurs, épouvantés, s'enfuirent, abandonnant la litière.

— Lâche! vociférait le jeune officier. Vous faites un bien triste métier, don Ascanio !

Ascanio ne répondit que par un rugissement d'hyène à laquelle on arrache sa proie.

Acculé contre le mur, il se couvrait si habilement que l'épée de son adversaire ne pouvait se faire jour.

Il profitait des moindres fautes d'Henri, le fatiguait par des coups répétés, le forçait à rompre, à sauter, revenait sur lui, le poussait contre la muraille, le bloquait un instant, reculait, toujours prompt à la parade et plus prompt encore à la riposte.

Sa respiration sifflante dominait le cliquetis sec de l'acier contre l'acier.

Hervé Badillau s'acquittait de sa besogne en conscience. La main gauche armée d'un pistolet

qu'il tenait par le canon et dont il se faisait une massue, serrant de la droite la poignée de son bâton ferré, le *penbas* chéri des Bretons, il occupait les deux coquins sans leur laisser une minute de répit.

Ils tentèrent vainement de l'atteindre.

L'un d'eux fit mine d'abandonner la partie, se mit à courir, se retourna subitement et, au risque de tuer son camarade, lança son couteau sur Hervé avec tant de justesse que le Breton l'eût reçu en pleine poitrine sans un bond de côté qui le sauva.

Furieux, il jeta son bâton, prit son adversaire à bras le corps, le maintint avec une force herculéenne en lui serrant le torse avec ses jambes et d'un coup de crosse asséné sur la tête il l'étourdit.

L'autre, désarmé, s'esquiva prudemment. Henri et le marquis combattaient à outrance.

Hervé ramassa son bâton et courut sus à ce dernier.

— Par la sambleu ! monsieur, s'écria Bobba

hors d'haleine, m'allez-vous faire égorger par votre valet?

— Hervé, dit Henri, ouvrez la litière.

L'épée d'Ascanio décrivit dans l'air une courbe scintillante, rencontra le fer d'Henri, l'écarta d'un mouvement sec et vint piquer le jeune homme au-dessus de l'épaule.

— Touché! rugit Ascanio avec un éclat de rire. Que n'avez-vous la robe rouge de votre maître, le sang n'y paraîtrait pas.

Henri dédaigna de répondre à ce sarcasme. Il prit sa revanche, profita d'un écart, se fendit et frappa. Le marquis, blessé au bras gauche, poussa un cri de douleur.

Des torches ardentes illuminèrent tout à coup le théâtre du carnage. Un bruit tumultueux s'éleva dans les rues voisines. Une foule de gens armés apparurent et fermèrent toutes les issues.

Le marquis de Lescheraines, suivi de plusieurs seigneurs, accourait, fou de désespoir.

Don Ascanio jugea que la partie était perdue.

Il évolua de façon à arriver insensiblement vers la grille, et, au moment où Henri l'acculait à la muraille, il se déroba, fit un pas en arrière, repoussa la porte et disparut dans le jardin.

— Mon père! s'écria Philiberte en se jetant dans les bras du vieillard qui pleurait.

M. de Lescheraines, après avoir embrassé sa fille, se retourna vers Henri et lui tendit les bras.

— Mon fils, elle t'appartient, dit-il, tu l'as gagnée!

— Messieurs, ajouta le vieux seigneur en s'adressant à ses amis, je vous prends tous à témoin. Un gentilhomme a osé outrager une fille de qualité. Ce sont des façons qui sont admises peut-être en d'autres pays, que nous réprouvons, nous autres, montagnards. Le corps entier de la noblesse est insulté, puisque nous sommes solidaires. Il faut que nous ayons de ceci une réparation éclatante. Je compte donc vous trouver demain au lever de Son Altesse à qui je me plaindrai du fait.

Ce fut au tour de Philiberte de témoigner à son fiancé sa reconnaissance. Elle le remercia d'un regard plus éloquent, certes, que les plus beaux discours.

Le sang coulait sur le pourpoint troué de Puplinge. Elle détacha son écharpe et la noua sur la blessure.

Hervé Badillau, très ému, attendait.

— Mon ami, lui dit-elle, tu mérites plus que de l'or. Donne-moi ta main que je la serre, et prends cette médaille, indulgenciée par le Saint-Père, et que tu enverras avec cent louis de tes épargnes à tes vieux parents d'Illifaut.

XVII

QUEL VILAIN ROLE JOUAIT MONSIEUR L'AMBASSADEUR DE FRANCE

Le premier étage du palais de l'ambassadeur de France étincelait de mille feux. On y devait célébrer une de ces *médianoches* si célèbres à la cour d'Espagne, et que vingt ans plus tard on importerait à Paris, malgré Louis XIV.

Le grand escalier, couvert de tapis de Turquie, bordé de vases de fleurs, alternant avec des candélabres de bronze, avait un aspect magnifique.

Sur le palier, en face de la haute porte dorée qui s'ouvrait sur les appartements, Michel d'Émery attendait ses convives.

A le voir empanaché, doré sur toutes les coutures, on l'eût pris pour un poussah indien exposé à la vénération de ses sectateurs. Sa face cramoisie, qu'inondait une sueur luisante, exprimait un orgueilleux contentement.

Plusieurs gentilshommes l'entouraient. Il faut citer Emmanuel de Savoie, marquis d'Andorno, commandeur de Sainte-Bénigne ; Maurice de Savoie, marquis de Rive, capitaine des archers de la garde, d'une branche naturelle de la famille régnante, et leur beau-frère, Philippe d'Est, marquis de Lans.

Il y avait en outre ce fameux comte d'Harcourt, surnommé Cadet la Perle, parce qu'il portait à son oreille une perle énorme, seule portion qu'il eût voulu accepter de l'héritage paternel, disant qu'un seigneur de sa race devait se tailler son patrimoine sur les champs de bataille ; enfin, le sieur de Thoré, fils de l'ambassadeur, se tenait guindé, raide et gourmé, auprès de son père.

Ce jeune homme avait autrefois commis un

de ces actes d'audace qui ne se pardonnent pas.

Il oublia, comme le marquis de Chastelard, à la cour d'Écosse, le respect dû aux souverains. L'affaire fit grand bruit. A cause de son âge, il fut gracié, et l'on se borna à lui interdire l'accès du palais. Il en conserva une grande rancune contre la duchesse de Savoie, et surtout une haine implacable contre Philippe d'Aglié, qui s'était fort moqué de son aventure.

— Croyez-vous qu'il vienne? demanda M. d'Émery au marquis d'Andorno.

— J'en doute. Il sait que nous sommes tous ses ennemis.

— Il viendra par orgueil, dit M. de Lans, et pour faire montre de sa témérité.

— Si on le gagnait, ce serait un auxiliaire précieux, ajouta d'Harcourt. Seulement, je ne l'estimerais plus. C'est déjà trop que vous laissiez croire, d'Émery, qu'il trempe dans vos complots! Que diable! vous ne devez pas le compromettre ainsi, bien que vous ne soyez qu'un partisan.....

— Monseigneur..... balbutia d'Émery.

— Ne comptez pas que je tire l'épée, dit à son tour le capitaine des archers, nos gens feront la besogne. C'est bien assez de la regarder faire. En tout cas, mon frère Carignan sera content de ceci. Montafié lui en a porté la nouvelle, et il se réjouit de voir d'Émery lui tirer si adroitement les châtaignes du feu. La régente ne saura à qui s'en prendre, mais j'espère que du coup elle sera brouillée avec le Richelieu !

— Hein! s'écria l'ambassadeur qui devint blême.

— Peste! monsieur... s'exclama d'Harcourt en frisant sa moustache d'un air narquois. Vous êtes franc comme le vin de votre pays et vous ne mâchez point les vérités. Si le duc rouge apprenait.....

— Je suis trop grand pour qu'il me touche, riposta d'un ton fier le marquis de Rive.

— Il a touché si fort Bouteville que sa tête a

chu : Montmorency, chez nous, vaut Savoie..... de la main gauche.

— Eh ! messieurs, dit d'Émery d'un ton conciliant, que voilà des aménités peu convenables en ce moment. Soyez amis chez moi, quitte à vous couper la gorge sur le pré, demain à l'aurore.

Un pas précipité résonna sur les dalles du vestibule.

— Voici M. de Graglie, ajouta l'amphitryon.

Les gentilshommes poussèrent un cri de surprise en voyant apparaître au sommet de l'escalier Ascanio Bobba, les vêtements en désordre, pâle et se soutenant à peine. Un mince filet de sang coulait sur son justaucorps de satin gris de lin.

— Oh ! que vous est-il arrivé ? interrogèrent toutes les voix.

Ascanio leur dit en quelques mots la scène qui venait d'avoir lieu, mais en se gardant bien de nommer Philiberte de Lescheraines. Il refusa l'offre que lui fit d'Émery d'envoyer chez lui

prendre un autre vêtement, et consentit seulement à laisser bander sa blessure par le chirurgien de l'ambassade.

Un instant après arrivèrent les comtes de Montafié, de la Mothe-Houdancourt, de Grancey, le baron de Comborn, quelques autres officiers de l'armée française, et enfin le capitaine Fabio Lambertenghi, armé de toutes pièces, comme s'il allait monter à cheval.

Ceux qui n'étaient point dans le secret de la comédie se mirent à plaisanter sur cet étrange convive qui venait à une partie de plaisir avec une cotte de buffle, des gants à crispins, des bottes fortes, un hausse-col d'acier et une rapière de combat.

Fabio se réfugia dans un silence prudent et supporta gravement leurs quolibets.

— Messieurs, si vous avez des commissions pour Paris, dit-il en échangeant un regard d'intelligence avec d'Émery, je m'en chargerai volontiers, car je pars vers le milieu de la nuit.

— Monté sur un hippogriffe? demanda en riant M. de Grancey.

— Que non pas, j'ai un cheval zain dans la cour. Voyons, monsieur d'Harcourt?

— Mes compliments à la duchesse de Longueville.

— Monsieur de la Mothe?

— Passez, je vous prie, chez le barbier du coin de la rue des Mauvais-Garçons, et demandez-lui pour moi deux pots de son opiat merveilleux. Vos parfumeurs italiens sont des empoisonneurs, et, faute de m'être muni, je laisse mes lèvres se gercer, ce qui m'est profondément désagréable.

— Monsieur de Grancey?

— Je dois un coup d'épée au marquis d'Esgrenay. Si vous payez ma dette, je vous reconnaîtrai pour le plus galant de mes amis.

— Messieurs, dit Ascanio en rentrant, de quòi s'agit-il? Je viens d'entendre des hennissements de chevaux dans le jardin. La cour est pleine de soldats du régiment de Tracy.

— Il faut bien que tout le monde vive, s'écria d'un ton dégagé l'ambassadeur. Soyez sans inquiétude, cher ami, nous ne déclarons la guerre qu'au dieu de l'Ennui... C'est que le capitaine Lambertenghi part dans trois heures pour Paris... en passant par Pignerol, où il doit laisser garnison.

Les portières d'étoffe brochée d'or à grands ramages veloutés, qui se croisaient devant les battants découpés à jour et dorés du portail, furent ouvertes par les mains noires de deux négrillons vêtus de tonnelets et de dalmatiques de satin jaune.

Les invités virent alors se développer devant eux une suite de salons brillamment illuminés, ornés d'immenses bouquets et de guirlandes énormes.

Au fond s'étendait une vaste galerie où la table du festin était dressée.

L'ambassadeur avait déployé le luxe insensé des partisans, ce luxe auquel il dut la surintendance des finances d'abord, et la vie ensuite, car il faillit être pendu à cause de ses concus-

sions, et ne fut sauvé que grâce à son nom d'Emery, qui déguisait le financier Particelli que le roi voulait faire pendre.

La table, ovale, drapée de linge de Frise, couverte de cristaux, de vaisselle plate, de coupes ciselées, de corbeilles fleuries qui chatoyaient aux ardentes lueurs de mille cires, était entourée de vingt-cinq sièges garnis de cuir gaufré.

Quatre vastes dressoirs d'ébène pliaient sous le poids d'une quantité de pièces d'argenterie ciselée dans le goût exquis de la Renaissance.

Une foule de serviteurs à livrée couverte de galons s'alignaient le long des murailles, tendues de drap d'or frisé à efflorescence de velours vert.

Éblouis, les convives se demandaient s'ils se trouvaient chez quelque prince des contes de fées, dans le palais fantastique de Morgane, ou du savant Alcofribas.

A chaque pas ce furent des exclamations de surprise.

Vases de Chine, potiches japonaises, armes damasquinées, bronzes florentins, tableaux des maîtres les plus célèbres, encombraient cette salle transformée en musée.

Les moindres détails révélaient une recherche inouïe. Le tapis était formé de peaux de tigre, encadrées de bandes de fourrures précieuses.

A travers les fenêtres ouvertes passaient les suaves émanations du jardin.

Une musique lente et douce se faisait entendre dans le lointain, assez harmonieuse pour charmer les oreilles des convives, assez voilée pour ne point fatiguer l'ouïe, et empêcher la causerie.

— C'est plus beau que chez le roi de France, dit M. de Grancey avec un peu d'aigreur. Si Louis XIII voyait cette galerie, d'Emery, il vous proposerait son Louvre en échange.

Cadet la Perle examinait tout d'un air assez dédaigneux.

— Ces tapisseries, dit l'ambassadeur en se

rengorgeant, coûtent cinq cents livres l'aune ; je les tiens d'un corsaire barbaresque...

D'Harcourt haussa les épaules. Ascanio Bobba fit une pirouette et tourna le dos. Le capitaine Fabio eut une de ces grimaces qui, chez lui, remplaçaient le sourire. D'Emery, en voyant ces marques d'improbation, comprit qu'il venait de parler en financier et non en gentilhomme. Il rougit.

L'arrivée d'un nouvel hôte fit diversion. Un page annonça d'une voix claire qui domina le murmure :

— Monsieur le comte d'Aglié !

Tous les regards convergèrent sur Philippe qui entrait, leste, pimpant et joyeux, vêtu en muguet à la mode, le chapeau à la main, un manteau de moire blanche négligemment jeté sur l'épaule. Il était si beau, si gracieux, si fier, si jeune, que ce ne fut qu'un cri d'admiration.

D'Emery, appelant sur ses lèvres le plus aimable sourire, vint à lui et l'accueillit avec

force démonstrations d'amitié auxquelles Philippe répondit cordialement.

Les premiers compliments échangés, on se mit à table, un peu en tumulte, comme il est d'usage en pareil cas. C'est à qui fait le plus de tapage.

Lorsque le comte fut assis à la droite de l'ambassadeur, qui avait à sa gauche Cadet la Perle, et en face de lui Emmanuel et Maurice de Savoie, il jeta pour la première fois un coup d'œil autour de lui et parut alors seulement remarquer la splendeur des décorations.

Son voisin, de l'autre côté, était le capitaine Fabio, dont l'uniforme sévère et le visage renfrogné contrastaient singulièrement avec l'aspect féerique de la salle.

— Que feriez-vous donc pour recevoir un roi? demanda Philippe à d'Emery, d'un ton nuancé d'une fine ironie.

— Mais je reçois presque un roi, repartit galamment le Français, puisque celui qui me fait l'honneur de s'asseoir à ma table est

le premier ministre et le meilleur ami d'une reine.

Ce mot, trop vif, fut écouté de tout le monde, car un silence profond régna dès les premières paroles de Philippe. Il déterminait la situation nettement.

Tandis que les convives s'attaquaient au premier service, composé des mets les plus délicats, chefs-d'œuvre du cuisinier de l'ambassade, ancien maître-queux de Sébastien Zamet, seigneur de *dix-sept cent mille écus*, ainsi qu'il se titrait lui-même, et dégustaient les vins blancs de Rivesaltes et d'Asti, le capitaine Fabio, qui détestait se taire si longtemps, s'adressa au marquis d'Andorno.

— Votre Seigneurie sait-elle quelque chose de nouveau? lui demanda-t-il. On parle beaucoup du mariage de ce petit Puplinge avec mademoiselle de Lescheraines. On dit aussi que la princesse de Carignan est sur le point d'obtenir de Sa Majesté que les titres de son beau-père passent au second de ses fils, qui devien-

drait alors comte de Soissons et de Dreux.

— Je ne pense pas, répliqua Emmanuel de Savoie de ce ton âpre que son frère et lui prenaient volontiers avec les seigneurs français, que Richelieu permette cette substitution, lui qui voudrait le roi sans famille pour le gouverner plus sûrement.

— C'est le père Jean de Montcalier qui va suivre cette affaire, ajouta le marquis de Lans. S'il est assez fin pour user de l'Éminence grise, il réussira. De moine à moine, on s'accorde tout.

XVIII

TRAHISON

— Je vous supplie de ne point oublier que vous êtes chez un humble serviteur de l'illustre cardinal, dit l'ambassadeur, à qui ce sujet d'entretien plaisait médiocrement. C'est un grand homme que l'on juge mal. Je suis persuadé que M. d'Aglié est de mon avis ?

Ainsi interpellé, Philippe ne pouvait se dispenser de répondre.

Chacun le considérait curieusement, car la question indirecte de M. d'Emery était perfide, et l'on se demanda comment il allait s'y pren-

dre pour expliquer publiquement les pensées qu'on lui supposait.

— Le seigneur capitaine s'enquérait tout à l'heure, dit-il, des nouvelles du jour. Il faudrait consulter M. le marquis de Cinq-Mars, qui n'a pu, quoique le meilleur ami du roi, désarmer la colère de M. le cardinal. Oui, c'est un grand ministre, on ne pourrait le nier... Mais quelle puissance formidable il exerce! quel juge inexorable il se fait! quel politique sombre et vindicatif!... Il anéantit la maison d'Autriche... qui croule, sans penser à donner à la France un contre-poids nécessaire. Il multiplie les alliances au dehors, il divise au dedans, pour régner. Il s'est fait un ennemi de Gaston d'Orléans, parce que cet ennemi, lui seul peut le réduire, et que c'est un moyen d'être toujours indispensable. Comme Louis XI a abattu les grands vassaux, Richelieu abat les grands seigneurs. Un jour viendra où le roi, seul, se trouvera face à face avec le peuple, et je ne sais qui sera le plus fort!... Oh! c'est un homme

habile. Il a un œil qui veille pour lui, une oreille qui écoute pour lui, partout où se passe, partout où se prépare un événement de quelque importance. Que le pape meure, il est au Conclave... Que l'empereur meure, il est à la Diète... Et le pape et l'empereur sont de sa façon!... Il fait trembler le Parlement. Les ducs, Montmorency, La Trémoille, Rohan, presque des princes, les cousins du roi, lui parlent chapeau bas... Il fait fouiller la reine par le chancelier Séguier... Jamais le bourreau n'a coupé tant de têtes, jamais la Bastille n'a renfermé tant de prisonniers... La France est forte, invaincue, mais qui sait quelle minorité Richelieu prépare au fils de son maître!... Vous avez désiré connaître ma pensée, monsieur d'Emery, vous la savez tout entière!

— Est-ce un blâme? Est-ce un éloge? interrogea Savoie d'Andorno, que le ton acerbe, la parole incisive du comte avaient subjugué, et qui pourtant obéissait à un mot d'ordre secret.

Philippe sourit tristement :

— Veuille Votre Seigneurie le demander, répliqua-t-il, à M. de Còmborn qui rit, à M. de Thoré qui gémit, à M. d'Harcourt qui savoure, peu soucieux de tout ce que nous disons, une tranche de ce délicieux cuissot de chamois en daube.

— Ces messieurs, dit Savoie de Rive, en poursuivant la pensée de son frère, ne nous diraient pas si éloquemment que vous ce que nous voulons savoir.

Philippe, un peu impatient, reprit :

— Si le roi Louis XIII n'avait pas ce ministre, il est certain que son royaume serait moins prospère; mais ne pourra-t-on pas dire de lui que, s'il ennoblit le règne, il avilit le roi?... En vérité, messieurs, je l'admire! Personne, comme lui, n'aurait fait rendre gorge au maréchal de Marillac... Personne encore ne conclurait des traités mieux rédigés. Il est d'une activité dévorante, et le moine Godescard, qui, trente ans de sa vie, travailla quatorze heures par jour, eût passé pour un paresseux à côté

de lui; mais à qui profite cette activité?... Aux politiques d'aventure, qui, sûrs de l'impunité, étayent leurs combinaisons odieuses de crimes que le cardinal-duc abrite de son manteau d'hermine. C'est un grand homme, vous dis-je!

Sur un signe du maître d'hôtel, les laquais apportèrent le second service, et les sommeliers firent circuler autour de la table les vins capiteux des côtes du Rhône.

Les conversations s'établirent de voisin à voisin.

Le marquis de Rive abhorrait d'Aglié, à qui la régente avait donné sa compagnie de cuirassiers de la garde, ne lui laissant, en guise de pis-aller, qu'une compagnie d'archers.

Soldat franc et brutal, il ignorait l'art de masquer ses sentiments. Sa haine céda un instant devant le plaisir qu'il éprouvait à entendre attaquer si vivement l'ennemi de sa maison.

— Si toute la noblesse de France, monsieur, dit-il à Philippe, avait assez de courage pour

crier tout haut ce qu'elle murmure tout bas, nous serions vengés...

— Vengés de quoi? interrompit le comte d'Harcourt, en commençant à s'échauffer : de ce que nous vous avons sauvé d'une faction qui menaçait de vous engloutir? Ah! pardon, monsieur de Rive, j'oubliais que vous étiez parmi ceux qui se battaient contre nous.

— Comte d'Harcourt, à votre santé! reprit le marquis en choquant son verre contre celui du général. Puissiez-vous ne point devenir un des recors du cardinal!

— Chalais a fait plus que parler, dit La Mothe-Houdancourt, il a agi. Le bourreau lui a scié le cou.

— La tête de Bouteville est tombée sous la doloire de Toulouse, ajouta M. de Grancey; personne n'est venu la ramasser pour la porter à ce vieillard souffreteux dont le regard tue.

— C'est qu'en France, interrompit le comte de Montafié, — neveu de la comtesse de Soissons, de qui le mari prit part avec Condé à la cons-

piration de Chalais, — personne ne se croit solidaire de celui qui marche à l'échafaud. Si le succès justifie, l'insuccès est un opprobre que nul ne veut partager.

Le regard de M. d'Emery allait de l'un à l'autre de ses convives, étonné, confus, parfois méchant.

Cet entretien, concerté d'avance dans le but de provoquer l'un de ses hôtes à commettre une imprudence dont il porterait aussitôt la peine, assombrissait tous les visages et rendait lugubre cette fête.

— Ah! messieurs, s'écria le jeune Thoré, nous avons l'air de porter le diable en terre! Foin de vos discours politiques! Vaudrait-il pas mieux parler du vin, du jeu, des belles? Si vous voulez absolument deviser de robe rouge, dites-nous quelque chose de celle que M. le cardinal Maurice vient de jeter aux orties.

Cette saillie fit rire aux éclats tout le parti de la régente et les officiers français.

MM. d'Andorno, de Rive et de Lans froncè-

rent le sourcil. Il s'agissait de leur frère, et, quelque liberté qu'ils se permissent, ils le traitaient en frère, avec ce respect que les cadets professaient alors pour leurs aînés.

— Vos Seigneuries nous pardonneront, leur dit avec un accent de fine bonhomie le vieux d'Emery, si nous leur rendons la monnaie de leurs pièces.

— Faute d'un moine, l'abbaye ne chôme pas, ajouta d'Harcourt la bouche pleine. D'Emery, vous m'apprendrez où vous trouvez ces truites saumonées. Il n'y a qu'un partisan qui puisse vivre d'aussi bon poisson.

— Et quand je pense que demain l'on marie ce barbon à cette infante ! s'écria Thoré. Il serait son aïeul ! M. de Carignan aura quand même l'héritage.

— C'est l'abbé d'Hautecombe qui doit faire la cérémonie, ajouta M. de Comborn. Il n'y aura que le notaire de la couronne, les témoins et les grandes charges de la cour. Vous en serez, monsieur d'Aglié ?

— S'il plaît à Dieu, monsieur...

— Et à moins, interrompit, Ascanio Bobba en prenant la parole pour la première fois, que ces champignons à la tomate, dont se régale M. d'Aglié, ne soient aussi vénéneux que le plat de fèves bouillies servi au feu duc Victor-Amédée par M. le maréchal de Créqui...

Instinctivement, Philippe repoussa l'assiette qui était devant lui. Puis, appuyant son coude sur la table et soutenant la tête de la main, il resta songeur.

Au fond, on ne s'amusait guère, si l'on mangeait beaucoup.

Cette réunion de gens qui pensaient différemment et ne parlaient que pour s'attaquer ou se défendre avec une violence qu'excluaient les lois de la bonne compagnie, devenait triste et morne comme une assemblée de conspirateurs. On ne causait plus, on discutait.

Ascanio Bobba poursuivait :

— C'est une chose curieuse que l'on ne

puisse voir, autrement que d'un œil envieux, grandir et s'élever qui nous porte ombrage. C'est un péché dont je suis coupable, moi, Ascanio Bobba, marquis de Graglie, comte de Bussolino, grand chambellan de Savoie, maréchal de camp, qui n'ai rien à envier au plus illustre. Et pourtant je ne crois pas un traître mot de ce que les amis du sieur d'Emery disent de M. d'Aglié, de qui j'ai eu le malheur de jalouser la faveur.

Ces mots arrachèrent Philippe à son apathie. Il releva lentement la tête et, regardant en face d'Emery :

— Continuez, monsieur de Graglie, s'il vous plaît? dit-il.

— Ah! pardon, c'est qu'il ne s'agit pas de vous seulement.

— De mes parents, peut-être? M. le grand ayo est absent, mon frère Saint-Germain l'accompagne. Je me porte fort pour eux. C'est que cela dure depuis trop longtemps, messieurs!... On calomnie facilement ici. De quelle nouvelle

infamie vous faites-vous le porte-voix, seigneur de Graglie?

— Décidément, c'est une gageure, murmura l'un des convives. M. l'ambassadeur nous a-t-il conviés pour s'offrir, au dessert, le spectacle d'un combat de gladiateurs?

— On va s'égorger, dit un autre. Voyez comme le marquis est devenu pâle. Il se lève... non... il se rassied... Il est calme... Il supporte l'injure. A Paris, pour moins que cela, on eût mis le feu au Louvre.

Ascanio avait, en effet, dompté sa fureur par un sublime effort de sa volonté.

— Monsieur, dit-il d'un ton pénétré, vous avez tort. Ne vous apercevez-vous pas que l'on nous excite les uns contre les autres?

Sa voix s'éleva peu à peu et se fit véhémente.

— Sais-je, moi, ce qui se passe ici? On ricane, on engage des escarmouches, on s'injurie, et je ne vois personne s'irriter! Je vous dis qu'il se trame une intrigue dont ni vous ni

moi ne connaissons le mot. Il y a des soldats plein la cour, des chevaux dans le parc. A côté de vous, un homme qui s'est tu pendant une heure et que je connais pour le plus loquace des bavards. Qu'êtes-vous venu faire ici, monsieur d'Aglié?

D'Emery se mordit les lèvres et Fabio Lambertenghi lança un regard oblique sur le *marchesino*.

— Mon cher Ascanio, dit froidement Montafié, je te conseille de mettre de l'eau dans ton vin. Ton sang tache ton pourpoint, et nous n'avons pas encore demandé pourquoi tu viens à une fête avec une blessure fraîche dans le corps et du sang sur tes habits.

Un morne silence suivit ces paroles.

Ascanio voulut se lever et parler encore. Son voisin, M. de Comborn, le prit par le bras et le força de se rasseoir, en lui disant à l'oreille, d'un air affairé, quelques mots que d'Aglié ne put entendre.

Celui-ci se retourna et se mit à examiner la

figure haute en couleur du capitaine Fabio, qui mangeait comme s'il n'eût pas dîné de huit jours. Philippe commença à s'inquiéter.

L'attitude des convives lui parut étrange. Il surprit dans les yeux d'Emmanuel de Savoie un regard où il crut lire une sorte de pitié.

— Ah çà! Comborn, grommela Bobba en repoussant le baron, vous ne me bâillonnerez pas, je pense?

— Messieurs, dit Philippe que cette scène impressionnait vivement, je vous conjure de laisser M. de Graglie libre de parler, puisque aussi bien nous sommes en lieu sûr.

Tout à coup, le capitaine Fabio déposa bruyamment sa fourchette et son couteau, emplit son verre jusqu'aux bords, en avala d'un seul trait le contenu et, se renversant sur le dossier de son fauteuil, il s'écria d'une voix retentissante :

— Voilà bien des façons pour dire à M. d'Aglié ce que je vais, moi, lui dire en deux mots!

Ce ton agressif émut Philippe, qui se leva.

Tous les convives l'imitèrent, se divisant en deux groupes, l'un, composé des deux Savoie, d'Ascanio et de Montafié, qui vinrent se placer auprès de lui; l'autre, formé des officiers français, de M. d'Emery et de Thoré, qui se rangèrent derrière le capitaine.

— Monsieur, reprit Fabio en s'adressant à d'Aglié, l'on va répétant partout que votre influence est nuisible à madame la duchesse Chrestienne. Le roi Louis XIII, son frère, m'a donné la charge de mettre fin à une situation qui lui déplaît. Il ne veut pas qu'une fille de France soit à la merci d'un hobereau piémontais. Il ne veut pas que la régente conserve un ministre qui lui persuade de mépriser le ministre du roi de France.

Et faisant un pas vers Philippe, stupéfait de ces paroles insolentes et du ton brutal avec lequel Fabio les prononça :

— Partout où brillent les fleurs de lis, le roi de France est chez lui. Le reconnaissez-vous, monsieur?

Une joie ironique rayonnait dans les yeux de l'ambassadeur, mais ses amis sentirent combien leur dignité était compromise par ces déshonorantes subtilités, et ce fut un cri d'indignation unanime lorsque Fabio, posant sa main gantée sur l'épaule de Philippe, lui dit :

— Au nom du roi, vous êtes mon prisonnier.

XIX

DE QUELLE FAÇON PLEINE DE GRACE UN VRAI GENTILHOMME SAIT TOMBER

— C'est infâme! Nous ne permettrons pas cela, s'écrièrent plusieurs voix.

L'ambassadeur fit un geste terrible. Il était transformé.

Sa face rougeaude, si insignifiante l'instant d'auparavant, exprimait la haine satisfaite, l'orgueil du triomphe.

Ses yeux petits, bridés, clignotants, dardaient des regards de feu. Sa taille voûtée se redressa. Il n'avait plus rien en lui de vulgaire.

Son fils Thoré fut le seul qui se tût.

Le comte d'Harcourt, honteux du rôle auquel on le condamnait, sortit brusquement.

Ascanio Bobba tira son épée et se jeta entre le comte et le capitaine.

— Monsieur, dit à Fabio Philippe d'Aglié, je reconnais votre voix. C'est vous qui me guettiez une nuit sous le balcon du palais Provana. Vous cumulez : je ne vous en fais pas mon compliment. Spadassin et sbire, c'est trop d'emplois pour deux bras, si musculeux soient-ils.

Se tournant ensuite vers M. d'Emery, qui ricanait moqueusement, il poursuivit :

— Est-ce le cas que vous faites des lois de l'hospitalité, monsieur l'ambassadeur ? Il est donc vrai qu'en grattant le d'Emery on rencontre le Particelli ?

Michel d'Emery, né Particelli, sentit l'injure, et la rougeur de l'amour-propre froissé empourpra son front.

— Combien M. de Richelieu vous paie-t-il

ma capture? continua d'Aglié. Si c'est à ce métier-là que vous gagnez ce vermeil, ces tentures, ces fleurs, vous ruinerez Son Eminence, car elle achète votre conscience à un prix trop élevé, monsieur le traitant! Messieurs, on fait violence en ma personne à tous les sujets de Son Altesse. On n'a aucun droit à m'arrêter, je ne suis point le sujet du roi de France. C'est une violation du droit des gens, aussi bien qu'un guet-apens qui déshonore ses fauteurs.

— Ah! comte, s'écria le marquis de Graglie, vous ne partirez point, si ce n'est libre.

Allons, Savoie d'Andorno, Savoie de Rive, d'Este, Montafié, permettez-vous aux loups de dévorer nos brebis? Faites-vous cause commune avec les guichetiers de Richelieu? Par l'épée de Bayard! Grancey, Comborn, La Mothe, du Plessy, Chavigny, Loynes, la savate rouge de Son Eminence vous menace donc de bien près, que vous en oubliez votre prud'homie?

Andorno, Rive, M. de Lans et Montafié hésitèrent un instant, car, d'avance, ils connais-

saient l'issue de ce complot dont ils s'étaient faits les complices.

Mais, à ce moment, rappelés aux sentiments de l'honneur, si vivaces en eux, par la parole franche et courageuse du petit marquis, ils rougirent d'avoir accepté ce rôle indigne de leur qualité.

Oubliant que Philippe était leur ennemi et ne voyant plus en lui qu'un frère en chevalerie auquel ils devaient assistance, ils dégainèrent et vinrent se ranger auprès d'Ascanio, résolus à défendre au péril de leur vie celui-là même que la veille ils vouaient à la vengeance du ministre de Louis XIII.

D'un autre côté, il répugnait aux gentilshommes français de prêter main-forte à un espion du cardinal.

Quoiqu'ils redoutassent les conséquences de leur détermination, ils déclarèrent à l'ambassadeur qu'ils refusaient de coopérer à l'arrestation de Philippe, d'un seigneur étranger, coupable seulement de résister à la capri-

cieuse volonté d'un oppresseur de son pays.

Ce langage énergique excita jusqu'au plus haut degré la colère de M. d'Emery, qui, seul avec son fils et le capitaine Fabio, ne pouvait songer à entamer une lutte dont l'issue était facile à prévoir. Il fit un signe à Thoré, qui disparut.

Lambertenghi voulut user de ruse :

— Je vous donne ma parole d'honneur, dit-il, que M. d'Aglié n'a rien à craindre pour sa vie. Je suis Bernard de Villeneuve, marquis d'Ars, messieurs.

— Eh bien ! s'écria hardiment le marquis de Comborn, c'est à dégoûter de naître gentilhomme !

— Je vous revaudrai cette méchanceté, baron, quand j'en aurai le temps, riposta le capitaine en le saluant de la main.

M. d'Emery vit qu'il fallait en finir et s'écria d'une voix tremblante de colère :

— L'hôtel est cerné par le régiment de Tracy. Monsieur d'Aglié, veuillez obéir de bonne

grâce et suivre M. d'Ars. Mes instructions sont formelles. Il faut que dans un mois vous soyez à Paris... mort ou vif. Vous allez me prêter main-forte, poursuivit-il d'un ton dur en s'adressant aux gentilshommes, car me désobéir, c'est être coupable de haute trahison. Trêve à vos sots scrupules, messieurs. Il s'agit ici d'une affaire d'État. Vous n'êtes point compétents pour juger le service qui vous incombe. J'ai commission expresse de signaler ceux d'entre vous qui me refuseront l'assistance que je requiers. C'est affaire à vous, si vous tenez à laisser prendre vos têtes par le bourreau.

Aucun d'eux ne bougea. Ils ne voulaient ni les uns ni les autres paraître céder à de pareilles menaces. Pourtant, si un seul se fût décidé, le reste aurait agi.

— Fuyez, dit tout bas Ascanio à son rival. Vous prendrez mon manteau dans l'antichambre, on vous laissera passer. Pendant ce temps nous ferraillerons avec ces messieurs, pour les occuper.

Le comte Philippe s'avança, et, jetant un regard intraduisible sur les hôtes de l'ambassadeur, il proféra les paroles suivantes avec un accent à la fois amer et sardonique :

— Puisqu'il s'agit de corde, et pour éviter à MM. de Comborn, de Grancey, de la Mothe-Houdancourt et à leurs camarades d'encourir la disgrâce de votre maître, pour leur éviter en même temps une action vile et qui les ferait déchoir, je me mets entre vos mains, monsieur d'Emery,

Un soupir de soulagement s'échappa de toutes les poitrines. Ce dénouement conciliait tout et sauvait les apparences. On sut gré à Philippe de sa hautaine indifférence de sa propre sûreté.

A ce moment, une double haie de pertuisaniers s'aligna sur les marches de l'escalier, et Thoré rentra escorté de six sergents de Tracy, le mousquet sur l'épaule.

Philippe d'Aglié prit congé de ses commensaux comme s'il se fût agi d'un simple person-

nage. Il détacha la chaîne d'or qui pendait à son cou et la remit au marquis de Rives, en le priant de l'agréer comme un souvenir de la gracieuse hospitalité de l'ambassadeur de France.

Puis, se penchant vers Ascanio, qui avait peine à retenir ses larmes, il lui dit rapidement :

— Cours au palais et préviens la régente ; va de là chez le prince d'Oneille, cherche le petit Puplinge et dis-lui ce qui s'est passé. Fais ta paix avec lui, c'est un brave cœur. Adieu! Bobba, tu t'es conduit en fils de ton père, je t'aime. Redeviens gentilhomme et prude chevalier!

Minuit sonnait à l'horloge de la tour de la commune comme il descendait l'escalier d'honneur.

M. d'Emery se tenait à sa droite, Fabio à sa gauche.

Piémontais et Français restèrent sur le palier, n'osant lui faire escorte.

Quand il fut au bas des degrés, le comte se retourna, se découvrit et leur cria du même ton qu'il avait pris pour se livrer :

— Adieu ! Messieurs, je vous souhaite de dormir aussi bien entre vos courtines de velours que je dormirai entre les murailles de mon cachot.

— Ah! dit Ascanio Bobba, que n'ai-je mon régiment! C'est ce Particelli qui ferait piètre figure dans l'oubliette du fort de Miolans !

Dix chevaux, sellés et bridés, attendaient dans la cour.

Les sergents de Tracy sautèrent en selle.

— Monsieur, dit l'ambassadeur, il faut que vous engagiez votre parole de ne rien tenter pour vous évader. A cette condition, j'oublierai les noms de ceux qui se sont mis en révolte contre les ordres du roi.

— Et si je refusais? demanda Philippe.

— Je serais forcé, à mon grand regret, de vous faire garrotter et bâillonner, et d'ordonner qu'on vous attachât en travers sur un de

ces chevaux. En outre, dès ce soir, un courrier partirait pour Paris où est la cour, afin de prévenir le roi que j'ai destitué ces officiers, usant de mon pouvoir discrétionnaire.

— Abusant, dites plutôt! Vous me forcerez à vous engager ma parole... Prenez garde!

— Les murailles de la Bastille sont épaisses.

— On en sort quand même. Voyez M. de Vendôme.

— Il y a des cachots profonds.

— J'en sortirai, vous dis-je. Adieu! Monsieur l'ambassadeur, je témoignerai au cardinal que vous lui êtes un précieux serviteur, doux aux forts, rude aux faibles, hypocrite et menteur, sachant offrir sans trembler une coupe de poison, couvrant la trahison du baiser de Judas... A ce propos, continua le comte avec un mépris écrasant, j'ai mangé de votre pain et je veux le payer. Tenez!

Arrachant alors la bourse de soie suspendue aux aiguillettes de son pourpoint, il la jeta au visage de l'ambassadeur avec une telle force

que le vieillard, meurtri, poussa un cri de douleur.

Puis le comte se mit aussitôt en selle, s'enveloppa des plis de son manteau, et prit la tête de la cavalcade.

Fabio voulut marcher au même rang et poussa son cheval contre le sien.

— Derrière! derrière! dit le comte du ton qu'il aurait eu en parlant à son chien, les laquais restent à dix pas, capitaine!

C'en était trop. Fabio avait patiemment supporté jusqu'alors injures, quolibets, railleries et sarcasmes. Il arracha de ses fontes un pistolet tout armé, et, en dirigeant le canon vers la poitrine du prisonnier :

— Un mot encore et je vous brûle la cervelle, rugit-il d'une voix étranglée par la fureur.

— Par la croix blanche, brûlez! répliqua froidement Philippe, qui, retenant les rênes, arrêta net sa monture et l'obligea à faire volte-face.

Lambertenghi, désarçonné par ce sang-froid, remit son pistolet à sa ceinture, prit du champ, et laissa Philippe le précéder de quelques pas.

Le cortège ne tarda pas à arriver à l'enceinte extérieure de la ville. Comme l'armée française tenait garnison à Turin, la garde des portes lui appartenait. Le chef était prévenu. Il échangea quelques mots avec le capitaine, qui prit les devants pour faire ouvrir la grille.

Quand Philippe et son escorte furent hors des remparts, le comte demanda quelle direction il fallait prendre :

— Route de Pignerol, et au galop, répondit brutalement Lambertenghi.

Les rares voyageurs qui virent, pendant cette belle nuit de juin, cette troupe de cavaliers courant à bride abattue, en soulevant des flots de poussière, ne se doutèrent certes pas que le chef de cette troupe, emmenant avec lui un noble prisonnier, fermait à la maison de

France l'accès de l'Italie, et par là même interdisait à Richelieu cette conquête si souvent rêvée de la Lombardie et de Milan.

Le lendemain, vers midi, ils arrivèrent à Pignerol et, traversant la ville sans s'arrêter un instant, ils se rendirent à la citadelle. Le gouverneur, prévenu, les attendait sur le pont-levis. Depuis Turin, Philippe n'avait pas prononcé une parole.

Il salua silencieusement le gouverneur, qui lui souhaita la bienvenue d'un ton très ému.

Il refusa de signer sur le registre d'écrou.

— Quels sont les ordres, monsieur d'Ars? demanda le gouverneur.

— Vous ferez donner au prisonnier des vêtements de rechange. Après-demain, il partira pour Paris, sous bonne escorte. Vous répondez de lui sur votre tête jusqu'à ce que vous l'ayez remis aux mains du capitaine Grancey, qui doit l'accompagner. Surtout qu'il ne puisse communiquer avec personne.

Sur ces mots, Fabio prit congé de Philippe,

qui ne daigna même pas le regarder et se mit à siffler un air de chasse, tandis qu'il lui parlait.

Dès le soir, le capitaine arrivait à Turin.

XX

LES NOCES DU PRINCE MAURICE

L'arrestation de Philippe d'Aglié causa, comme bien on le pense, un grand émoi dans Turin.

La régente fit mander l'ambassadeur au palais, et là, en présence de toute la cour, avec une irritation qui fut malignement interprétée, elle l'accabla de reproches.

Elle fit aussitôt partir M. de Montafié avec mission d'exiger de Richelieu la mise en liberté de son ministre.

Michel d'Emery, ayant appris, de son côté, la fuite du duc Charles-Emmanuel, désormais

sauvegardé par les remparts de Montmélian de toutes les entreprises qu'on eût pu tenter contre sa personne, s'emporta en récriminations haineuses. Fort de l'appui du cardinal, il oublia le respect qu'il devait à une fille de France.

Les princes Thomas et Maurice, en habiles politiques, se tinrent à l'écart de ces discussions.

Leur paix avec la duchesse n'était point assez solidement conclue pour qu'ils ne cherchassent pas à se ménager un allié au cas où, mécontents d'avantages moins réels qu'honorifiques, ils se verraient refuser une influence légitime dans les affaires de l'État.

Ce fut pour cela que le marquis d'Ars, auquel nous conserverons son nom de Fabio Lambertenghi, renonça au plaisir de conduire lui-même son prisonnier à Vincennes et revint à Turin, poste où il sentait qu'il serait utile, à un moment donné.

Le marquis de Lescheraines voulait, à son

tour, se plaindre de l'odieuse tentative de rapt commise par le grand chambellan ; il en fut dissuadé par Maurice de Savoie, qui lui fit comprendre qu'il n'aboutirait à rien et que tout au plus obtiendrait-il une réparation dérisoire.

Au milieu des préoccupations qui absorbaient alors Chrestienne, quelle attention accorderait-elle à ces plaintes? Le vieillard pleura, mais il se tut.

Le dernier mot de la régente à d'Emery fut celui-ci :

— Monsieur, vous appartenez à mon frère, et je ne puis rien contre vous, mais la grâce de celui qui vous tuera est signée d'avance.

Ce qui effraya tellement l'ambassadeur qu'il courut écrire au roi pour lui demander son rappel. Il fut, en effet, remplacé peu de temps après par M. d'Aiguebonne.

La cour et la ville furent divisées en trois camps.

Les uns prirent chaudement le parti de Philippe, c'étaient les partisans les plus dévoués

de Chrestienne; les autres, Espagnols et Français, approuvèrent son arrestation, tout en blâmant la félonie de d'Emery; enfin les princes, leurs gentilshommes, les Piémontais, jouèrent d'indifférence et laissèrent croire qu'ils se désintéressaient de la question.

Cette division fut la cause de nombreuses querelles; le prince d'Oneille vint voir la régente, quand il sut qu'elle l'accusait d'avoir été le complice de Richelieu. Il se défendit vivement, blâma sans réserve ses frères de Rive et d'Andorno qui, par leur présence, avaient fait supposer qu'il approuvait la mesure illégale dont le favori était victime.

Ce fut au milieu de ces tristes circonstances qu'eut lieu le mariage de Maurice de Savoie, créé prince d'Oneille et comte de Barcelone, avec sa nièce, la princesse Louise.

Le pape lui ayant accordé les dispenses nécessaires, il n'eut plus qu'à résigner entre les mains du chancelier de l'Annonciade, l'évêque de Maurienne, ses bénéfices de Saint-Michel de

la Cluse, de Saint-Benigne, de Saint-Étienne d'Ivrée, de Cazanova, de Saint-Jean-des-Vignes de Soissons.

Cette renonciation lui enlevait un immense revenu, et on ne lui donnait en échange qu'un maigre apanage et une dot peu considérable.

Aujourd'hui, la fille d'un banquier est plus richement pourvue qu'autrefois une princesse de sang royal.

Maurice fut accompagné à l'autel par le prince de Carignan, son frère, et le duc de Nemours, son cousin.

Tous les membres de la famille ducale étaient réunis dans la chapelle du palais, avec le notaire de la couronne, le chancelier, le maréchal, le grand écuyer, le grand chambellan, les présidents du sénat et de la chambre des comptes, le trésorier général et le grand veador.

Lè reste de la cour attendait dans la galerie d'Argent.

La cérémonie fut courte. Si la duchesse, en

tant que souveraine, voyait dans cette union un gage assuré d'une paix durable, son cœur de mère saignait, car elle sacrifiait sa fille aux dures nécessités de la politique.

— Ma sœur, dit-elle avec amertume à la princesse de Carignan, lorsque l'officiant bénit les anneaux, je fais comme ce fameux comte Ugolin dont parle Dante, qui mangea ses enfants pour leur conserver leur père. Ah ! ni ma sœur d'Angleterre ni moi ne sommes heureuses !

Charles Stuart est en passe de perdre sa couronne, et je me souviens qu'un astrologue prédit à Henriette qu'elle serait veuve d'un roi que ses propres sujets condamneraient à mort et feraient décapiter... Et l'on dit : « Heureuse comme une reine ! »

Lorsque la duchesse, ayant à sa droite le prince Maurice, qui donnait le bras à l'épousée, rentra avec lui dans la galerie, on examina curieusement leur contenance.

La pâleur de Chrestienne, le tremblement

nerveux qui l'agitait, le sourire forcé du prince, donnèrent lieu à bien des commentaires.

Henri de Puplinge, retiré dans une embrasure de fenêtre, était assez indifférent à ce qui se passait autour de lui.

Il regardait Philiberte, nommée surintendante de la maison de la princesse Louise, et qui se tenait, entourée des demoiselles d'honneur, sur le passage du cortège.

M. de Lescheraines et quelques autres seigneurs, placés devant lui, causaient à demi-voix.

Quel ne fut pas son étonnement lorsqu'il vit Ascanio Bobba, après avoir rempli les devoirs de sa charge, quitter, sur le seuil des appartements ducaux, les grands officiers, faire volte-face, et se diriger lentement de son côté!

Il vint aussitôt se mettre au premier rang, et, comme Ascanio l'abordait, avec sa désinvolture habituelle :

— Encore vous, monsieur de Graglie? lui dit-il.

Le *marchesino* salua. S'adressant d'abord au marquis de Lescheraines, il prit ainsi la parole :

— J'ai commis au préjudice d'une personne qui vous tient de près, monsieur, une action déloyale, perfide, indigne d'un gentilhomme. Je veux vous en demander publiquement pardon, afin que vous sachiez bien que je suis au désespoir de vous avoir offensé, et que je n'ai rien tant à cœur que de vous en donner une éclatante satisfaction. Et vous, monsieur, poursuivit-il en se tournant vers Henri, vous que j'ai sottement poursuivi d'une rancune sans motif autre que la jalousie que je ressentais de votre subite élévation, je vous supplie de croire que mon plus vif désir est d'être admis désormais à faire partie de vos amis. J'ai le malheur d'avoir de grands travers, l'exemple de vos mâles qualités m'en corrigera peut-être.

Le vieillard et Puplinge, surpris au plus haut point de ce langage plein de franchise, gagnés

par l'accent pénétré, le geste à la fois cordial et digne de celui qui réparait si noblement ses torts, sentirent leur colère désarmée.

— Ah! monsieur, dit Puplinge, il n'était pas besoin d'en dire si long, et il suffisait que vous me tendissiez votre main : sans hésiter je vous aurais donné la mienne.

— Monsieur de Puplinge, quand un homme de cœur a des torts, il doit les reconnaître hautement.

— Vous réparez noblement les vôtres!

Les témoins de cette scène ne purent s'empêcher d'admirer le tact dont Ascanio venait de faire preuve. Henri lui prit la main avec une familiarité charmante :

— Vous voilà donc converti? reprit-il doucement.

— J'ai connu intimement votre père, *marchesino*, dit M. de Lescheraines d'un ton solennel. Je vous assure qu'il serait plus fier de ce beau trait que de tous les honneurs que vous pouviez apporter à votre maison. Puplinge, il

faudra que don Ascanio Bobba soit du festin de noces.

Henri prit à part son nouvel ami.

— Vous étiez à l'ambassade? lui demanda-t-il. Qu'a-t-on fait de M. d'Aglié! Peut-être expire-t-il à cette heure au fond d'un souterrain de Pignerol?

— Non pas. Grancey le mène à Vincennes. J'ai fait tout ce que j'ai pu, Puplinge, je vous l'assure, car il me peinait de voir des gentilshommes servir les passions, les haines du cardinal-ministre. Cela me fait penser que j'ai une mission à remplir. Voyez là-bas, entre Cadet la Perle et d'Hocquincourt, cet homme qui s'ingénie à se donner des airs de bravache. Cette manière de Rodomont est un sbire de Richelieu...

— Je le connais, dit Henri, je lui dois une volée de bois vert. C'est lui qui a mis la main sur M. d'Aglié, n'est-ce pas? Comment ose-t-il encore se montrer ici? Figurez-vous qu'il me vint convier à cette médianoche française...

— Ah! si vous aviez été là! interrompit Ascanio.

Henri lui montra d'un geste éloquent le bandage qui entourait son bras. Ascanio rougit.

— Eh bien! reprit-il, c'est à ce matamore que je dois parler de la part de Son Altesse.

Les deux jeunes gens se prirent par le bras et traversèrent la salle, au grand étonnement de ceux qui savaient quelles raisons ils avaient de se haïr.

Un groupe se forma derrière eux, car, en passant, Ascanio dit à quelques-uns de ses amis qu'il s'agissait d'une chasse à la bête fauve; que l'animal traqué était coiffé, et il montrait du doigt Fabio Lambertenghi, entouré de plusieurs officiers de l'armée française.

— Il y a quelque chose de dérangé dans la machine sublunaire, dit le comte d'Ostana, en interpellant Ascanio. Qui vous eût vus tous les deux, hier, aurait évoqué les ombres d'Étéocle et de Polynice. Aujourd'hui, vous êtes Nisus et Euryale.

— Pas plus que vous n'êtes le satyre Marsias, riposta impertinemment Henri.

Le capitaine Fabio commençait à donner des signes visibles d'inquiétude. Il parlait à ses voisins avec vivacité, se démenait, battait du pied la mosaïque du parquet, mettait en évidence la large coquille ouvrée de sa dague et tourmentait la dragonne de soie enroulée autour de son épée.

Le comte d'Harcourt, assez mal à son aise, frisait sa moustache d'un air insouciant et s'écartait peu à peu de l'aventurier, imité en cela par la plupart des officiers, qui devinaient une méchante affaire.

En voyant Ascanio et Henri s'avancer de son côté, suivis de quinze ou vingt courtisans, tandis que M. d'Harcourt et les autres s'éloignaient, Fabio pâlit et recula.

Ascanio le toisa des pieds à la tête en faisant une moue dédaigneuse :

— Vous êtes le capitaine d'Ars ? lui dit-il du bout des lèvres en laissant tomber sur lui un regard de profond mépris.

— Oui, cher marquis, vous me connaissez…

— Son Altesse Royale la duchesse régente de Savoie ne veut chez elle ni espions, ni alguazils, ni assassins à gages. Elle m'a chargé de vous le dire, et je m'acquitte de ma charge, quelque répugnance que j'éprouve à me commettre avec un homme tel que vous. Il vous est accordé quarante-huit heures pour vous rendre au delà de la frontière.

Le visage de Fabio se couvrit d'une pâleur terreuse, sa poitrine se gonfla, ses yeux s'injectèrent de sang.

— J'obéirai, monsieur ! répliqua-t-il. Mais je pense que vous vous trouverez en même temps que moi sous les murs de Pontcharra.

— Pourquoi faire ?

— Pour mesurer si nos épées sont de même longueur.

Ascanio poussa un bruyant éclat de rire.

— Messieurs, vous entendez : on me chasse, dit l'aventurier aux officiers français qui se groupaient autour de lui. Ne protesterez-vous

point contre cet odieux abus de pouvoir? Lesquels d'entre vous seront mes témoins?

M. d'Harcourt haussa les épaules. M. d'Hocquincourt pirouetta sur ses talons et tourna le dos. Le baron de Comborn se mit à ricaner.

— Allons donc! murmura La Mothe Houdancourt, dont l'accent sarcastique produisit sur le capitaine l'effet d'un coup de fouet qui lui aurait cinglé le visage. Est-ce que nous vous connaissons, honorable capitaine? Madame de Savoie est la maîtresse chez elle, et nous comprenons fort bien qu'elle se prive du... plaisir de vous y voir.

— Me battre avec vous? ajouta le marquis de Graglie. Vous y perdriez, capitaine!... J'oublie souvent ma bourse chez moi quand je me rends sur le terrain.

Ce sanglant outrage fit bondir Fabio, qui arracha sa dague du fourreau.

— Permettez, dit Henri en lui arrêtant le bras, ceci passe la plaisanterie. Rengainez ce joujou et souvenez-vous que c'est à moi, Henri

de Puplinge, que vous devez de n'être point pendu haut et court sur la place de la Commune.

— Ainsi, dit Fabio en lui décochant un regard de menace furieuse, c'est à vous que je dois ce qui m'arrive! Rira bien qui rira le dernier, jeune poussin au poil follet!

XXI

DU DANGER QU'IL Y A, SOIT A FRAPPER UN CHIEN ENRAGÉ, SOIT A DÉVOILER LES SECRETS D'UN MALHONNÊTE HOMME.

Le mariage de Henri de Puplinge avec mademoiselle de Lescheraines était décidé, et l'on fixait à une date très rapprochée sa célébration.

Grâce aux actives sollicitations du prince Maurice et aussi à la gratitude que la régente conservait au fond du cœur à ce jeune homme, il devait recevoir en se mariant le titre de comte de Miolanais, et il serait stipulé dans le contrat que les autres titres du père de Philiberte, ainsi que toute sa fortune, seraient son héritage.

En quelques semaines, le pauvre hobereau, arrivé à Turin sans autres ressources qu'une centaine de pistoles et sans amis, avait, comme on le voit, fait un chemin rapide.

Cependant, il ne paraissait point s'en enorgueillir. Il conservait cette attitude modeste qui convient aux parvenus.

Peu prodigue de son amitié, on ne lui connaissait aucune liaison particulièrement intime. Il vivait simplement, sans aucun faste, n'ayant pour le service que son Breton qui le morigénait parfois, oubliant les lois de l'étiquette.

Ceux qui ne savaient pas pourquoi la régente protégeait en secret M. de Puplinge murmuraient de ce que l'on fût si prodigue de faveurs à son égard, alors que tant de gens sollicitaient des faveurs bien moindres. L'on se demandait aussi par quelle raison M. Lescheraines, qui aurait facilement trouvé un duc pour gendre, choisissait un simple anobli, petit-fils d'un paysan.

C'est que la régente et le prince Maurice, en

se concertant pour obtenir à leur protégé la main de Philiberte, avaient encore suivi la politique du jour et voici comment :

Si un très grand seigneur, déjà puissant par sa naissance, ses alliances et ses richesses, épousait cette jeune fille, héritière d'un nom illustre et d'immenses domaines, il se créait aussitôt une famille qui, de même que celles de Montmorency, de Lorraine et de Rohan en France, prétendrait accaparer une part d'influence trop prépondérante dans les affaires de l'État.

Or, les ducs de Savoie n'avaient jamais souffert l'établissement, chez eux, de grands vassaux, comme ceux que Louis XI avait eu tant de peine à abattre.

Il fallait donc à Philiberte un mari qui ne dût son élévation qu'à sa femme, que l'on pourrait toujours abaisser par cette raison et qui, ébloui de sa grandeur soudaine, ayant satisfait toutes ses ambitions, assez prudent pour ne rien demander de plus, serait lié par une reconnaissance forcée.

En outre, cette union disproportionnée désagrégeait le corps de la noblesse, qui tendait ouvertement à se rendre indépendante du souverain.

Henri, chef d'une famille dont les cadets refuseraient de le considérer comme tel, serait toujours un serviteur et jamais un obstacle. Enfin, puisqu'il est constant que deux politiques, même en s'accordant, cherchent à se tromper, la régente et son beau-frère agissaient chacun sous l'influence d'une arrière-pensée.

La première songeait à remplacer auprès d'elle Philippe d'Aglié, par un homme de qui Richelieu ne pourrait prendre ombrage.

Le second se disait qu'il s'attachait à jamais un homme dont les qualités étaient de celles qui mènent au sommet de l'échelle et font, suivant les circonstances, les Sully ou les Semblançay.

Se voyant ainsi favorisé, Henri sentait s'éveiller en lui des sentiments jusqu'alors inconnus. La fièvre ambitieuse le prit.

Il se dit que, jeune, riche, bien titré, aimé d'un prince qui faisait pièce au plus grand homme d'État qui régnât alors en Europe, signalé à la reconnaissance d'une princesse pour des services que les femmes récompensent volontiers, à l'aurore d'un règne qui promettait d'être long et brillant, parce qu'une réaction inévitable se fait chez les nations comme chez les individus, ayant cette chance extrême de plaire également à l'un et à l'autre parti, de ne s'être ni compromis ni engagé, il n'était rien à quoi il ne pût aspirer, soit qu'il continuât de porter l'épée, soit qu'il étudiât cette science diffuse et dangereuse dont Nicolas Machiavel écrivit les premiers principes.

Honnête pourtant, religieux, enthousiaste et généreux, il manquait des vices qui sont nécessaires aux disciples du Florentin. Il se jura à lui-même qu'il resterait tel et ne ferait aucune concession aux nécessités prétendues qui sont des transactions coupables avec la conscience et que les hommes politiques admettent

volontiers quand leurs intérêts sont en jeu.

Mais, quand il eut réfléchi, il put se convaincre que, si la ligne droite est, en géométrie, le trajet le plus court d'un point à un autre, en politique il en est autrement, et que, pour arriver au but, il faut le plus souvent suivre des voies tortueuses, descendre au fond du précipice et remonter l'autre bord, escarpé, hérissé d'obstacles, en s'accrochant aux ronces et sans regarder derrière soi.

— Que ferai-je, s'il faut oublier Dieu, les lois, la conscience? se demanda-t-il avec angoisse.

Il n'osa résoudre la question et préféra ne plus y méditer. Il agirait suivant les besoins du moment, et il espérait qu'il pourrait toujours observer le respect dû à ces trois juges. C'est ainsi que l'on se fait illusion et que l'on se promet d'échapper au dur « *aut nefas* » que le diable murmure à l'oreille des ambitieux.

Charles Gouffier de Puplinge qui arriva avec sa fille Agnès à Turin, le jour même du ma-

riage du prince Maurice, lut ces pensées sur le front de son fils dès le premier coup d'œil qu'il lui donna.

Le vieux gentilhomme avait trop longtemps vécu dans le palais des grands pour se tromper à ce regard indécis, terne, fuyant, à ces tempes jaunies par les rides, à ce sourire contraint à peine ébauché, à ces joues pâlies qui remplaçaient le franc regard, le gai sourire, le teint rose et frais de l'adolescent naïf et bon, sage et prudent, que deux ou trois mois auparavant il avait accompagné de son rustique manoir à la grande route.

La gentille Agnès mit ce changement sur le compte des fatigues du service et se livra, sans arrière-pensée, à la joie de revoir son frère aîné, de s'occuper des préparatifs du jour solennel qui devait changer sa destinée. Le marquis de Lescheraines et sa fille accueillirent cordialement ces hôtes.

Celui-là fut enchanté des manières simples et nobles en même temps du père d'Henri, qui,

élevé chez le duc de Nemours, conservait cette haute courtoisie, privilège des classes supérieures.

Philiberte aima tout de suite la gracieuse et douce Agnès, qui se montrait fort étonnée de tout ce qu'elle voyait, n'ayant jamais quitté ses montagnes.

Les deux familles passèrent ensemble tout le reste de la journée. M. de Lescheraines voulut que ses nouveaux alliés acceptassent son hospitalité.

L'entretien se prolongea fort tard, si bien que, lorsque Henri prit congé de sa fiancée, le couvre-feu était sonné depuis longtemps.

On lui offrit de le faire accompagner par un page, mais il refusa en riant.

— Que penserait-on, dit-il, d'un officier qui aurait peur de s'aventurer dans les rues de la ville, alors que le plus timide bourgeois va et vient, sans estoc, et sa lanterne à la main?

Il s'enveloppa de son manteau, descendit lestement les degrés de l'escalier d'honneur

et traversa le vestibule où veillait un valet.

— Monseigneur, lui dit cet homme, un individu suspect a rôdé longtemps autour de l'hôtel. M'est avis que mieux feriez de vous tenir en garde.

— Bah! c'est quelque tirelaine en quête d'un placide bourgeois!... Mais le conseil est bon. Je vais tenir mon épée nue sous ma cape.

Il franchit le seuil après avoir examiné prudemment la place et ses abords.

D'épais nuages gris voilaient le ciel et présageaient un prochain orage.

Par intervalles l'horizon s'embrasait de lueurs violâtres et de sourds grondements se succédaient sans relâche.

Henri marchait fort vite en fredonnant un air de chaconne.

Au détour de la rue voisine, il vit une ombre noire se détacher de la muraille et courir sur lui.

— Holà! cria-t-il d'une voix sonore en fendant l'air de son mince carrelet d'acier qui sif-

fla en pliant : tirez au large, brave homme. Je n'ai pas le temps de m'arrêter.

L'inconnu fit un bond de tigre, évita l'épée qui le menaçait et saisit Henri à bras le corps, en même temps qu'il brandissait un large poignard.

— Oh ! oh ! s'écria Puplinge, déconcerté par cette attaque soudaine, il paraît que c'est sérieux, mon brave ! Savez-vous bien que vous vous adressez à forte partie ?

Sans lui répondre, le bandit s'acharnait après lui, cherchant à le faire tomber, et revenant à la charge avec une ardeur nouvelle chaque fois qu'il était repoussé.

Henri, qui croyait se défendre contre un simple voleur, prenait gaiement la chose et s'inquiétait peu de l'issue du combat.

— Si c'est à ma bourse que vous en voulez... dit-il en ricanant.

L'autre, évitant la riposte, se jeta sur lui.

Le jeune homme le repoussa avec une telle violence que son épée se brisa en plusieurs tron-

çons. Assurant alors avec son mouchoir la pointe affilée, qu'il ramassa vivement, il se tint sur la défensive.

Le bandit revint à la charge et une lutte terrible s'engagea.

Leurs râlements se confondirent, entrecoupés de gémissements et de hurlements de rage. Quelques fenêtres s'ouvrirent, mais des prudents bourgeois aucun ne se hasarda à secourir celui qu'on attaquait.

Henri enlacé par deux bras nerveux, sentait ses mouvements paralysés et se débattait sous cette étreinte formidable. Renversé violemment sur le sol, sa tête heurta un pavé avec un bruit sourd.

Il se releva, mordit son agresseur à la cuisse, porta les mains à sa gorge, et, le soulevant avec une force inouïe, le jeta pantelant contre une borne. Un rauque soupir s'échappa de sa poitrine après cet effort suprême. Il fit un pas en avant et chancela.

Mais l'assassin, quoique blessé et las, bondit de nouveau jusqu'à lui.

Henri se vit perdu. Il se cramponna convulsivement au marteau d'une porte et se mit à frapper à coups précipités.

Soudain ses bras se détendirent, la lame du poignard venait de lui traverser le bras. Il se retourna, mais il reçut un coup de poing en plein visage, et le bandit, sans lâcher prise, le cribla de blessures.

— Au secours ! au secours ! cria Henri d'une voix étouffée.

Il tourna sur lui-même, ses genoux fléchirent ; il tomba, les bras étendus en croix.

L'assassin se pencha sur lui :

— Monsieur de Puplinge, dit-il en ricanant, me reconnaissez-vous ? Je suis votre ami de l'auberge d'Aveillane !

— Fabio ! murmura Henri, dont le corps se raidit.

— Oui, Fabio... vengé.

Et, repoussant du pied le corps de sa victime, le capitaine s'enfuit, en voyant apparaître, au bout d'une rue, les archers du guet. Ceux-ci,

trompés par un effet d'acoustique, passèrent non loin de là, enfilèrent une rue voisine et disparurent.

Alors Henri se demanda avec terreur s'il allait mourir là, à deux pas de la maison de sa fiancée, où son père et sa sœur devisaient gaiement.

Il appuya une main sur la blessure qui trouait sa poitrine et se mit à ramper lentement.

L'orage se déchaîna soudain. La pluie coulait à flots, l'air chargé d'électricité s'illuminait des clartés sinistres de l'éclair. La foudre agissait.

Après une heure d'efforts inouïs, de souffrances inénarrables, le jeune homme arriva à la porte de l'hôtel de Lescheraines.

Épuisé de fatigue, affaibli par l'énorme quantité de sang qui jaillissait de ses blessures, il s'étendit, palpitant, sur les marches du perron.

Le contact du marbre glacé lui procura une sorte de soulagement. La fièvre le brûlait. Il posa sa langue sur la dalle mouillée.

Puis, se dressant peu à peu, lentement, il tira la corde de la cloche qui résonna aussitôt.

Le portier vint ouvrir, étonné de ce bruit à cette heure indue. Au cri qu'il poussa quand il reconnut, dans ce cadavre déjà défiguré par la mort, le fiancé de sa maîtresse, tous les hôtes de la maison accoururent.

Philiberte, agitée de sombres pressentiments, arriva la première sous le vestibule.

— Oh ! cria-t-elle, éperdue, à la vue de son fiancé tout sanglant, qui l'a frappé ?

Le moribond lui donna un sublime regard de tendresse et répondit :

— Fabio !

Sa tête s'inclina sur son sein, et ses yeux se fermèrent...

XXII

COMMENT, APRÈS AVOIR ÉPOUSÉ « IN EXTREMIS » LE MALHEUREUX HENRI DE PUPLINGE, MADEMOISELLE PHILIBERTE EMPLOYA LA PREMIÈRE NUIT DE SES NOCES.

Philiberte, atterrée, plus livide que ce cadavre, s'affaissa sur elle-même.

A ce moment apparurent M. de Puplinge, que soutenait le vieux Lescheraines, et derrière eux Agnès éplorée.

Cette enfant, si faible et si humble, fut de tous ces gens frappés de stupeur la plus vaillante. Elle sécha promptement ses larmes,

donna des ordres, secourant Philiberte qui se mourait, navrée de douleur, si bien que, peu d'instants plus tard, Henri reposait dans un vaste lit à colonnes qui occupait près du tiers d'une chambre tendue de tapisseries à personnages.

Un chirurgien, mandé en toute hâte, le pansait : il n'avait pas moins de dix-sept blessures.

Son bras gauche, avec lequel il avait paré, était littéralement haché : les chairs se détachaient de l'os par lambeaux.

Il fallut des ménagements infinis pour laver ses membres couverts de sang coagulé. Mais les mains d'Agnès ne tremblèrent que lorsqu'elle eut achevé cette tâche.

Le vieux Gouffier, assis au chevet du lit, ne détournait point son regard de cette figure d'où la vie semblait s'être déjà retirée.

Le marquis de Lescheraines vint à lui et lui dit quelques mots à voix basse. Le vieillard répondit par un signe d'adhésion.

— Ma sœur, demanda Philiberte, vivra-t-il ?

Agnès secoua la tête et montra le ciel.

— Il faut un miracle ! dit gravement le chirurgien.

Le blessé ouvrit les yeux et, d'un regard, appela sa fiancée :

— Philiberte... je souffre... horriblement... Je vous aime... je vous aimais... Faut-il... faut-il mourir à vingt ans !... Oh ! retirez cette lame qui lacère... ce froid de l'âme... cette ardeur brûlante... Au secours !...

La jeune fille redevint la femme courageuse qu'elle était. Elle redressa sa taille voûtée, raffermit son regard. Elle s'approcha de son père et s'agenouillant devant lui :

— Monsieur, lui dit-elle, faites que du moins il me lègue son nom afin que j'aie le droit de le pleurer... et de le venger, ajouta-t-elle tout bas.

— J'y ai pensé, ma fille, répondit Lescheraines en la relevant. On est allé quérir le père Jean de Montcalier, le tabellion, les témoins.

En effet, un quart d'heure après, le capucin,

les marquis de Graglie et d'Andorno furent introduits.

Le tabellion apportait le contrat rédigé d'avance et qui devait être signé à quelques jours de là en grande pompe.

Henri, par un effort de volonté énergique, chassa le délire qui s'emparait de lui. Une expression d'orgueil satisfait éclata sur ses traits, lorsqu'il entendit lire les clauses qui stipulaient sa substitution aux noms et armes de Miolanais-Lescheraines.

Une larme mouilla sa paupière, quand il apprit qu'une pension de six mille livres et une dot de trente mille livres étaient accordées à son père et à sa sœur. Les mœurs du temps autorisaient cet étrange bénéfice.

Il signa d'une main ferme.

Ces formalités remplies, le père Jean procéda à la célébration du mariage. Il récita les prières de l'Église si consolantes, même au chevet de ce mourant à qui le temps échappait, mais pour lequel allait s'ouvrir l'éternité.

Une indicible émotion s'empara de tous les assistants lorsqu'il prononça d'une voix grave les questions consacrées :

— Jacques-Marie-Henri Gouffier de Puplinge, consentez-vous à prendre pour épouse Anne-Philiberte de Miolanais, ici présente?

— Oui! répondit Henri, dont les lèvres décolorées s'embellirent d'un sourire ineffable.

— Et vous, Anne-Philiberte de Miolanais, consentez-vous à devenir l'épouse de Jacques-Marie-Henri Gouffier de Puplinge, ici présent?

— Oui! dit Philiberte.

La main d'Henri chercha la sienne pour lui passer l'anneau nuptial. Puis il sourit encore, inclina la tête, et poussa un soupir faible.

Tous tombèrent à genoux. Le capucin commença, au milieu des sanglots, la prière des agonisants.

— Il dort, murmura le médecin. Laissez-moi seul avec lui. Cette crise le sauvera peut-être.

Philiberte emmena son père, Agnès et le vieux Gouffier dans une salle voisine. Elle sor-

tit ensuite. Hervé Badillau l'attendait dans le corridor. Il pleurait.

— Ah ! mademoiselle, s'écria-t-il en la reconnaissant, quand je pense que rien de rien ne serait arrivé si, venant ici, nous n'eussions vu un corbeau s'envoler à notre gauche ! Ma foi jurée ! j'en deviendrai fou.

— C'est vous, Hervé ? Suivez-moi.

Quand ils furent dans sa chambre, lui tout éperdu, elle calme, impassible, elle lui demanda :

— Hervé, savez-vous où loge le capitaine Fabio ?

— Dieu vous pardonne ! mademoiselle, c'est celui qui a si malement tailladé mon pauvre maître. Il habite près de la Maison Communale, chez l'huissier Barrera.

— Bien ! vous allez m'accompagner, Hervé.

Elle portait encore le magnifique costume qu'elle avait au mariage du prince d'Oneille : une robe de moire d'argent brodée de perles, un surcot de velours bleu céleste, avec des

nœuds de satin blanc et des torsades d'argent.

De larges taches de sang, d'un rouge pourpré, maculaient cette magnifique parure.

Elle jeta sur elle une mante, en rabattit le capuchon sur ses cheveux ornés d'un diadème én forme de croissant, fit un geste impératif au Breton et sortit.

En passant dans la salle d'armes, qui aboutissait à l'antichambre, elle arracha d'une panoplie deux longs pistolets d'arçon. Elle en tendit un à Hervé, en lui disant d'un ton froid :

— Il se peut que je le manque, sois plus habile que moi.

. . . .

Son crime commis, le capitaine Lambertenghi était rentré chez lui.

Il s'occupa sans retard de préparer son bagage. Il devait partir à l'aube.

Son premier soin fut de dépouiller ses vêtements ensanglantés. Il fit ensuite son portemanteau et se jeta, revêtu de son habit de voyage, sur son lit.

19

Il n'osa point éteindre sa lampe. Il lui semblait entendre autour de lui des soupirs et des gémissements ; une vision terrible le poursuivait ; un fantôme accusateur s'acharnait contre lui, lui montrait ses plaies béantes et ricanait en le maudissant.

L'orage continuait.

La pluie crépitait contre les vitres, le tonnerre ébranlait la maison jusque dans ses fondations, le vent soufflait par rafales, prolongeant sa lugubre mélopée, se brisant avec fracas sur les angles, emplissant les corridors de gémissements stridents et lamentables.

En vérité, c'était une horrible nuit.

Il lui sembla que des pas retentissaient sur l'escalier. Il eut aussitôt la pensée de fuir, de se cacher, mais une force invincible le cloua sur sa couche ; il voulut crier : sa gorge desséchée refusa d'articuler aucun son.

Il eut peur. Sa raison lui criait de prendre à son chevet son épée ruisselante encore du sang de sa victime ; ses membres alourdis refu-

sèrent de lui obéir, il n'osa point se lever.

La clef tourna dans la serrure en grinçant; la porte s'ouvrit et il vit apparaître un spectre, une femme dont les yeux flamboyaient à travers les trous d'un masque et qui, sous sa mante brune, laissait voir les plis somptueux d'un habit de cour.

Derrière elle se montra le visage niaisement placide du Breton Badillau.

La langue du meurtrier se colla à son palais. Cependant il put vaincre la terreur qui l'étreignait et balbutia :

— Mademoiselle de Miolanais!

— Vous vous trompez, dit-elle, je suis madame de Puplinge.

Ces mots lui parurent être son arrêt de mort.

Hervé entra tout à fait dans la chambre, s'approcha à pas de loup et, saisissant le moment propice, prit, au chevet du capitaine, sa longue rapière, que le sang marbrait d'écarlate.

Peu à peu, Fabio se redressa. Il n'y avait en face de lui qu'une femme et un paysan. Que pouvait-il craindre? Il se railla lui-même de son effroi stupide, s'accusant de poltronnerie.

La réflexion lui dit que de tels adversaires étaient bien chétifs et qu'il suffirait d'une parole brutale pour les chasser.

Sa vue rencontrant les taches rouges espacées sur la moire argentée, ses paupières battirent. Un grand cercle de bistre s'estompa sous ses yeux et sa bouche se convulsa.

— Il n'est donc pas mort, pensa-t-il, que l'on sait déjà...

Il eut regret de son crime inutile, parce que la Providence permettait qu'il n'eût point été consommé.

Pourtant, avec quelle rage il avait frappé!

Quoi! par ces vingt trous béants, l'âme ne s'était pas envolée! Il s'accusa de maladresse et se promit qu'une autre fois il donnerait le coup de grâce.

Philiberte, impassible, le dévorait du regard.

— Çà! cria-t-il en écumant de colère, que voulez-vous de moi? Pourquoi venez-vous ici? Holà! hurla-t-il furieux, fou. Holà! Patrizio Barrera, venez à mon secours!

— On ne vous entendra pas, dit Hervé froidement. Sainte Anne d'Auray me protège! Si vous criez encore, je vous étrangle net. La besogne ne me plaît qu'à moitié, mais j'obéis à madame, qui me paie pour la servir. Du reste, je ferai volontiers dire une messe ou deux pour le repos de votre âme, si tant est que vous ne l'ayez déjà donnée au diable.

Le capitaine éclata d'un rire convulsif.

La femme de Puplinge s'avança le doigt étendu :

— C'est vous, dit-elle, qui êtes le capitaine Fabio Lambertenghi?

— Oui.

— Ah! madame, finissons-en! murmura Hervé à qui le cœur manqua.

L'assassin, hors de lui, se leva et se mit à par-

courir la chambre à pas précipités en disant d'une voix véhémente :

— Que voulez-vous de moi ? que vous ai-je fait ? Votre mari est mort ? Est-ce que cela me regarde, moi ! Il me trahissait et me bafouait. J'ai fait justice. Langue d'enfer ! que dis-je ? Est-ce moi qui l'ai tué ? Qui m'accuse ? Allons ! sortez. Que si vous me... il y a des juges, que diable ! Je suis prêt à répondre de mon fait.

Il tournait dans cette pièce comme un lion dans sa cage, secouant sa tête avec fureur, crispant les poings, découvrant ses dents par un rictus atroce...

Une sueur fumante inonda son front ridé.

Ses yeux demeurèrent obstinément attachés au sol. Le silence, l'attitude impassible de cette femme l'épouvantaient, l'irritaient.

Elle répéta lentement sa question :

— Vous êtes le capitaine Fabio ?

Son bras se dégagea des plis de sa mante et peu à peu s'éleva.

D'une main ferme, elle dirigeait contre

son ennemi le canon étincelant d'un pistolet.

Un éclair livide illumina l'espace et l'acier bleuâtre de l'arme reluisit comme un rayon fulgurant.

Fabio tomba à genoux, livide, presque verdâtre.

— Grâce! grâce! vociféra-t-il. Vous n'allez pas me tuer ainsi! Êtes-vous le bourreau? Vous serez jugée sévèrement si vous jugez ainsi. Grâce, madame, j'ai une femme et deux enfants.

— S'ils mangent du pain que tu leur donnes, dit-elle avec une cruelle ironie, il doit leur sembler bien amer!

Il rampa et se tordit à ses pieds, sanglota, pria, menaça. Puis, lassé et comprenant que rien ne pourrait émouvoir cette vengeresse, il tenta de lutter.

Mais, comme il prenait son élan pour bondir sur elle, Philiberte, assurant l'arme dans sa main, lâcha la détente.

La balle, frappant le misérable entre les deux

yeux, fit sauter le crâne, et la cervelle rejaillit sur Hervé, qui se recula terrifié.

Philiberte contempla le cadavre sans pâlir, et, rajustant les plis de son manteau, elle sortit en faisant signe au Breton, qui murmurait un *De profundis*, de la suivre.

XXIII

LE RETOUR DE LA BREBIS VOLÉE AU BERCAIL

Quelques mois après ces événements, on apprit à Turin que le cardinal de Richelieu venait de mourir, épuisé par ses immenses travaux, et que le roi Louis XIII n'avait point tardé à le suivre au tombeau.

Le pouvoir souverain échéait à la régente Anne d'Autriche, durant la minorité de son fils qui n'avait que cinq ans.

Mais Richelieu laissait un successeur, le cardinal Mazarin, qui devait acquérir par d'autres moyens une aussi grande réputation que la sienne.

Le prince d'Oneille et le prince de Carignan étaient réunis un jour à l'hôtel de Verrue avec les principaux de leurs conseillers, lorsque l'on vint annoncer qu'un gentilhomme arrivant de Paris demandait une audience.

— A-t-il dit son nom ? demanda M. de Savoie.

— C'est M. de Grancey. Une autre personne l'accompagne, mais est embossée jusqu'aux yeux dans son manteau.

— Faites entrer M. de Grancey, dit le prince. Il est envoyé par le Mazarin, poursuivit-il en s'adressant à son frère. Nous allons enfin savoir ce que l'on veut faire pour nous, et si l'Italien se souviendra qu'il a servi notre maison.

M. de Grancey pénétra dans la salle, son compagnon resta dans l'antichambre.

Les princes l'accueillirent avec beaucoup de démonstrations bienveillantes. Il salua en homme de cour, apportant des nouvelles à la fois bonnes et mauvaises.

— Eh bien ! commença Maurice de Savoie d'un ton pénétré, voilà bien du nouveau depuis quelques semaines, monsieur de Grancey? Les desseins de Dieu sont impénétrables.

— Et sa Providence, répondit le Français, met toujours le bien à côté du mal.

— Oui, oui. Nous avons appris avec une vive douleur que le Très-Haut a rappelé à lui l'âme de Mgr le cardinal de Richelieu, et que le roi de France s'appelle aujourd'hui Louis XIV.

— La reine Anne, reprit M. de Grancey en s'inclinant, est chargée du lourd fardeau de la régence, et Sa Majesté a cru devoir inviter M. le cardinal Mazarin à l'assister de ses conseils.

— Tous les deux auront une tâche difficile, dit Maurice en accentuant les mots de façon à laisser comprendre le fond de sa pensée. Il y a des complots à punir, des intrigues à rompre, madame de Chevreuse à exiler... des alliances à se créer...

— Ce qui est le principal, interrompit Grancey respectueusement, en osant risquer un coup d'œil d'intelligence.

— Et puis, ajouta le père Jean de Montcalier, succéder à un homme comme le feu cardinal-duc!... c'est une audace qu'il faut justifier par un puissant génie. La France devra supporter dix ans de minorité, c'est plus qu'il n'en faut aux vieilles factions pour se réveiller et troubler le royaume.

— Aussi la reine, poursuivit le prince Maurice, a-t-elle compris que, pour contenir les turbulents, il faut une main de fer. Le seigneur Mazarin sera un bon secrétaire d'État.

— Bref!... s'écria Thomas de Carignan.

Un regard de son frère l'empêcha de parler davantage. Il sentit qu'il se fourvoyait et se tut, mais on le voyait impatient de savoir.

Le prince Maurice, au contraire, évitait de se montrer empressé.

Après un court moment d'hésitation, M. de Grancey reprit la parole et dit :

— Je viens ici avec une mission... Je suis chargé de faire à Vos Altesses des propositions sérieuses. Elles connaissent la bonne foi du ministre de la régente et peuvent être persuadées...

— Coupons court, monsieur, interrompit encore Thomas de Carignan avec sa brusquerie de soldat, nous savons parfaitement à qui nous avons affaire. Par ainsi, veuillez être bref.

— Monseigneur, pour ce qui vous concerne, la part vous est faite large. On vous offre la charge de grand maître de France, qu'occupait sous les derniers Valois M. le duc de Guise, prince de maison souveraine; en second lieu, le titre de généralissime des armées françaises en Italie, avec 160,000 livres de revenu. En outre, vous avez un fils cadet qui n'est point pourvu. Il sera substitué aux titres et pairies de son grand-père et deviendra comte de Soissons et de Dreux. Son Éminence lui ménage un mariage avantageux. Votre fils aîné, don Em-

manuel de Savoie, recevra le titre de prince de Tortona.

— C'est tout? dit M. de Carignan, sur le front duquel rayonna l'orgueil satisfait, tandis que le prince Maurice, qui se voyait relégué au dernier plan, fronçait le sourcil.

— Non, Monseigneur. Les peuples de Naples et de la Sicile sont prêts à se soulever contre la domination oppressive de l'Espagne. Il est de l'intérêt de la France que ces royaumes soient gouvernés par une dynastie alliée, car la véritable politique de la France est la politique étrangère. Il n'y a parmi les parents du roi aucun Bourbon qui inspire au cardinal assez de confiance pour l'entreprise qu'il veut tenter.

— Et il a songé à l'un de nous! s'écria le prince Maurice, dont l'esprit embrassa aussitôt cette vaste combinaison qui préparait l'établissement des Bourbons en Espagne et dans l'Italie méridionale. Parlez, parlez, monsieur.

— Monsieur de Carignan est l'homme le plus propre à jouer à Naples, dit Grancey, qui s'in-

clina respectueusement, le rôle du prince d'Orange dans les Pays-Bas. Que si Son Altesse préfère l'investiture royale, il sera facile à M. le cardinal de l'obtenir de Sa Sainteté et de l'empereur.

Thomas fut d'abord ébloui, puis la défiance du montagnard lui revint, et il recula de quelques pas, le visage sombre. Son frère s'approcha de lui et prononça quelques mots en dialecte piémontais avec une grande vivacité.

— Vous êtes bien jeune, monsieur de Grancey, reprit Thomas de Savoie en revenant auprès de l'envoyé. Qui me répondra de vous?

— Moi, dit une voix mélancolique.

Et un nouveau personnage, tête nue, le manteau rejeté sur l'épaule, entra d'un pas lent dans la salle.

— Le comte d'Aglié! s'écrièrent les deux frères surpris.

C'était, en effet, l'ancien favori de la duchesse Chrestienne, mais il ne restait en lui rien du brillant seigneur dont la beauté portait

si fort ombrage à Richelieu et lui attirait tant de haine et d'envie.

Pâle, maigre, avec une expression soucieuse répandue sur ses traits, il ressemblait plutôt maintenant à un politique rêveur et taciturne, absorbé par ses pensées et ses projets.

Ses rivaux d'autrefois eussent ri de pitié en le voyant vêtu d'habits passés de mode et fanés.

D'un regard, les princes remarquèrent tout cela. Maurice comprit que ce n'était plus là un ambitieux de cour.

— Oui, Philippe d'Aglié, poursuivit le comte de cette même voix triste et en poussant un profond soupir. On m'a fait sortir de Vincennes, Altesses. Peut-être eût-il mieux valu que l'on m'y oubliât. Ce que M. de Grancey vient de vous dire est l'exacte vérité. Si le prince de Carignan le veut, il sera roi dans un an.

— Et moi? demanda Maurice de Savoie.

— Vous, Monseigneur? Si, mieux conseillé,

vous eussiez gardé la pourpre et le chapeau, vous seriez pape au prochain conclave. Madame la princesse Louise aurait épousé le roi Louis XIV, et que serait devenue, je vous le demande, la maison d'Autriche, battue en brèche par le roi de France, par le duc de Savoie, son beau-frère, le pape et le roi des Deux-Siciles, ses oncles? C'était un pacte de famille auquel l'Europe n'eût point résisté. M. le cardinal était un fort grand homme, je vous l'assure.

Les princes Maurice et Thomas, stupéfaits, se regardèrent.

Ils n'avaient jamais osé envisager les questions du moment à ce point de vue.

C'est que ni l'un ni l'autre ne possédaient assez de génie pour comprendre les vastes plans du ministre de Louis XIII.

Philippe d'Aglié continua :

— Supposez maintenant le Milanais et Gênes, le duché de Mantoue, réunis au duché de Savoie. Au lieu du titre dérisoire de roi de Chy-

pre, Charles-Emmanuel, ceignant la couronne de fer qui est à Monza, serait aujourd'hui roi de l'Italie du Nord. Les races latines triompheraient, et l'ère des invasions barbares serait à jamais fermée.

Ce fut le coup de grâce; les princes, honteux, ne surent que répondre. M. de Grancey, aussi surpris qu'eux-mêmes l'étaient, écoutait Philippe, en se demandant si l'ombre du feu cardinal lui était apparue.

Les deux frères se consultèrent un instant, puis Carignan dit à l'envoyé, en déguisant de son mieux l'émotion qui faisait trembler sa voix :

— Monsieur, j'accepte sans réserve la première partie de vos propositions. Faites le savoir à qui de droit. Quant à la seconde, je réfléchirai.

Se tournant alors vers Philippe, interdit :

— Monsieur, continua le prince, votre règne est fini.

Philippe s'inclina avec une grâce exquise.

— Monseigneur, vous vous trompez, répliqua-t-il, il commence.

Peu de temps après, en effet, le prince de Carignan passa au service de la France, mais il refusa de tenter l'expédition de Naples.

On sait que son fils, le comte de Soissons, épousa la nièce de Mazarin, Olympe Mancini, si tristement célèbre, et fut père du fameux prince Eugène, qui fit tant de mal à Louis XIV.

Le prince Maurice, en butte à des tracasseries continuelles, abandonné par son parti, par la régente qui le craignait, par Mazarin qui se contentait de Carignan, mourut apoplectique après quelques années qu'il vécut dans l'obscurité, sans se mêler directement aux affaires de l'État.

Il nous reste à dire, pour l'édification de ceux qui aiment les combinaisons hardies, par quel coup d'État romanesque la duchesse Chrestienne mit fin à sa régence et déclara son fils majeur.

Catherine de Médicis aurait prolongé la mi-

norité. Sûre de l'ascendant qu'elle conserverait sur le jeune Charles-Emmanuel, Chrestienne, conseillée par le père Jean de Montcalier, Philippe d'Aglié et le marquis de Pianezza, qui furent les trois seules personnes mises dans le secret, sut arriver à son but sans trouble ni tumulte.

Un jour, tandis que le prince Thomas tentait une seconde expédition sur Naples, la cour se rendit au château de Rivoli, où l'on organisa une grande chasse.

La chasse eut lieu et se porta sur les terres de Front, appartenant à la maison d'Aglié, entre Rivoli et Yvrée, dans un des plus beaux sites de la province du Canavesan.

Charles-Emmanuel, après avoir passé la nuit chez le comte Philippe, au château de Front, envoya dire à M. de Campion qui gouvernait Yvrée pour le prince Thomas, qu'il désirait profiter de l'occasion et visiter sa bonne ville.

Campion, surpris, n'osa point résister, d'au-

tant plus que le duc, la duchesse régente, accompagnés de la cour et d'une foule de veneurs, de fauconniers, de louvetiers, de pages et de valets, se présentaient à l'instant même à l'une des portes.

Aussitôt, l'on sonna les cloches, l'on tira le canon, l'on pavoisa les maisons, et les habitants, ayant à leur tête les syndics et le corps communal, allèrent à la rencontre de leur souverain, qu'ils accueillirent avec force démonstrations de joie.

Puis, ils réclamèrent un de leurs privilèges, qui était de garder la ville durant le séjour de Son Altesse.

Campion y consentit non sans regrets.

Alors une multitude de soldats déguisés en paysans pénétrèrent dans la ville, sous le prétexte de satisfaire une légitime curiosité.

D'autres campèrent auprès des portes, sur les places publiques, aux abords du palais communal.

Cette journée se passa en fêtes, en récep-

tions, en harangues, en festins, comme il est d'usage. M. de Campion fut enchanté de l'accueil que lui firent la duchesse et le duc. Il se promettait bien d'obtenir quelque faveur.

Le lendemain, le chancelier, le maréchal et le grand écuyer de Savoie, les secrétaires d'État, Philippe d'Aglié, les marquis Pallavicini, de Lullins, de Pianezza, de Chabot, de Saint-Thomas, les comtes Audoin de Valpergue et de Moretta, l'abbé de Verrue, l'archevêque de Turin, le cardinal-légat Bentivoglio, arrivèrent dès l'aube, et parvinrent sans encombre jusqu'à l'hôtel de ville, tandis que les gens de leur suite encombraient toutes les portes de la cité.

Un grand conseil fut tenu sur-le-champ, la duchesse déclara sa régence finie, et les personnages que nous avons nommés plus haut se formèrent en conseil d'État.

Pendant ce temps, une forte garnison faisait son entrée dans la ville, bannière déployée.

Des courriers furent expédiés aux sénats de

Savoie, de Turin et de Nice, à la chambre des comptes, pour leur faire enregistrer la déclaration d'Yvrée ; aux évêques, aux commandants de place, pour leur signifier qu'ils reconnussent publiquement cet acte.

Le jour même, un envoyé de Mazarin arrivait, apportant l'ordre de ce ministre, qui voulait continuer les errements de Richelieu, de ne rien changer jusqu'à nouvel avis au gouvernement existant. La duchesse y répondit en notifiant à la cour de France sa retraite des affaires.

Les princes perdirent ainsi tout espoir de supplanter Chrestienne et de s'emparer du pouvoir. Ils protestèrent contre l'acte énergique de cette habile princesse, mais ce fut en vain. Carignan, furieux de cet échec, résolut alors de se séparer absolument de la branche aînée de sa maison.

Il vécut dès lors en France, où sa postérité resta jusqu'à ce que, le roi Charles-Félix étant mort sans enfants en 1831, Charles-Albert de Carignan monta sur le trône.

Partie du rocher de Charbonnières, la dynastie de Savoie règne aujourd'hui des Alpes à l'Adriatique.

Certainement elle eût gagné à se contenter d'un royaune plus étroit, et qui sait si nous ne la verrons pas heureuse d'en pouvoir rétrécir les limites!

Comme Philippe d'Aglié l'avait dit, son règne commençait. Il eut une grande influence sur le duc Charles-Emmanuel, et l'histoire dit que la seconde partie de sa vie fit oublier les écarts de la première.

XXIV

POURQUOI HERVÉ BADILLAU NE DAIGNA PAS RESTER AU SERVICE DE SON MAITRE

Malgré l'acharnement avec lequel son adversaire avait frappé, Henri de Puplinge ne mourut pas, mais il ne revint à la vie qu'après une longue et cruelle maladie, pendant laquelle ni sa vaillante femme ni sa sœur ne le quittèrent d'un instant, lui prodiguant, sans trêve ni relâche, les soins si tendres dont ces anges du foyer ont le secret.

A les voir ainsi penchées, l'œil inquiet, le front pâli, sur cette couche sanglante, un pein-

tre eût trouvé l'un de ces tableaux qui émeuvent les plus endurcis et dont le charme rendrait jaloux les maîtres eux-mêmes.

Quand il put les reconnaître, elles lui sourirent, et ce fut de tous les remèdes le plus actif et le meilleur.

Il leur parla, de cette voix étrange et faible des convalescents qui ont failli surprendre le noir secret de la mort et qui semblent s'arracher du tombeau par un effort sublime de leur volonté.

Il avait tout oublié, la nuit néfaste, le meurtrier et son crime, le serment prononcé tandis que les affres de l'agonie tordaient son corps.

Philiberte lui apprit doucement, par mots entrecoupés, en modérant sa joie, qu'il était son époux et qu'il ressuscitait non seulement à la vie, mais encore au bonheur; que son amour, comme son ambition, étaient l'un et l'autre couronnés; qu'il commençait une grande race, et qu'enfin le vieux Miolanais-Lescheraines, héritier de trente barons, ne voulait pas mourir

sans avoir auparavant tenu dans ses bras le petit-fils enté sur sa lignée.

Le prince d'Oneille vint voir Henri à plusieurs reprises. Il lui dit ses mécomptes, récrimina, rappela ses services et de quelle ingratitude on les payait.

Puplinge reçut là une leçon profitable. Il comprit qu'en politique un homme de sa sorte était une manière d'instrument que l'on mettait à l'écart ou que l'on brisait après s'en être servi.

Il s'estima fort heureux d'avoir tant obtenu, alors qu'il espérait si peu.

Il se dit aussi que chercher à monter plus haut, que faire fond sur le crédit et le dévouement du prince d'Oneille, serait montrer peu de sens et qu'il faudrait se tourner d'un autre côté, ou renoncer absolument à toute velléité ambitieuse. Aussi, quoique la régente et le comte Philippe d'Aglié n'eussent jamais fait prendre de ses nouvelles, il se résolut à passer dans leur parti.

Philiberte, à laquelle il fit part de cette décision, l'en blâma.

Ce fut le premier nuage qui s'éleva entre eux, alors que leur union commençait à peine.

Ses instances durent céder devant l'opiniâtreté de son mari. Elle essaya même de le battre avec ses propres armes.

— Les hommes, lui dit-elle un jour, se créent en dehors de leur parti, ne s'imposant à lui que lorsque les circonstances les ont rendus nécessaires. Prouvez que vous possédez un esprit supérieur. Etudiez beaucoup et longtemps, car la politique n'est point une chose innée, mais une science qu'il faut apprendre et que l'expérience augmente.

Il voulut discuter. Elle pleura.

— Je comprends, lui dit Henri : vous avez combattu pour Maurice de Savoie et vous caressiez l'espoir de devenir princesse... Je vous aime et vous m'aimez, Philiberte, oubliez ceux que vous avez servis, et qui sont aujourd'hui de simples particuliers sans avenir. Moi, je veux

voir ce qui peut se faire avec le Mazarin et le jeune duc. L'un et l'autre ont besoin de serviteurs dévoués, et je suis, en définitive, le serviteur de celui-ci.

Nul ne sut quelle main avait vengé Puplinge en frappant mortellement Fabio Lambertenghi.

Ce misérable fut enseveli sans bruit, et l'on mit sa mort sur le compte du maître auquel il obéissait : accusation injuste, à coup sûr, mais dont on s'est montré prodigue envers Richelieu, qui n'était pourtant ni cruel ni méchant.

M. de Lescheraines et Henri connurent seuls le secret de Philiberte, et cette action, il faut le dire, les épouvanta.

Henri de Puplinge ne fut donc point l'homme heureux que tous enviaient. Il essaya vainement de se rapprocher de la régente, du comte Philippe et du jeune duc.

Après la scène dont il avait été témoin, la nuit où il vint avertir d'Aglié que M. d'Emery lui tendait un piège, Chrestienne eût-elle pu le

revoir sans rougir? Le comte ne lui pardonnait point la reconnaissance qu'il lui devait. Il fut donc, au bout de quelques mois, lassé de la lutte qu'il soutenait contre ceux-là même de qui il attendait tout.

Un jour, comme la famille entière était réunie dans un des salons de l'hôtel, Hervé Badillau se présenta, d'un air triste et solennel.

— Eh bien! lui dit son maître, en riant, quelle mine fais-tu, garçon? Et pourquoi cette figure longue d'une aune? as-tu quelque chagrin?

Hervé hésita à répondre. Il rougit, pâlit, baissa les yeux, toussa, et finit par balbutier d'une voix altérée par une sincère émotion :

— C'est que... monsieur... Je voudrais... Sainte Anne d'Auray me protège!... Il y a loin d'ici au gentil bourg d'Illifaut, mais...

— Quoi! tu penserais à partir, à me quitter, Hervé? Il te presse donc bien de manger ton dur fromage breton et de revoir les filles rou-

geaudes qui vont laver à la fontaine leurs draps de grosse toile rousse?

— Respect de vous, monsieur, répliqua Badillau d'un ton délibéré, car la dédaigneuse apostrophe de son maître lui rendait son franc parler, mieux vaut un petit *chez soi* qu'un grand *chez les autres*. Rougeaudes, il vous plaît à dire, et... mais suffit, je m'entends.

— Badillau, murmura Philiberte, vous avez été un bon serviteur, et nous vous regretterons.

— Madame!... s'écria l'honnête garçon ému jusqu'aux larmes. Ah! par saint Yves, je serais toujours resté chez vous..... La maison est bonne... trente écus de gages, bien nourri et couché... seulement, voulez-vous que je vous dise? Notre bon vieux recteur nous a toujours appris qu'un brave chrétien ne doit pas servir deux maîtres, que serment prêté oblige jusqu'à la mort, que tout vient à point à qui sait attendre. Monsieur me pardonnera, mais j'ai un exemple sous les yeux qui me rappelle ces belles

paroles du prêtre... Ce n'est pas la faute de monsieur, je le sais, et si quand nous vînmes à Turin, sans argent, ni chance d'en gagner, nous n'eûmes vu certain corbeau s'envoler à notre gauche...

— Enfin! dit Henri, que ce verbiage irrita, serait-ce que tu blâmes ma conduite?

— Je ne blâme ni ne juge, monsieur, ne connaissant de ce monde que le catéchisme, où j'ai vu que le sentier du paradis n'est ouvert qu'aux humbles et aux pauvres.

— Eh bien! pars... c'est la première fois que je suis payé d'ingratitude. Je m'attends bien à ce que ce ne soit pas la dernière.

— Monsieur, sainte Anne, saint Yves, saint Conan et saint Meriadec me sont témoins que je ne suis point ingrat, reprit Hervé sur les joues duquel deux grosses larmes coulaient. Je vous aime bien, j'aime votre noble dame, le seigneur marquis et tous les vôtres. Seulement, j'ai vu en songe ma Berthe la Follote, qui me faisait signe de venir... et je m'en vas.

Malgré tout Badillau voulut partir : il avait la nostalgie des genêts et des bruyères de sa Bretagne chérie. On le combla de présents. Il eut une robe et un bonnet pour sa fiancée, quarante louis d'or pour lui.

Nous avons demandé à l'un de nos amis, qui habite Illifaut, des renseignements plus circonstanciés sur le brave Badillau.

Malheureusement, la révolution du 4 Septembre a mis en émoi tout le monde, et les descendants du valet de Puplinge sont allés, sous un autre ciel, se mettre à l'abri des surprises désagréables de la politique.

D'autant que lesdits descendants, ayant sous Louis XV acheté une « savonnette à vilain », croient faire partie de la noblesse, et se figurent qu'on les prendra comme otages, en leur qualité de barons.

Tout ce que la tradition a pu nous apprendre, c'est que Badillau, sous la Fronde, se fit remarquer parmi les plus ardents Mazarins.

Henri de Puplinge, comte de Miolanais, vit

donc ses visées ambitieuses s'évanouir une à une.

Condamné à un rôle secondaire, il prit la cour en dégoût.

Après un an d'efforts qui n'eurent d'autre résultat que de le faire haïr et bafouer, il s'éloigna de Turin et vécut désormais en Savoie, dans l'obscurité, mais heureux.

Son nom ne se trouve mentionné dans aucun des actes du règne de Charles-Emmanuel II.

Ascanio Bobba devint, au contraire, un puissant personnage. Il était, en 1660, lieutenant général et chevalier de l'Annonciade.

Ce récit n'a qu'un mérite, celui d'avoir été écrit d'après des documents historiques sérieux, et de ne donner aucun fait qui touche à l'histoire en le dénaturant.

Il renferme une morale, et si nous avons accordé dans son dénouement une place assez importante au pauvre Hervé Badillau, c'est que de tous nos personnages il fut le plus sincèrement honnête.

En ce moment où les ambitions sont surexcitées, où certains démêlés de famille préoccupent l'opinion publique, nous avons voulu démontrer que « tel pense mordre qui se fiert ».

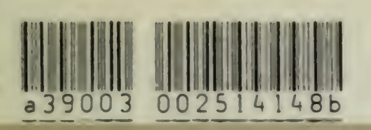
A bon entendeur, salut !

FIN

TABLE

Paris — Imp. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas — 1884.




a39003 002514148b

